L'ESPRIT NOUVEAU
DANS L'UNIVERSITÉ ALLEMANDE



—

Par un radieux soleil de juin, dont s'est prolongé, pendant toute la durée des fêtes, l'inaltérable éclat, l'Université de Gœttingen, l'illustre « Georgia Augusta », célébrait l'été dernier le deux-centième anniversaire de sa fondation. Journées mémorables et instructives, à bien des égards! Dire que la ville de Gœttingen, la si bien nommée « Ville des Jardins », avait revêtu sa plus belle parure de verdure et de fleurs, que les rues n'étaient qu'une mer mouvante de bannières, étalant au soleil leurs couleurs éclatantes, ce serait donner une bien faible idée des préparatifs minutieux où se complaît, en pareille occasion, l'hospitalité d'Outre-Rhin. Quelques mois déjà avant la date prévue, la municipalité avait adressé à la population un pressant appel. On avait vu surgir, un peu partout, des échafaudages, sur lesquels maçons et peintres, à qui mieux mieux, travaillaient à recrépir, lessiver, repeindre la façade des principaux édifices. Puis ce fut le tour des enseignes de magasins, des grilles des jardins et des cours, jusqu'aux marteaux des portes, tout fut entièrement remis à neuf. De mémoire d'homme on n'avait assisté à pareille débauche de vernis et de badigeon. Sur les dossiers des bancs, sur les murs, contre les portes, tous les quelques pas, reparaissait l'obsédant avertissement : « Peinture fraîche ». Même au cimetière de la

ville on refit la toilette de quelques tombes illustres, dans l'attente des visiteurs étrangers.

Le 26 juin était le jour fixé pour la réception solennelle des délégations. Dès la veille au soir fut donné à la population le spectacle préliminaire d'une cérémonie inaugurale. A la nuit tombante, devant une foule enthousiaste, massée dans les principales artères, défilèrent, en colonnes brunes et en rangs serrés, trois mille miliciens hitlériens, étudiants et ouvriers mêlés, martelant le pavé de leur pas cadencé. Le défilé terminé, sur une petite place d'un charme tout intime et de toutes parts encadrée par les bâtiments de la vénérable Université, apparut, en haut d'un perron transformé en estrade, et entouré de quelques hauts dignitaires, Sa Magnificence le Recteur, le Maître de céans. Il déclara solennellement ouvertes les fêtes du Centenaire. L'Assemblée, presque exclusivement composée d'étudiants en uniforme, le bras levé pour le salut hitlérien, entonna le *Deutschland über Alles* et le *Horst Wessellied.* Puis deux immenses drapeaux rouges, portant sur écusson blanc la croix gammée noire, furent lentement hissés, le long de leur mât, tandis que, des deux côtés de l'estrade occupée par le Recteur et son escorte, dans deux vasques symétriquement posées sur deux lampadaires, s'allumèrent deux flammes qui, jusqu'à la clôture des fêtes, jour et nuit, devaient brûler et monter la garde à l'entrée de l'Université.

Le lendemain matin, sur cette même place, barrée par un sévère service d'ordre, vinrent se masser les différentes délégations, groupées par nationalités. Soixante-et-onze universités des différentes parties du monde avaient répondu à l'invitation. Le long du parcours que devait suivre le cortège, on avait mobilisé, pour former la haie, quelques sections de la jeunesse hitlérienne, en particulier de la jeunesse féminine. Bras nus et les doubles nattes tombantes, ces jeunes miliciennes, fort amusées par le spectacle, faisaient la plus gracieuse des haies vivantes. En tête du cortège s'avançaient les huissiers, de noir vêtus, portant leur masse à tête d'argent. Suivaient les recteurs allemands, dans leurs robes de velours grenat

ou vert sombre, immenses pèlerines, richement brodées, avec une longue chaîne d'or massif qui tombait des épaules. Derrière eux, le défilé pittoresque, quelque peu chaotique, des délégations étrangères.

Cependant, dès l'entrée dans la salle des fêtes — sorte d'immense hangar pavoisé aux couleurs des diverses nations — cette évocation historique fit brusquement place à l'actualité politique la plus contemporaine. Au premier rang des dignitaires qui, groupés à l'intérieur de la vaste salle, attendaient l'arrivée du cortège, voici le feldmarschall Mackensen, sanglé dans son uniforme de hussard noir, admirablement jeune, malgré ses quatre-vingt-huit ans bien sonnés. Il était encadré du Ministre de l'éducation nationale, M. Rust, accompagné de deux autres ministres d'Empire et de tout un Etat-major de professeurs affiliés au parti national-socialiste, tous en uniforme brun, avec pattes d'épaulettes, insignes et brassards. A cet appareil tout soldatique répondit le caractère politique des harangues, prononcées successivement par le recteur, le Ministre, et par le chef des étudiants hitlériens. Plus trace de la traditionnelle éloquence académique, sereine, pompeuse et souriante; mais une succession de professions de foi enflammées, de vibrants hommages rendus au nouveau régime. Lorsque, le lendemain, les innombrables délégués — dans une séance qui dura depuis 10 heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi — vinrent apporter successivement les adresses de leurs Universités, accompagnées de quelques félicitations, ce fut le signal de bruyantes manifestations. Au simple appel de leur nationalité, certains délégués déchaînèrent une telle tempête d'ovations et de trépignements qu'il leur fallut attendre, pendant des minutes, à la tribune, avant qu'un peu de silence se fût rétabli.

Manifestement ce n'était pas le culte de la Science pure qui donnait le ton dans ce rendez-vous des Hautes Lumières de l'Intelligence et du Savoir. Il apparaissait nettement qu'un culte nouveau, tout au moins qu'un esprit nouveau, avait pris possession de l'Université allemande, et qu'on assistait à la naissance d'une Université nou-

velle, résolument militante et politique. Et c'est ce qui donne à ce centenaire universitaire de Gœttingen sa physionomie toute particulière, sa signification symbolique et quasi fatidique.

Mais pour comprendre cette transformation dans toute sa radicale nouveauté, il conviendrait de jeter un rapide regard en arrière, sur le chemin parcouru au cours de ces deux siècles dont, ce jour-là, on fêtait l'histoire irrévocablement close.

§

Dès la séance initiale, dans sa harangue d'ouverture, le Ministre de l'éducation nationale, M. Rust, annonça en termes prophétiques cette naissance d'une Université nouvelle. « De même, dit-il, que le XVIIe siècle a lutté pour faire triompher une image nouvelle de l'Univers physique, pareillement nous luttons aujourd'hui pour instaurer une nouvelle image de l'Homme, qui réponde à la réalité dans laquelle nous vivons. Pour nous la race n'est pas un simple objet d'étude, réservé à une discipline spéciale. Elle est le principe animateur et fécond sur lequel s'appuie une conception nouvelle de l'Homme. Pendant des siècles notre peuple s'est laissé leurrer par le prestige d'importations étrangères qui ont effacé chez lui le sens racial de la vie. Mais le national-socialisme a mis sur chantier un plan de renaissance totale de la vie allemande, en prenant son point d'appui dans le principe raciste. Par le national-socialisme la conscience de la race, pendant des siècles assoupie et comme enfouie, a été tirée de son sommeil et elle est devenue la source jaillissante d'une vie nouvelle. »

On ne saurait exprimer en termes plus précis qu'il ne s'agit nullement d'une théorie « scientifique » de la race. Il faut ici donner à ce terme une portée plus vaste, celle d'un principe directeur, à la fois politique, moral et éducatif, qui dicte à l'homme une toute nouvelle attitude en présence des problèmes de la vie et de la société humaine, et d'où se déduiront aussi, pour la science et pour l'enseignement, des tâches entièrement neuves. Dans l'en-

semble des disciplines universitaires en particulier, ce principe tiendra la même place qu'occupait, dans l'Université du moyen âge, la Théologie, ou encore la même place qu'avait tenue dans l'Université, renouvelée par l'esprit de la Renaissance, la Science de l'Univers physique et une toute nouvelle théorie de l'Homme, universel et éternel — c'est-à-dire l'Humanisme. Ni l'une ni l'autre de ces deux conceptions, — ni la théologique, ni l'humaniste, — ne répondent aujourd'hui à la réalité dans laquelle nous vivons. La première était entièrement dominée par le dogme religieux et par l'idéal du « clerc » voué à la contemplation, vivant en dehors du siècle, à l'écart des problèmes de la vie active et à l'abri des conflits politiques de l'histoire. *Hic est pax, alibi toto Mars sevit in orbo.* « C'est ici l'asile de la paix, alors que dans tout le reste du monde est déchaînée la guerre. » Pas davantage l'humanisme formulé par la Renaissance n'exprime le monde où nous vivons et ne répond aux problèmes et aux tâches qui s'imposent à l'homme d'aujourd'hui. La conception de l'Homme universel est une fiction tout idéologique et utopique, puisée dans les écrits des philosophes grecs ou dans l'étude des textes antiques, et confinée dans d'académiques controverses entre érudits, littérateurs, savants, artistes et philosophes. Mais par quelle présence réelle, vraiment vivante et efficace, cette utopie se manifeste-t-elle dans le monde de l'action? Seul l'Etat peut assumer ici une mission d'ordre, de police, de justice, de sécurité, d'instruction de la jeunesse et d'assistance sociale, parce que seul il possède, ou tout au moins peut se donner tous les organes indispensables qui permettent d'assurer les fonctions reconnues désormais essentielles de toute civilisation humaine. Son autorité vient-elle à défaillir, c'est le retour à l'anarchie, à la barbarie, à la guerre civile ou sociale, ou encore, c'est la déchéance irrévocable, les humiliations de la domination étrangère.

Mais l'Etat lui-même risquerait de n'être qu'une simple fiction politique, ou, comme disait Nietzsche, « le plus froid des monstres froids », si la race ne l'étoffait d'une

substance concrète, ne faisait circuler au dedans de lui un sang artériel et vivifiant. Comprenons bien que le point d'appui de la prédication nationale-socialiste n'est pas dans l'Etat, mais dans le Peuple compris comme manifestation visible d'une communauté ethnique inconsciente et en quelque sorte organique qui s'appelle *la race*. Cette communauté ethnique a existé en Allemagne, bien avant qu'il y ait eu un Etat allemand politiquement reconnu, organisé et unifié. Elle était inscrite dans le sang, c'est-à-dire dans le sentiment d'une parenté originelle, dans les mœurs, dans le langage — telle une volonté ignorante d'elle-même qui a survécu à tous les accidents de l'histoire, à toutes les luttes et à toutes les guerres fratricides, sorte d'unanimité latente se traduisant par une étonnante faculté de survie et de régénération, et toujours prête à s'affirmer à de certaines heures exceptionnelles marquées par le destin. Toute révolution est vaine qui ne s'attache qu'à l'ordre politique extérieur, sans s'accompagner d'une régénération intérieure de la race. Creuser jusqu'aux sources cachées de ce potentiel moral, pour amener cette énergie latente à prendre conscience d'elle-même, pour obliger cette communauté à s'affirmer et à prendre figure dans l'unanimité visible d'un grand Peuple, puissamment unifié et organisé : voilà l'œuvre qu'a prétendu réaliser la doctrine nationale socialiste.

Une pareille doctrine oppose inévitablement à l'ancien universalisme, humaniste, libéral et cosmopolite, son principe d'exclusivisme national et d'intolérance systématique. Il y a plus d'un siècle déjà, le philosophe Fichte, l'auteur des *Discours à la Nation allemande*, enflammait la jeunesse allemande de son temps aux accents de cette prédication fanatique. Le peuple allemand, disait-il, est le Peuple primitif, le Peuple élu, le Peuple « tout court », en qui a pris corps un principe éternel de régénération spirituelle. Il faut donc qu'il repousse tout ce qui pourrait le rendre infidèle à sa mission et le mettre à la merci d'une réalité étrangère. Par son génie inventif, méthodique et réalisateur, il saura suppléer à tout ce que lui a refusé une Nature arbitraire ou ingrate. Son

ascétisme moral lui permettra de renoncer à tout luxe importé qui le rendrait dépendant de l'étranger et corromprait la pureté originelle de son être. Un pareil peuple, ajoutait-il, est invincible, parce qu'indestructible. Il n'a qu'un ennemi à redouter : ses propres défaillances et l'enseignement funeste de ceux qui tenteraient de diminuer sa foi dans les promesses éternelles dont il est le dépositaire. Ne croirait-on pas déjà entendre le docteur Gœbbels et le général Göring? Ne se croirait-on pas transporté dans l'Allemagne du « plan de quatre ans »?

Car pour prémunir ce peuple contre de pareils dangers et contre de pareilles capitulations, il faudra non seulement une économie sévèrement dirigée, une technique dirigée, mais aussi une Science puissamment organisée. Reconnaissons là le caractère particulier qu'a revêtu depuis le XVIIIe siècle la Science allemande, et qui est celui d'une technique de laboratoire, d'une organisation et d'une discipline collective du travail et de la recherche scientifique. Alors qu'en France une scission, d'ailleurs pernicieuse, s'était établie entre l'enseignement donné dans les Universités, lequel se réduisait à la transmission d'une doctrine codifiée ou d'un savoir cristallisé, et d'autre part le travail de recherche scientifique, le plus souvent réservé à des chercheurs isolés, à des Instituts ou à des groupements indépendants, en Allemagne s'est fait jour, dès le début du XVIIIe siècle, une conception différente et plus moderne de l'Université, associant étroitement l'enseignement à la recherche. C'est à Gœttingen qu'a été créé le premier séminaire philologique où les étudiants furent initiés aux méthodes de la recherche érudite. C'est là aussi que, dès la fondation de l'Université, le grand anatomiste Albrecht von Haller, appelé de Suisse et installé à grands frais, a construit un véritable temple consacré à l'anatomie, où les jeunes carabins apprirent désormais à explorer, le scalpel à la main, et non plus à étudier sur des planches anatomiques ou d'après des modèles de cire, les organes du corps humain. Passé le temps où les apprentis médecins puisaient dans Hippocrate, dans Galien, ou même dans Aristote, un jargon

scolastique, grâce à quoi n'importe quel rustre, costumé en charlatan, pouvait éberluer les honnêtes gens! Albrecht von Haller professait que la construction d'une nouvelle lunette astronomique, d'un appareil de mesure de précision, ou d'un instrument de chirurgie perfectionné, faisait faire à la science plus de progrès réels que les spéculations d'un Aristote, d'un Descartes ou d'un Gassendi. On vit alors petit à petit sortir du sol tout un quartier de laboratoires de chimie et de cliniques médicales, annexes et prolongements de l'Université. C'est ce qui fait de la fondation de Gœttingen en 1737 une date mémorable et ce qui explique aussi que dans les débuts du XVIIIe siècle l'initiative a passé, en matière scientifique, des Universités françaises aux Universités allemandes. C'est à Gœttingen qu'est éclos d'abord ce type du *Herr Professor* où s'incarnera une véritable caste savante, avec sa mentalité professionnelle, ses mœurs, ses disciplines, sa hiérarchie, ses titres pompeux et ses rivalités mesquines.

Ce type, jadis très vénéré, a fait son temps. Sa disparition, ou tout au moins le discrédit qui s'y attache aujourd'hui, a frappé les visiteurs qui ont assisté aux fêtes du deuxième centenaire de Gœttingen. L'écueil sur lequel le savant allemand a sombré, c'est précisément ce qui naguère faisait son orgueil : sa science spécialisée, son *Spezialistentum*. Déjà Nietzsche, avec une clairvoyance aiguisée d'ironie, avait scruté les instincts secrets et exploré le champ visuel de cette variété humaine à laquelle lui-même se rattachait par sa formation première. Et il avait pronostiqué le déclin inévitable de cette usine de la Science spécialisée, qu'était devenue l'Université allemande de son temps. Autrefois, au moyen âge, au temps de la Renaissance, l'Université avait été le champ de bataille où se livraient les grands combats de la pensée, où se déroulaient les guerres de l'Esprit. A présent son ambition se limitait à former des « travailleurs » spécialisés, des équipes de « techniciens ». Où trouver encore cette foi conquérante, cette ardeur militante, cette envolée spéculative qui animait les grands philosophes scolas-

tiques, les savants de la Renaissance, et qui avait été le démon titanique d'un Faust? Pouvait-on parler d'une haute culture de l'esprit, en présence de cette science réduite aux proportions d'une simple formation technique? Pouvait-on appeler foyers rayonnants de vie spirituelle ces Facultés rangées côte à côte, reliées par un pacte de mutuelle non-agression? Quelle émulation héroïque circulait entre ces spécialités compartimentées? Quelle liaison vivante, quelle unité de plan constructeur orientait ces travailleurs isolés dans leur laboratoire? Où trouver simplement cette synthèse idéologique que les derniers métaphysiciens allemands, les Fichte, les Schelling, les Hegel avaient proposée comme plan constructeur aux Universités de leur temps? Règne bien éphémère de la Philosophie! Entre temps la Science avait suivi la marche exactement inverse. Elle s'était fractionnée, émiettée, et, du même coup, isolée des problèmes de son temps. Le savant moderne n'est plus qu'un spécialiste, un cerveau fragmentaire, ou un technicien, c'est-à-dire un instrument de recherche, infiniment précieux et respectable, s'il se met au service d'une œuvre de paix, mais redoutable et malfaisant s'il s'associe à une œuvre diabolique de destruction. Vouloir tirer de la Science une orientation de la vie, une échelle des valeurs, une morale, une politique, une religion — quelle illusion! Nietzsche conteste même qu'elle puisse donner le jour à une véritable culture de l'esprit. Elle développe tout au plus une formation technique, qui parfois se traduit par une déformation de l'esprit. Voyez ce que le nouvel esprit scientifique a fait, du moins en Allemagne, de nos humanités classiques! Quelle singulière confusion s'est élaborée là entre la culture et le savoir! Le beau produit de tout cela, le voilà : ce type le plus infatué et le plus déplaisant qui ait jamais existé, le philologue allemand, avec sa légendaire myopie, intellectuelle autant que visuelle et, à sa suite, cet humanisme érudit, dégénéré, livresque, qui étouffe la pensée sous la masse grandissante d'un savoir emmagasiné, d'un savoir purement historique, et qui décourage à l'avance, par la nomenclature de son inta-

rissable production, toute synthèse originale et créatrice. Est-ce cela qu'on appelle « culture »? Et le philologue évadé qu'était alors Nietzsche, jeune professeur à l'Université de Bâle, de s'interroger : par quel lien, se demandait-il, par quel organe l'étudiant est-il rattaché à l'Université? — Réponse : par l'oreille. — Par l'oreille seulement? — Oui, par l'oreille seulement. Le professeur fait son cours : un grand nombre d'oreilles écoutent. Il arrive aussi que le professeur dicte son cours : moitié autant de mains que d'oreilles se mettent aussitôt à écrire. Et voilà notre appareil universitaire. Voilà comme il fonctionne. Mais que faudrait-il donc pour ranimer cet automate savant, pour faire vivre cet appareil scientifique qui se complaît au spectacle de son impeccable fonctionnement? — Il faudrait un esprit nouveau. Il faudrait un plan constructeur.

§

C'est précisément cet esprit et ce plan que prétend apporter aujourd'hui la doctrine nationale socialiste (1). Non sans doute qu'elle entende imposer à la recherche scientifique les résultats auxquels elle doit aboutir, ni les méthodes qui peuvent y conduire. Mais il est indispensable d'abord d'« orienter » ces recherches. La Science pure dispose de l'infini du temps et de l'espace. Elle ne se soucie, dans ses investigations, d'aucun contrôle, d'aucun plan tracé à l'avance. L'Esprit souffle où il veut. La Vérité n'a-t-elle pas devant elle l'éternité? *Pereat mundus, dum fiat veritas* — « le monde peut périr, pourvu que la vérité se fasse ». En cet axiome se résume, au fond, l'esprit de la science « pure ». Mais la vie d'un peuple est bornée dans l'espace et la satisfaction des besoins humains est soumise, dans le temps, à un ordre rigoureux. La Science pure et la Vie humaine n'évoluent donc pas nécessairement sur le même plan. Le « plan de quatre ans » en offre l'illustration éclatante. Avec une unanimité impressionnante, les Universités allemandes sont

(1) Les principes de cette nouvelle éducation nationale-socialiste ont été exposés par M. Ernst Kriegk dans son ouvrage fondamental : *Nationalpolitische Erziehung*, *Armanen-Verlag*, Leipzig, 1934.

entrées au service de ce plan. Elles ont mis à l'étude les questions dont la solution permettra au peuple allemand de gagner « la bataille des matières premières (2) ».

Cette orientation dirigée entraîne une coordination nouvelle des disciplines scientifiques. Jusqu'à ce jour, pour les commodités de l'enseignement théorique, ces disciplines ont été compartimentées dans une spécialisation. Mais n'importe quel problème d'ordre pratique — qu'il s'agisse simplement de la construction d'une maison ou de l'alimentation d'un grand peuple — fait appel à la collaboration des professions, des techniques, des spécialités les plus dissemblables, et ainsi la pratique rassemble de nouveau ce que l'enseignement ou le laboratoire travaillaient à séparer. Plus qu'aucun autre peuple, l'Allemagne est prédestinée à tenter les plus audacieuses combinaisons en raison de l'espace limité où sa population se trouve resserrée. Ne s'intitule-t-elle pas « le peuple sans espace » — *das Volk ohne Raum?* — Pour traduire ce resserrement a été créée l'expression de *Lebensraum*, ce qui veut dire : « espace vital » — notion à laquelle se rattache une discipline nouvelle, la *Raumforschung*, par où il faut entendre l'exploration méthodique de cet « espace vital », en fonction des ressources limitées qu'il met à la disposition d'un peuplement intensif — discipline qui touche à la fois à la statistique, à la démographie, à l'ethnologie, à la géologie, à la géographie physique, économique et humaine, à la géopolitique, à l'agronomie, à la chimie industrielle et biologique, et Dieu sait à quelles spécialités encore! Pour chaque région les Universités ont reçu la mission d'organiser cette vaste enquête qui poursuit un triple but : intensifier l'exploitation des ressources existantes; établir sur un fondement scientifique une répartition des professions et une structure plus rationnelle de la population, enfin justifier par une documentation centralisée les revendications politiques d'expansion territoriale ou coloniale de l'Allemagne.

(2) On trouvera un aperçu général de cette collaboration dans le numéro de février 1937 de la Revue *Volk im Werden*, Hanseatische Vorlagsarntalt, Hamburg, p. 99 sq., les articles : *Wissenschaft und Vierjahresplan* et *Studentischer Einsatz im Vierjahresplan.*

Pour éveiller chez les étudiants, dès leur entrée à l'Université, la curiosité de ces problèmes, on a adjoint une section universitaire au *Reichsberufswettkampf*, c'est-à-dire au championnat national des diverses professions. Chaque année l'Office central chargé d'organiser ce championnat communique aux Universités un répertoire des « thèmes » mis au concours et qui se rapportent aux problèmes soulevés soit par le plan de quatre ans, soit par la *Raumforschung*, soit par le service de propagande. Ce qui fait l'originalité de ce championnat, c'est qu'il ne fait pas appel à des concurrents individuels, mais à des équipes où se groupent les représentants des diverses professions ou spécialités techniques et scientifiques qu'intéresse une même question. Reconnaissons là l'ébauche d'une nouvelle organisation du travail scientifique qui est appelée à briser le cadre étroit des spécialisations imposées par l'enseignement, en les appelant à collaborer à une tâche commune. « Nous ne voulons plus nous sentir isolés dans notre spécialité, ainsi s'exprime le chef des étudiants allemands, dans un Manifeste publié à l'occasion du premier concours; nous ne voulons plus nous tenir à l'écart de la collectivité, au sein de laquelle nous vivons, nous voulons prendre contact avec toutes les tâches qui s'imposent à notre peuple et de toutes nos forces et de tout notre savoir, participer au travail de la nation (3). »

Nous n'avons parlé que de la partie la moins originale de ce vaste programme constructeur — celle qui a trait aux sciences et aux techniques de la matière. Après tout, ces questions d'aménagement technique sont assez simples à formuler et à résoudre. Il n'en va plus de même dès l'instant qu'on quitte le plan matériel pour passer à l'étude des problèmes qui se rapportent à la vie de l'esprit, à la société et surtout à l'éducation humaines. Il ne s'agit plus ici de simplement combiner des programmes d'études ou de susciter des organisations du travail. Il

(3) Cf. le programme de ce championnat et le manifeste qui l'accompagne, dans la brochure : *Dich ruft der 3te Reichsberufswettkampf der deutschen Studenten*, édité par la *Reichsstudentenführung, Reichswettkampfleitung, München*, Karlstrasse 16.

s'agit cette fois de tailler dans le vif, de façonner la vie et la société sur un modèle nouveau. C'est ici que le principe raciste entend opérer une révolution radicale (4).

Voyez l'étude du Droit. Pendant des siècles, nous est-il dit, l'Allemagne a fait fausse route. Tout au moins, elle s'est éloignée des sources vivantes de son Droit; elle a perdu le contact, la notion et jusqu'au souvenir d'un Droit spécifiquement, authentiquement allemand. De même que l'Eglise chrétienne a extirpé les vieilles croyances germaniques, pareillement le Droit romain a extirpé les vieilles normes et institutions juridiques allemandes, pour les remplacer par des principes et par une jurisprudence empruntés à un Droit étranger, le Droit romain. De ce fait, le juge a perdu tout contact avec l'instinct de son peuple; il est devenu le fonctionnaire chargé par les gouvernements d'appliquer les formules d'une jurisprudence étrangère, ou plutôt les principes d'une Science abstraite du Droit, enseignée dans les Universités, et qui, de ce fait, se trouvait surélevée au rang de Vérité universelle, éternelle, tout comme le fut jadis la théologie des clercs. Mais il faut dénoncer là un dangereux renversement des rôles. Le juge est antérieur au code. S'il siège au tribunal, ce n'est pas parce qu'il y a eu de toute éternité un code à appliquer, et qui attendait sa venue; mais c'est parce que lui, juge, répond à une fonction sociale, essentielle à toute communauté humaine. Le juge n'est pas originairement un juriste ou un casuiste qui raisonne *in abstracto*. Il est originairement membre d'une communauté humaine, soumise à un certain nombre de règles d'équité sans lesquelles elle ne saurait subsister. Son rôle, sa fonction sociale de juge est celle d'un arbitre qui, pour chaque cas, dégage la formule de ces normes qui, spontanément, ont pris naissance au sein de cette communauté particulière. Mais, pas plus que les catégories politiques, les catégories juridiques ne sont interchangeables et ne peuvent être transférées d'un peuple

(4) Cette réforme de l'enseignement universitaire par la doctrine raciste se trouve longuement exposée dans le grand ouvrage de M. Ernst Kriegk : *Völkisch-politische Anthropologie*, Armanen-Verlag, Leipzig, 1936.

à un autre. Il faudra des générations nouvelles de juristes pour libérer enfin la conscience juridique allemande de l'emprise du Droit romain et pour formuler, en conformité avec le principe raciste, un nouveau Droit allemand.

Il en va de même pour la médecine. Le racisme conteste qu'il y ait une science médicale universelle et éternelle. Ici encore le besoin humain a commencé par créer une fonction sociale. De tout temps il y a eu des guérisseurs, des thérapeutes, avant qu'il y ait eu une orthodoxie médicale; et il serait singulièrement instructif d'évoquer ces types fort différents, selon les époques, selon les milieux, dans lesquels cet art primitif de guérir s'est manifesté et se manifeste peut-être aujourd'hui encore. Voici le médecin de famille, le praticien, de qui la fonction est d'un conseiller, d'un confident, presque d'un ami personnel de la famille. A l'extrême opposé, vous trouverez le spécialiste, pour qui le malade ne figure qu'un « cas » épisodique, anonyme, savamment ausculté, décelé, localisé, radioscopé, radiographié, grâce à des appareils explorateurs, produits d'une technique de plus en plus perfectionnée, et à la suite d'analyses de laboratoire d'une minutieuse précision. Le spécialiste a fait de son art une industrie, qu'il exploite, suivant les procédés de toute exploitation industrielle. Mais il a, du moins en Allemagne, pour ennemis jurés, toute une catégorie de thérapeutes indépendants, d'irréguliers qui vivent en marge de l'orthodoxie médicale, apôtres plus ou moins illuminés du retour à la Nature — on les appelle *Naturheiler*, ce qui veut dire : « guérisseurs de l'école de la Nature ». Ils prennent volontiers des allures d'apôtres inspirés, suivis d'une secte de croyants ou de fanatiques. Foin de la science médicale, officielle et patentée! Avec ses appareils compliqués, ses laboratoires, ses officines, sa chimie savante, elle ne fait que replâtrer, alors que la Nature, recherchée dans ses éléments purs, eau, grand air, soleil, offre à l'organisme, vicié par la vie civilisée, des sources inépuisables de santé et de régénération. La vraie maladie qu'il faut donc commencer par guérir, c'est la civilisation. Seul un radical changement dans l'habitat, dans les

mœurs, dans le régime alimentaire et même vestimentaire, replongera l'organisme humain dans les conditions primitives de son fonctionnement naturel. Et notons que ces thérapeutes ont aujourd'hui de plus en plus l'oreille du Gouvernement national-socialiste, lequel se préoccupe, lui aussi, de « régénérer » la race.

Mais bien au-dessus d'eux, à des hauteurs où seul il a accès, trône le médecin-raciste, représentant authentique de l'esprit nouveau. Il dédaigne, lui, l'horizon étroit du praticien accaparé par sa clientèle, ou du spécialiste emprisonné dans sa spécialité. Les malades, comme tels, ne l'intéressent guère. Ils ne l'intéressent que comme symptômes de la dégénérescence collective d'un peuple ou d'une race. Car, pas plus que la maladie ne peut se détacher du malade, pas plus le malade ne peut se détacher de son entourage, de sa souche, ni du milieu où il réalise sa maladie, ni de la descendance à laquelle il donnera le jour. Et ces principes, qui ouvrent au médecin un horizon nouveau, lui créent du même coup des responsabilités encore ignorées qui le mettront en contradiction parfois avec sa morale professionnelle d'autrefois. Aucun secret en effet ne saurait désormais l'obliger à se faire le complice muet d'une union qui donnerait le jour à une postérité de dégénérés, ni à rester le confident discret d'une infection qui risque de devenir pour tous un foyer de contamination. Des mesures sévères et coercitives de stérilisation pourront même, dans certains cas, être requises par lui. Le médecin raciste se fera ainsi l'apôtre d'une éducation nouvelle. Cette éducation elle s'appellera d'abord : hygiène préventive, eugénisme, culture physique. Mais elle comporte aussi un enseignement moral qui éveillera le sentiment des responsabilités nouvelles, imposées à chaque individu par la conscience raciste. Il faudra qu'en même temps cette éducation soit *collective*. Il ne suffit pas que l'individu isolé comprenne la nécessité d'un changement, et qu'il possède individuellement les moyens de le réaliser, il faut l'entourer d'une ambiance favorable, et, dans cette ambiance, déchaîner toutes les suggestions, toutes les impulsions favo-

rables à ce changement. Sait-on ce que représente, comme dynamisme, le simple spectacle d'une jeunesse saine et sportive, et quel sentiment contagieux de force et de confiance se dégage d'un ensemble discipliné, bloc vivant mû par un élan irrésistible? Enfin et surtout il importe de « sélectionner » la race — ce qui ne veut pas dire la hausser par-dessus elle-même, vers je ne sais quel chimérique idéal ou surhomme, mais proposer à tous, comme modèles, les exemplaires les mieux réussis, les souches les plus énergiques, les plus pures et les plus nobles, en s'efforçant de réveiller chez ces exemplaires privilégiés les potentialités ancestrales, en s'attachant à épurer leurs caractères originels de toutes les influences qui risquent de les altérer ou de faire obstacle à leur plein épanouissement. Car qui dit « éducation » dit « sélection ». Voilà l'esprit nouveau qui amènera tôt ou tard l'abandon d'un système d'éducation suranné, actuellement encore pratiqué dans les écoles et dans les Universités.

Que cette rénovation n'ait pas été du goût des pédagogues en chambre, il fallait s'y attendre. Car il s'agissait d'une véritable révolution dont l'initiative ne pouvait venir que de la jeunesse elle-même. Reconnaissons là le grand principe dynamique de l'éducation raciste : seule la jeunesse peut vraiment éduquer la jeunesse. Et il est en effet remarquable que c'est en Allemagne, il y a déjà près de trente ans, qu'a pris naissance cette fameuse *Jugendbewegung* — terme qu'on ne peut guère traduire que par « réveil de la jeunesse » — et que ce réveil ne s'est pas borné à créer là-bas, comme dans d'autres pays, des bandes d'Eclaireurs ou de Scouts, des organisations sportives, touristiques ou récréatives, mais que le principal effort de la jeunesse allemande a tendu à se donner ellemême des formules de travail collectif. Car c'est la jeunesse qui en Allemagne a donné d'abord à l'ensemble de la nation l'exemple de ces disciplines nouvelles. C'est elle qui a organisé les premiers « camps de travail » où primitivement les jeunes chômeurs de toutes les classes sociales trouvaient une occupation, pendant une période

d'assez courte durée (de trois à six semaines). Le gouvernement a bien vite compris le parti qu'il pouvait tirer de cette expérience, en vue de faire exécuter par une main-d'œuvre volontaire des travaux d'utilité publique, et surtout en vue de discipliner une jeunesse livrée à toutes les excitations d'une propagande subversive. Il résolut donc de grouper ces tentatives isolées en une vaste organisation commune, l'*Arbeitsdienst* — le « service du travail » — tout en conservant à ce service son caractère purement « volontaire ». Il a fallu l'arrivée au pouvoir du parti national-socialiste pour transformer ce service de travail « volontaire » en service de travail « obligatoire », c'est-à-dire en une véritable institution de l'Etat. La journée qui a vu naître cette transformation, ce fut pendant le premier grand congrès du parti national-socialiste à Nuremberg, en septembre 1934. Ce jour-là, 52.000 jeunes travailleurs volontaires défilèrent, la pelle sur l'épaule, et la présentèrent au Führer en un prodigieux éclair d'acier. Spectacle inoubliable! Le Führer fut transporté d'admiration. « Voilà, dit-il, l'école par laquelle toute la nation devra passer! » Date décisive, nous assure-t-on, aussi décisive que celle qui a vu naître l'instruction obligatoire, ou le service militaire obligatoire. Ecoutons donc les espérances qui s'attachent à cet *Arbeitsdienst* (5).

Et d'abord, pour l'Allemagne qui étouffe entre ses frontières, c'est une extension possible de son « espace vital ». Jusqu'ici ce problème ne semblait comporter qu'une seule solution : la guerre. La jeunesse allemande s'est avisée d'un autre moyen, celui-là pacifique, de conquête et d'annexion, en engageant, la pioche ou la pelle à la main, une lutte quotidienne et sans merci avec les marécages, les landes, les sables, la mer. Les journaux illustrés allemands nous ont montré ces jeunes athlètes, torse nu,

(5) Voir en particulier : le *Jahrbuch des Reichsarbeitsdienstes Volk und Reich Verlag*, Berlin (année 1936) et : *Der Reichsarbeitsdienst in Wort und Bild*, Deutscher Verlag für Politik u. Wirtschaft, Berlin W 50. — Tout récemment l'*Internationale Zeitschrift für Erziehung*, Weidmannsche Verlagsbuchhandlung, Berlin, consacrait tout un fascicule (Jahrgang 1937, Heft 4/5) à une étude comparée de ces « camps de travail » dans les différents pays où ils ont été institués.

les pieds dans la vase, la peau basanée, tous les muscles saillants, fouillant la tourbe de leur pelle, ramenant à la surface un limon mêlé de cadavres végétaux — terreau précieux d'où naîtra une nouvelle terre arable. Les voici ailleurs, posant des rails, poussant des wagonnets, creusant des canalisations, défrichant des landes, plantant de jeunes pousses, conquérant sur la mer de vastes étendues de terre grâce à une savante stratégie... On a calculé qu'au rythme où va ce travail, si l'*Arbeitsdienst* occupait pendant 40 ans 250.000 travailleurs, le résultat de ce gigantesque labeur équivaudrait à la superficie cultivée de la Bavière ou du Wurtemberg réunis. Mettons qu'il y ait quelque hyperbole dans ces merveilleuses prévisions. D'ailleurs ce n'est pas là le principal objet qu'on s'est proposé. En voici un second, d'une portée éducative plus grande encore.

Quelle image saisissante de ce qu'on appelle « le pays », ou la « patrie », doit en effet s'imposer à ces 200.000 jeunes gens, répartis chaque année sur toute l'étendue du territoire, dans la montagne, dans les campagnes, au bord de la mer, dans les landes désertes, chacun à son poste, soldat discipliné du travail! N'est-ce pas ainsi qu'ils apprendront le mieux à connaître la réalité première et dernière, cette terre dont ils sont les fils, où ils rentreront un jour et dont leurs bras musclés, leurs mains calleuses, façonnent journellement les contours, modèlent le visage? Quelle salutaire simplification que cette adaptation de tous à une tâche commune, où s'effacent peu à peu toutes les différences de rang social, de fortune, d'éducation! Et quelle fierté aussi dans ce travail non salarié, service gratuit rendu à la communauté! On a trop présenté le travail comme une malédiction, ou encore comme une exploitation, comme une servitude. A ces conceptions toutes négatives, l'Allemagne oppose fièrement son éthique positive du travail — service social et obligatoire. Car l'Allemand aime le travail pour lui-même, parce qu'en travaillant il satisfait un besoin primordial, un impératif catégorique et quasi religieux de sa nature, et parce que sa conception, à lui, de la liberté c'est pré-

cisément cette discipline en rangs serrés, cet ordre spontanément accepté, cet épanouissement de son être à l'intérieur d'un ensemble, dans la participation à une tâche commune.

Ajoutons que les six mois passés désormais par chaque jeune Allemand dans un camp de travail, avant les deux années de service militaire et avant son entrée à l'Université, constituent la meilleure épreuve où se révèle un caractère. L'enseignement de l'école ou du lycée ne s'adresse qu'à la mémoire, à l'intelligence, à l'imagination. Il ne prend pas l'être humain dans ce qu'il a d'essentiel; il ne le scrute pas jusque dans les assises profondes de son caractère; il ne fait pas appel aux sources cachées de son énergie; il ne le façonne pas dans ses attitudes essentielles. C'est pourquoi la vraie sélection ne se fait pas à l'école, pas plus qu'à l'Université. « L'état futur de l'Europe, a dit Nietzsche, nécessitera de plus en plus la sélection des vertus viriles, car on vivra dans un danger perpétuel. » Or, c'est à opérer cette sélection des caractères, plus encore que des intelligences, que s'attachera l'éducation raciste. Elle comporte deux degrés. Il s'agit d'abord de bien asseoir et de fortifier chez l'être humain l'attitude fondamentale d'où se développera, quelle que soit la situation que lui réservera l'avenir, son comportement en présence de la vie et de son entourage. C'est l'affaire des organisations hitlériennes de la jeunesse. Le camp de travail représente, au terme de ce stade initial, l'épreuve révélatrice du premier degré. Mais déjà s'opère ici une nouvelle sélection entre ceux qui sont appelés à accomplir une tâche honorable et subalterne, en bons soldats du travail, et ceux qui, à quelque degré, participent à cette volonté supérieure de commandement qu'incarne au suprême échelon le Führer. Une élite se détachera donc, appelée aux postes de commandement, et qui sera le cerveau dirigeant de toute une génération. Mais pour former cet Etat-major de chefs il faudra bien une école, et même une *école supérieure* — *eine Hochschule*. — Sera-ce l'Université? Problème délicat. De la solution qu'on en proposera dépend, sinon le sort de l'Université,

du moins le rang qu'elle occupera désormais dans la hiérarchie raciste.

Incontestablement l'Université n'a pas bonne presse auprès des dirigeants du Troisième Reich. Elle est suspecte d'intellectualisme. Aussi a-t-on pratiqué parmi le personnel des épurations successives; on a mis par anticipation à la retraite, ou même on a éliminé brutalement les éléments impurs, non-ariens, ou d'opinion politique suspecte et non conforme. A l'intérieur même de l'Université, des camps de travail spéciaux ont été organisés, dans quelque bâtiment annexe, situé à la campagne. On y invite les professeurs, ceux qu'on appelle *die alten Herren,* c'est-à-dire « les vieilles barbes », à venir accomplir de temps en temps quelques stages de travail manuel, au contact des jeunes étudiants. Excellente occasion pour ces doctes personnages de quitter leurs bouquins, de jeter la veste, de prendre en main, ou de faire semblant de prendre en main, la pioche ou la bêche — geste d'ailleurs purement symbolique auquel, j'imagine, ne répond aucun travail utile ou utilisable. Car pour régénérer une race, ce n'est vraiment pas sur ces vétérans qu'on peut faire fond. — Avec d'autant plus de vigilance faut-il veiller sur les jeunes pousses (6). Dès son entrée à l'Université chaque étudiant est ausculté, mensuré, pesé, radioscopé, soumis à des examens médicaux périodiques. Il est doté d'un carnet sanitaire qui le suivra jusqu'au terme de ses études. A partir du second semestre il est obligé de se faire inscrire dans une organisation politique où il pratiquera obligatoirement le sport, collaborera à diverses œuvres sociales, suivra des cours d'instruction politique où il s'initiera aux multiples aspects de la doctrine raciste. Ce n'est qu'après quatre semestres de cette existence disciplinée, remplie d'occupations multiples et fort absorbantes, qu'il peut enfin se donner à ses études. Il devient alors membre d'une *Fachschaft,* c'est-à-dire d'une section de spécialistes — groupe-

(6) Sur les organisations nouvelles des étudiants allemands voir : Dr G. A. Scheel, *Tradition und Zukunft des deutschen Studententums.* München, 1937.

ment d'un caractère à la fois scientifique et politique, véritable charnière où s'établit pour lui l'articulation entre la Science — ce qui veut dire : la spécialité qu'il a choisie—et les problèmes généraux que posent la politique et la propagande raciste. Comme tel il entrera dans une équipe et il prendra part au *Reichsberufswettkampf*, c'est-à-dire au grand championnat des professions et spécialités intellectuelles. Encore supposons-nous qu'il fait simplement partie de l'association générale des étudiants allemands, de la *Studentenschaft*. Mais à l'intérieur de cette vaste association, qui comprend obligatoirement la totalité des étudiants allemands, se recrute, dans chaque centre universitaire, un groupement politique local plus étroit, directement affilié au parti, le *Studentenbund*, organe plus actif, chargé d'exercer un contrôle vigilant aussi bien sur l'enseignement des professeurs que sur l'attitude politique des étudiants. Quant au Recteur (autrefois élu par l'assemblée des professeurs), il est aujourd'hui directement désigné par le gouvernement. Libéré presque complètement des fonctions administratives, dont il se décharge sur un « curateur », il occupe désormais le rang d'un « chef politique », représentant et délégué du Führer, et chargé d'établir la liaison étroite entre la Science et la Politique.

Car il importe de bien se pénétrer de cette pensée qu'en aucun cas la Science ne peut s'isoler de la Politique ni se désintéresser des tâches communes qu'impose la vie d'un grand peuple. Le 28 novembre dernier on célébrait, dans la banlieue de Berlin, au *Grunewald*, à la lisière de la forêt, la pose de la première pierre d'une nouvelle Université, qui deviendra un jour le noyau d'un vaste quartier universitaire, l'Université « Adolf-Hitler ». Ce premier temple de la Science « nouveau style » n'est pas dédié aux Muses, il a été consacré aux sciences militaires, aux arts de la guerre, c'est-à-dire à toutes les techniques qui entrent dans la préparation de la guerre. Les sept instituts qui actuellement occupent le premier lotissement, sont placés sous la direction d'un général d'artillerie. Le recteur de l'Université de Berlin, en prenant posses-

sion de cette annexe d'un caractère assez insolite, a souligné, dans son discours d'inauguration, que cette collaboration était, après tout, parfaitement conforme à l'esprit qui doit régner désormais dans les Universités allemandes. « Il faut, a-t-il dit, que notre travail scientifique, s'il doit prendre un sens plus plein, dépasse désormais l'horizon étroit de la salle de cours et du laboratoire. Il faut que la Science se mette au service de la collectivité nationale. Seuls comptent les triomphes qu'elle remporte à ce service. Ce sont là les idées du parti national-socialiste et il faut que l'Université les fasse résolument siennes. »

Et pourtant, en dépit de ces solennelles déclarations, il ne semble pas que l'Université représente l'enseignement de haute culture conforme à la doctrine raciste. Ce n'est du moins pas à elle que sera confiée la tâche de former l'élite des chefs futurs, en qui prendra corps l'Homme allemand nouveau. Dans un livre récent intitulé « *la Gerbe des forces* » M. Alphonse de Chateaubriant s'est attaché à dégager la mystique dont s'inspire cette pédagogie raciste. Il a en particulier évoqué ces nouvelles écoles de chefs, les *Ordensburgen*, moitié châteaux forts, moitié monastères, généralement situées dans un décor romantique, dans la haute montagne bavaroise, ou bien près de la mer, ou encore à proximité de la forêt. Dans ces pépinières, une élite, sélectionnée d'après les caractères de la race la plus pure, formera un véritable « ordre » de chevalerie, mi-guerrier, mi-monacal, pour qui la régénération du peuple allemand et, par elle, la régénération de l'humanité entière, deviendra la règle dominante et l'objet de toutes ses préoccupations. A cet Etat-major, recruté parmi les masses populaires, sans aucune distinction de rang ni de fortune, seront réservés les hauts postes de commandement dans l'Administration de la Diplomatie, des Sciences guerrières. Et l'on peut dès lors se demander : quels rapports pourront bien s'établir entre ces deux types d'enseignement, d'une part les Universités qui donneront de plus en plus un enseignement purement technologique et professionnel, et d'autre part

les *Ordensburgen* où se formeront les hautes têtes, les chefs appelés à commander?

Voici en quels termes, tout récemment, lors de l'inauguration d'une de ces *Ordensburgen,* celle de Sonthofen, située à 800 mètres d'altitude dans les Alpes bavaroises, s'exprimait M. Ley, chef du Front du Travail :

Tous les ans quatre mille enfants de douze ans seront choisis parmi les enfants de toutes les classes sociales — robustes, d'une hérédité irréprochable, appartenant à des familles dont les sentiments politiques sont sûrs. Les porteurs de lunettes sont à l'avance exclus. Ces jeunes recrues seront d'abord réparties entre trente-deux écoles spéciales qui portent le nom d'« écoles Adolf-Hitler ». (Ces écoles, où est donné un enseignement sans latin et pénétré de l'esprit raciste le plus pur, sont destinées à remplacer peu à peu les anciens gymnases humanistes, dont les deux tiers ont déjà dû fermer leurs portes.) Ce premier cycle d'études secondaires durera six ans, de 12 à 18 ans. Les cinq années qui suivent, de 18 à 25 ans, seront consacrées d'abord au service de travail (six mois), puis au service militaire (deux ans), et enfin à une éducation professionnelle, donnée soit à l'Université, soit dans une profession quelconque, manuelle ou commerciale. Quand les quatre mille jeunes gens auront atteint l'âge de vingt-cinq ans, on procèdera à une nouvelle sélection. Mille d'entre eux — « l'élite des jeunes gens allemands » — seront retenus et envoyés dans les *Ordensburgen.* Près de chacune de ces écoles de chefs sera installé un gigantesque hôtel, pouvant contenir jusqu'à deux mille personnes, où chaque année viendront faire une villégiature des milliers d'ouvriers et d'employés, envoyés par la grande organisation des vacances ouvrières qui s'intitule : *Kraft durch Freude* — « la Force par la Joie ». — Ainsi la classe ouvrière bénéficiera des mêmes avantages et prendra contact avec les chefs futurs nationaux socialistes.

On voit que dans ce plan d'études l'Université tient une place assez subalterne. Elle est destinée à donner une formation purement technique et professionnelle.

Certains se demandent même si cette vénérable Institution n'est pas appelée à disparaître tôt ou tard. Dans un article publié par l'organe officiel du parti, le *Voelkischer Beobachter*, à la date du 3 mai 1936, M. Rust, ministre de l'éducation nationale, traitant de l'avenir des Universités allemandes, s'exprimait en termes pleins de réticences.

La lenteur de la réorganisation de l'Université, a-t-il dit, sa marche prudente et hésitante, est peut-être une habileté qui permet au régime d'expérimenter des conceptions nouvelles et d'y habituer peu à peu l'opinion publique.

Et il concluait en ces termes :

Depuis que le monde existe, aucune Révolution n'a jamais osé se proposer des buts aussi lointains que n'a fait la Révolution nationale-socialiste. Aucune politique na osé soulever de tels problèmes. Aucun Etat n'oserait bouleverser ainsi de fond en comble toute son économie et du même coup réorganiser sa culture et entreprendre l'éducation ou, plus exactement, la rééducation de tout un peuple, sur des fondements tout nouveaux.

§

Qu'un pareil système éducatif ne réponde pas à l'idée que nous nous faisons de la culture et de la science, est-il besoin de le dire? Des divergences profondes s'accusent (et elles remontent aux plus lointaines origines) entre les conceptions qu'on s'est faites en France et celles qu'on s'est faites en Allemagne de ce qui, dans les deux pays, porte le même nom d'*Université*. Nos Universités françaises n'ont jamais été, comme les allemandes, des fondations princières, entièrement assujetties au pouvoir temporel et politique. L'Université de Paris s'est présentée, au moins dans ses origines, comme une libre corporation de clercs — *Universitas magistrorum et scholarium*. — A la suite de causes profondes et qui tiennent au génie même de notre race, elle s'est toujours orientée, non vers la conquête et la domination du monde matériel,

mais vers les études désintéressées, les discussions d'idées, les constructions idéologiques, vers l'affranchissement intellectuel et vers la culture de l'esprit. — Pareillement inacceptable nous apparaît ce moule étroitement nationaliste et cette mystique raciste où risque de s'emprisonner de plus en plus l'Université allemande. L'Université française porte en elle l'éminente mission de préserver, à travers tous les accidents de l'histoire, l'horizon universellement humain qui a fait d'elle, dès le berceau, une Institution non pas régionale, ni même nationale, mais bien œcuménique, la grande Lumière du moyen âge, le rendez-vous de toutes les Nations.

Constater ces divergences initiales, là n'est pas le danger. Le danger serait plutôt de les poser sous la forme d'antagonismes inconciliables. Ne peut-on admettre en effet que des conceptions, même divergentes, puissent chercher à se compléter, tout au moins à se corriger sans cesse l'une par l'autre? N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous apprend un simple coup d'œil jeté sur l'histoire? Car enfin les Universités d'outre-Rhin ont beau répudier aujourd'hui l'indéniable filiation spirituelle et humaniste qui les relie à l'Université de Paris, il n'en reste pas moins que, sans cet héritage spirituel, jamais elles n'auraient vu le jour, jamais elles ne seraient sorties des ténèbres d'une société inculte, aux mœurs restées barbares. Et de son côté notre Université, dès le milieu du XIX[e] siècle, s'est renouvelée sous l'influence des disciplines et des méthodes venues d'outre-Rhin; elle a réformé, à cette école, ses méthodes et perfectionné son outillage scientifique. En particulier, l'Université de Gœttingen est une de celles dont l'exemple a été le plus souvent invoqué, lors de la Grande Réforme universitaire qui a abouti, en 1896, à la résurrection de nos Universités régionales françaises.

Et aujourd'hui même, en dépit des résistances que soulève parmi nous cet Esprit nouveau dont nous avons essayé de dégager la formule, l'Université allemande peut nous proposer, sinon des exemples à imiter, du moins des leçons à méditer.

Ne dirait-on pas, en effet, à voir les programmes affichés sur les murs de nos Facultés, que la Science n'ait d'autre raison d'être que de former des savants, sorte de Temple où un nouveau clergé est voué à la recherche de la pure et éternelle Vérité et au culte de ce que Nietzsche appelait « l'Immaculée Connaissance »? L'expérience allemande nous rappelle à temps qu'au milieu des dangers qui de plus en plus menacent notre civilisation européenne, la Science ne saurait s'isoler dans un sanctuaire ou dans une tour d'ivoire; que des Universités, ainsi repliées sur elles-mêmes, sur leurs programmes d'études, sur l'horizon étroit d'une spécialité ou d'un laboratoire, retranchées du reste du monde, apparaîtront tôt ou tard comme les survivances d'une Scolastique aussi artificielle qu'en son temps la Scolastique des clercs du moyen âge; et que devant les problèmes de plus en plus redoutables que posent dans le monde la défense et l'organisation de la paix, devant les tâches de plus en plus urgentes qui s'imposent à la vie des grands peuples, celui-là prendra un avantage de plus en plus marqué qui saura, le premier, trouver des formules neuves, encore inconnues, de collaboration entre la pratique et la théorie, d'organisation collective et d'orientation méthodique de la recherche scientifique. A tout le moins l'expérience allemande mérite de retenir sur ce point notre attention la plus vigilante.

Et voici un second point, non moins digne d'attention. Cette révolution radicale accomplie en Allemagne par la jeunesse, et qui s'est affirmée par une inversion totale des valeurs et des respects, en particulier par l'abandon de nos humanités classiques, elle peut nous choquer avec ses paradoxales et outrecuidantes manifestations. Il n'en reste pas moins que nos humanités classiques gagneraient, au spectacle de cette jeunesse, à rajeunir leurs méthodes et à renouveler leur esprit. Car enfin, sous la forme scolaire qu'elles ont revêtue, elles marquent uniquement le règne du passé, et elles incarnent, pourrait-on dire, l'esprit de la vieillesse. La vieillesse n'est-elle pas, en effet, pour l'humaniste, l'âge parfait, celui où l'homme

atteint au sommet le plus élevé et le plus lucide de sa pensée? Ainsi aimons-nous à nous figurer un Erasme, un Montaigne, un Voltaire, un Gœthe, un Renan, un Anatole France. La cité idéale pour l'humaniste, c'est l'Académie, une Académie dirigée par une compagnie de sages, vénérables patriarches, tous promus immortels. Sans doute la jeunesse n'en est pas exclue; elle a même son rôle à tenir, qui est de se laisser instruire, de permettre à ces maîtres éminents de lui transmettre la somme de leur sagesse. Dans ce séjour élyséen, situé en dehors du temps, naîtra-t-il encore des enfants? Et qu'y viendraient-ils faire? Ils ne pourraient que troubler, de leurs cris et de leurs jeux turbulents, les entretiens qui se déroulent sur les confins de l'Eternité!

Si nous pouvons nous enorgueillir de posséder en France les plus beaux vieillards et les maîtres les plus intéressants, tout à l'opposé l'Allemagne d'aujourd'hui applaudit au triomphe de sa jeunesse. Ne se glorifie-t-elle pas d'être restée un peuple jeune, que des siècles de civilisation n'ont pu vieillir? Il suffit de passer la frontière pour éprouver comme un décalage de tout ce qui donne un intérêt vital à l'existence collective. Les jeunes là-bas donnent le ton, parce qu'ils représentent l'avenir, le problème autour duquel tout gravite. Avec quelle fierté les Allemands regardent défiler cette nouvelle génération, remarquablement saine, au moral comme au physique, d'une sveltesse athlétique, pleine de confiance dans l'avenir, prête à accepter tous les travaux, toutes les privations, à courir tous les risques! Il fut un temps où l'Allemagne représentait surtout pour nous le pays des penseurs, des poètes et des musiciens, et elle nous a encouragés, à l'époque du romantisme, à renouveler nos formules littéraires, plus tard à réformer, à son école, nos méthodes scientifiques. Aujourd'hui elle nous donne en spectacle sa jeunesse. N'est-ce pas l'exemple que nous avait déjà proposé cette Grèce antique où tous s'accordent à voir le berceau de notre civilisation européenne? Entre la beauté physique de la race et la suprême perfection de l'art et de la pensée régnait alors une secrète

connivence, une mutuelle attraction. Pareillement, s'il faut en croire le ministre de l'éducation nationale allemand, c'est dans les stades athlétiques de la jeunesse que devront se rendre désormais les philosophes allemands, s'ils veulent avoir l'oreille de la nouvelle génération. Aux défenseurs intransigeants d'une culture exclusivement intellectuelle, littéraire, critique ou scientifique, et qui ne voient que barbarie dans ce culte de la vie du corps, dans ces luttes athlétiques, ces camps de travail, ces disciplines soldatiques, rappelons la réponse que certaine dame romaine fit à ceux qui s'étonnaient de ne point lui voir porter de bijoux. Elle leur montra avec fierté ses fils : « Voilà ma parure ». Reconnaissons qu'auprès de cette parure vivante, les ornements les plus précieux de l'art et des lettres, tous les titres et les diplômes, aux heures décisives de la vie d'un peuple, pèsent d'un poids bien léger dans la balance du destin.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LES BANNIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

GRANIER

Le premier académicien exclu par ses confrères de l'illustre Compagnie fut un certain Granier, natif de Bresse. C'était, nous dit Pellisson, un bon esprit, un homme de bonne mine et d'agréable conversation, ayant du savoir et des belles-lettres. Il s'était installé comme éditeur à Paris, avec deux associés successifs. Il fit paraître les *Mémoires* de la reine Marguerite et ceux de M. de Villeroi. Il apportait le plus grand soin à ses éditions et tenait sa maison en grande propreté. Les personnes d'esprit et les gens de lettres se rencontraient volontiers chez cet homme dont ils appréciaient l'accueil civil : il s'établit ainsi à son domicile « comme une sorte d'académie ». Le Cardinal trouva bon que M. de Boisrobert le proposât pour être de l'Académie française. Le 26 février 1635, il fut élu par billets qui furent tous en sa faveur, excepté trois.

Mais le 14 mai 1636, sur la proposition qui fut faite par le directeur de l'Académie, de la part du Cardinal, Granier fut déposé d'une commune voix et sans espérance d'être restitué.

La cause de cette mesure si sévère? Manque de délicatesse envers un ami auquel il aurait refusé de rembourser une somme prêtée.

Grande époque où une telle peccadille était aussi cruellement punie.

FURETIÈRE

Le 24 août 1684, Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, diocèse de Bourges, membre de l'Académie française depuis 22 ans, obtenait le privilège du Roi pour son *Dictionnaire Universel contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts.* Le chancelier de France avait chargé Charpentier, autre membre de l'Académie, d'examiner le manuscrit. Charpentier donna un avis favorable : « Lequel livre pouvant être très utile au Public mérite d'être imprimé, s'il plaît à Monseigneur en accorder la permission. »

Se croyant ainsi bien en règle avec les autorités, Furetière donna son dictionnaire à imprimer. Mais les *Nouvelles de la République des Lettres* de janvier 1685 publiaient la note suivante :

Je ne dois pas oublier que M. l'abbé Furetière a obtenu dans le mois d'août dernier privilège pour l'impression d'un dictionnaire français plus gros que celui de l'Académie. Ce dessein déplaît extraordinairement à tout le corps et on prétend que M. l'abbé Furetière, qui est l'un des quarante académiciens, n'a [n'aurait] pas dû travailler à part à un ouvrage qu'il savait être la principale occupation de toute l'Académie, ni le publier sans sa participation. L'Académie veut employer tout son crédit à faire révoquer le privilège qu'il a obtenu et l'on croit qu'elle se prépare à lui témoigner son ressentiment.

En effet, à la date du 30 janvier 1685, le Conseil privé du Roi fut saisi d'une requête de l'Académie. Après avoir rappelé que « Sa Majesté accorda, à l'Académie française, le 28 juin 1674, un privilège signé en commandement, par lequel elle fait expressément défense à qui que ce soit de publier aucun dictionnaire de la langue française avant la publication de celui de l'Académie, ni durant l'étendue de vingt ans après la première publication », la requête ajoute que ce privilège « n'a pu empêcher un de ses membres de lui en vouloir dérober la gloire et l'honneur... »

Le sieur Furetière, qui, étant de l'Académie française depuis très longtemps et, participant à tous ses avantages, devrait par conséquent avoir son honneur et ses sentiments en recommandation, a eu si peu de fidélité et de considération pour sa Compagnie, que s'appropriant le travail de ses confrères, il a compilé secrètement, pendant quelques années, un Dictionnaire universel, dans lequel il a presque tout inséré, ou sans aucun changement, ou avec des changements si légers qu'ils ne servent qu'à faire voir l'affectation du déguisement et qu'ensuite, sur une attestation obtenue pour un Dictionnaire des Arts seulement, il a surpris un privilège du Grand Sceau, le 24 août 1684, pour l'impression de son prétendu Dictionnaire universel. C'est de la surprise de ce privilège que l'Académie demande justice à Sa Majesté, espérant que non seulement elle révoquera le privilège surpris par le sieur Furetière, mais qu'elle réprimera l'audace d'un particulier, qui violant toutes les lois de la société, usurpe le travail de toute la compagnie et tâche de la décrier auprès de Sa Majesté et du public par des libelles diffamatoires.

La requête ne roulant que sur le prétendu vol par Furetière du travail de l'Académie : « Faisons la conférence (comparaison) des deux dictionnaires », propose-t-il. Mais l'Académie ne se prête point à cette « conférence » : elle ne répond même pas à la demande de Furetière. Profondément blessé, mais toujours maître de soi, l'abbé de Chalivoy prépare alors une attaque en règle sous la forme de « Factums » volumineux qu'il adresse à trois reprises au public.

Furetière examine d'abord la question du privilège obtenu par l'Académie.

a) Il publie le texte, rédigé par Richelieu, des lettres de l'Etablissement de l'Académie, signées par Louis XIII. De la lecture de ce document, il se dégage clairement, dit-il, que le Roi n'a pas donné aux Académiciens « pouvoir ni commission de travailler à un dictionnaire français et surtout à l'exclusion de toutes autres personnes. Il ne leur donne aucune juridiction, ni sur les membres de la Compagnie, ni sur les ouvrages d'autrui... »

b) Il conteste ensuite le bien fondé du privilège exclusif accordé à l'Académie, « donné contre l'ordre, et par anticipation, pour un livre qui n'était point achevé, qui ne l'est point encore et ne le sera de trente ans. Il contient une clause extraordinaire et exclusive qui n'a jamais été accordée par le roi, ce qui en montre la surprise... Il est certain qu'on a surpris la religion de feu M. le Chancelier d'Aligre, en l'obtention de ce privilège ». C'est Charpentier qui se chargea d'établir le texte du privilège, bien que ce soin incombât normalement à Conrart, secrétaire perpétuel. Pour Furetière, c'est Charpentier qui fit glisser entre les clauses ordinaires « cette clause inouïe et exclusive qui porte des défenses de faire aucun autre dictionnaire français ». Il le fit signer à M. Colbert avec d'autres expéditions et il fut porté à M. d'Aligre dans sa liasse où il fut scellé sans qu'on examinât ni les clauses du privilège, ni la qualité du livre. Si cette clause avait été soumise à l'assemblée de l'Académie, elle n'aurait jamais été approuvée parce qu'elle est odieuse et nouvelle parmi les Gens de Lettres. « On n'a point député au Roi, ni à M. le Chancelier, ni à M. Colbert pour demander une grâce si extraordinaire. »

c) Furetière invoque enfin le témoignage de l'abbé de Saint-Jacques, fils du chancelier d'Aligre, à l'examen duquel le chancelier renvoyait toutes les demandes de privilèges qu'on présentait au sceau. Or, le dit abbé écrit « en secret à Monsieur l'abbé Furetière » :

Je n'ai aucune mémoire de ce privilège (de l'Académie) et il faut qu'il ait été signé en commandement et ensuite scellé sans avoir été examiné, car ces privilèges sont seulement pour l'impression des livres pour lesquels ils sont accordés et ne défendent aux autres libraires que l'impression de ce même livre.

Furetière examine ensuite les textes eux-mêmes et les compare. Le dictionnaire de l'Académie tient dans un volume « très médiocre », tandis que le Dictionnaire Universel représente 4 volumes in-folio.

L'objet des deux dictionnaires n'est pas le même. L'Aca-

démie a fait un dictionnaire pour les mots d'usage courant. Furetière, au contraire, embrasse tous les mots de langue française, sciences, arts, mots techniques, etc.

Enfin les deux dictionnaires sont établis suivant un ordre différent. L'Académie a suivi l'ordre étymologique (elle met *engendrer* à la suite de *genre,* par exemple). Furetière au contraire a adopté l'ordre alphabétique ordinaire.

Se basant sur ces différences de plan, d'objet et de développement, Furetière conclut qu'il ne fait pas de doute à ses yeux que des juges impartiaux reconnaîtront la différence profonde des deux dictionnaires.

La seule inspection de cet ouvrage fera voir que c'est ici un dessin original et qui n'a été copié sur aucun modèle... Il suffit que des dictionnaires soient faits sur des plans différents pour ne se devoir rien l'un à l'autre, quoiqu'ils emploient les mêmes termes.

Comment expliquer d'ailleurs que Charpentier ait donné une réponse favorable au privilège demandé par Furetière, alors qu'il connaissait le privilège exclusif accordé dix ans auparavant sur sa demande à l'Académie française? Pour s'excuser, il prétend :

qu'il a été surpris, qu'il a signé ce certificat qu'on lui a apporté tout dressé après un grand repas que l'auteur lui donna, dont il loue le bon vin qu'on lui fit boire excessivement et le café qu'on lui apporta ensuite. Il dit qu'il n'eut pas la force de refuser la courtoisie que lui demandait un convive après un repas duquel il se louait si fort. Si cette excuse avait lieu [poursuit Furetière avec vivacité] elle détruirait la plupart des certificats de cette nature qu'il délivre, car il n'en donne guère sans qu'on le traite et qu'il y ait du vin sous jeu, ou sans qu'on lui en fasse présent, quand il ne peut pas aller boire chez les auteurs, comme il sera facile de prouver par le témoignage de plusieurs honnêtes gens quand cette dénonciation sera reçue.

Charpentier prétendit même que son certificat avait été falsifié et qu'on y avait ajouté cette ligne entière : *conte-*

nant généralement tous les mots de la langue française tant vieux que modernes. Mais l'examen de l'acte prouva qu'il ne portait aucune altération ni addition.

Mais ce repas ne parle-t-il pas contre Furetière? Ce dernier aurait-il pris la peine de l'offrir à son censeur, s'il s'était agi d'une formalité banale? S'il n'avait point connu le privilège exclusif de l'Académie, Furetière aurait-il tenu à régaler, à griser Charpentier? Il répond que c'était l'usage et que tous les candidats au privilège traitaient Charpentier. C'est très possible.

Louis XIV eut-il la volonté de donner à l'Académie un privilège exclusif pour la composition de son dictionnaire? Furetière, plaidant sa cause, affirme qu'il était contraire à la logique et à l'intérêt des Lettres d'interdire à tous les Français de faire paraître aucun dictionnaire de la langue. On a soutenu pourtant — non sans raison — qu'il ne paraissait pas contraire aux idées d'un monarque absolu de décider qu'un privilège protégerait pendant sa préparation et vingt ans après sa publication, le premier grand travail du genre qui ait été entrepris par une Académie royale pour donner à la langue française sa forme officielle de l'époque.

Toujours est-il que l'acte paraphé existait et que Furetière se trouva ainsi avoir contre lui un privilège bel et bien valable.

Si l'Académie avait été autrement composée, elle aurait agi en grande dame de lettres et aurait volontiers oublié son privilège et laissé publier le Dictionnaire Universel sans en vouloir à l'auteur. Les grands hommes qui en faisaient partie à cette époque eussent sans doute pensé et agi de la sorte. Bossuet, Racine, Boileau, Corneille, La Fontaine, Fléchier, Bussy-Rabutin, Patru, Huet, n'étaient pas disposés à se passionner contre leur entreprenant confrère. Mais il y avait les autres, les personnages insignifiants, jaloux, mesquins, dont Furetière s'était plus d'une fois moqué, et sans ménagement, croyez-le. Entre ceux-là et lui, une haine irréductible s'était glissée qui excluait toute possibilité d'entente. Comme il arrive souvent, les grands hommes, désireux de rester à l'écart de

ces polémiques bruyantes et souvent peu distinguées, laissèrent le chemin libre aux personnages secondaires qui voulaient « avoir » et qui « eurent » effectivement le malheureux Furetière.

On ne comprend pas bien l'intérêt que les Académiciens pouvaient attribuer à ce privilège. La compagnie avait renoncé à tout avantage d'argent sur la publication du dictionnaire. L'intérêt qui guidait les adversaires de Furetière était donc d'un autre ordre : jalousie littéraire ou orgueil de compagnie?

Orgueil bien mal compris en tout cas et chèrement payé.

Furetière, en effet, exerça sa verve sur ses collègues mineurs, et son IIe factum contient mille épigrammes et méchancetés dont voici quelques échantillons.

M. Barbier d'Aucourt a deux noms aussi inconnus l'un que l'autre.

Le sieur de Lavau est un gentilhomme qui a beaucoup de vertu et de modestie, mais qui ne se pique pas de grande capacité.

L'abbé Tallemant l'aîné, à qui on donne le titre de « Son Inquiétude », a du moins cela de commode qu'il est le plus pacifique de tous les académiciens.

M. Benserade est un homme qui avait assez bien étudié en sa jeunesse et on dit même qu'il a gagné quelques prix au collège. Mais au lieu d'avoir appris quelque chose depuis, il a tout oublié, en sorte qu'il ne pourrait pas disputer contre le plus faible des humanistes.

Après les attaques personnelles, les critiques collectives.

Il y a assez longtemps que le public est leur dupe dans la vaine attente du Dictionnaire qu'ils ne donneront jamais et qu'ils abusent des libéralités du roi, dont ils ont touché déjà trente mille écus, sans montrer une seule page correcte de leur ouvrage...

La libéralité des quarante jetons que le Roy fait distribuer à ceux qui sont présents à chaque assemblée, n'a pas peu contribué à la brigue des places vacantes.

Poursuivant ses moqueries sur la « Congrégation jetonnière », il ajoute :

Ceux qui se rendaient les maîtres du bureau sont ceux qui ont les meilleurs poumons, et non pas les plus sagaces. Ils ne sont que quatre ou cinq qui parlent, encore est-ce tous à la fois.

...M. Patru, qui était une des lumières de l'Académie, s'en bannit volontairement longtemps avant sa mort, parce qu'il fut scandalisé de la longueur énorme du temps qu'on fut à disputer si la lettre A devait être qualifiée simplement voyelle ou si c'était un substantif masculin. Cette question dura cinq semaines sur le bureau...

Que ces Messieurs fassent voir au moins quelques cahiers de leur fameux Dictionnaire.

Alors on trouvera qu'ils pillent tous les autres auteurs et ne peuvent être pillés parce qu'ils n'ont rien que de trivial, rien qu'on puisse prendre ici qui mérite d'être pris. C'est ce qui est cause que ces Messieurs le cachent avec un tel soin que les confrères mêmes n'en ont communication que pendant les heures de travail, jusque-là qu'ils ont voulu faire chasser un garde de la Porte du Louvre parce qu'il avait laissé voir ce « Beau Ténébreux » à quelques seigneurs de la première qualité qui en firent quelques railleries chez le roi.

On imagine les courtisans grands seigneurs s'emparant de la question du dictionnaire de l'Académie dont on se moquait alors, comme on s'en est si souvent moqué depuis, et allant chez le Roi railler la lenteur du travail des quarante ou y citer les vers de Boisrobert :

Depuis vingt ans dessus F on travaille
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'à G.

A ces quolibets, Charpentier riposta sous l'anonymat par un dialogue de deux académiciens dont les propos étaient loin d'être académiques. Exemple :

On ne peut lui mieux dire ses vérités que par la devise

qu'on a faite sur le retranchement qu'a fait l'Académie de ce membre pourri. Le corps à la vérité en est sale, mais pas plus que celui de Furetière. Quelle est donc cette devise? Le corps de cette devise est un excrément, dont je n'ose vous dire le nom et le mot : *ab ejecto corporis sanitas,* c'est-à-dire :

Le corps s'en trouve mieux quand on l'a mis dehors.

§

Pour sauver son travail auquel il tenait tant et qui était le fruit de toute sa vie d'études, Furetière crut enfin devoir faire preuve d'une plus grande souplesse.

J'ai eu l'honnêteté d'offrir à ces Messieurs mon dictionnaire pour le publier sous leur nom, ou de rayer et de réformer ce qu'ils prétendent qu'il y a de semblable au leur, ou de le citer avec éloge, ou enfin de le marquer dans l'impression de mon livre soit par des caractères différents, soit avec des parenthèses ou autres marques d'imprimer, comme si en effet je l'avais pris et emprunté d'eux. Cela était suffisant pour les désintéresser s'ils n'avaient eu pour motif que l'intérêt de l'honneur et le service du public. (23 février 1685.)

Mais la passion évidemment les aveuglait.

Ils ont traité cette affaire, se plaint Furetière, avec une hauteur et une fierté inconcevables. Ils ne m'ont pas cru digne d'avoir un procès avec eux. Ils ont voulu être seuls juges en leur cause. Ils disent qu'un corps ne doit pas plaider contre un de ses membres, mais être son juge.

La passion domina finalement toute cette affaire. Les Académiciens exigèrent que Furetière vînt leur demander pardon ventre à terre et leur sacrifiât son dictionnaire. Les *Factums* de Furetière furent déclarés injurieux et diffamatoires et l'on ordonna que, comme tels, ils fussent supprimés. N. G. de la Reynie, le premier qui ait porté le titre de Lieutenant-Général de Police de Paris, fut chargé le 24 décembre 1686 de l'exécution de cette décision.

Les *Nouvelles de la République des Lettres*, de mai 1685, publient ce filet :

Quant à M. Furetière, il ne paraît plus aux assemblées de l'Académie, mais on ne sait pas si l'on mettra un autre académicien à sa place.

Le roi ne consentit pas à ce qu'il fût remplacé de son vivant.

A sa mort qui eut lieu en 1688, l'Académie lui refusa tous honneurs posthumes. Seul Boileau, en son propre nom, fit entendre le langage de la calme raison devant le cercueil de son confrère.

Il nous paraît certain que Furetière ne s'est pas engagé dans cet immense travail avec la naïve intention de plagier tout simplement celui de l'Académie. D'abord son plan comme son œuvre étaient de dimensions bien plus vastes. D'autre part, cet homme sorti d'un très modeste milieu social, arrivé à quarante-deux ans à l'Académie où il fréquentait des personnages de la première importance tant littéraire que sociale, n'a pas pu volontairement s'engager dans une voie qui ne le pouvait conduire qu'à des difficultés certaines. Nous croyons beaucoup plutôt que ce chercheur, ce grand érudit a commencé son dictionnaire sans songer à celui de l'Académie et qu'après des années de ce travail qui le passionnait, il n'a pas voulu y renoncer, défendant son œuvre par tous les moyens, au risque de soulever contre lui la puissante Académie française.

Il paraît probable d'autre part que la mésentente avec certains confrères a dû avoir l'origine que voici. Au cours des séances de l'Académie consacrées au dictionnaire, Furetière, grand expert en grammaire, n'avait pas ménagé quelques immortels, moins que lui savants. Laissant trop libre cours à son goût marqué pour la satire et la critique, il avait verbalement malmené, persiflé, ridiculisé plus d'un de ces académiciens d'arrière plan. Conscient de sa valeur, il s'était laissé aller à blesser l'un et l'autre par des mots à l'emporte-pièce. Et cela se paie.

Un mot, pour terminer, sur la valeur littéraire de Furetière qui au cours de ses débats avec l'Académie a écrit une page originale. Aux basses injures de ses adversaires, il a répondu sur un ton vif sans doute, mais tout différent. Sa verve mordante, son ironie de qualité, sa satire toujours correcte ont maintenu, de son côté du moins, le niveau de la polémique. Il s'est comporté au cours de tout ce long débat, si fatigant, si usant pour ses nerfs, en lettré de race et en homme de bon ton, toujours maître de soi, quoiqu'il souffrît cruellement. L'amitié de ses illustres amis ne lui serait pas restée s'il s'était autrement comporté. C'était d'ailleurs pour lui la meilleure manière de défendre son droit.

L'importance littéraire de Furetière tient surtout à sa langue : il fut bien le créateur du style du pamphlétaire. Langue vive, agile, pittoresque, se libérant des longues périodes, très correcte tout en étant simple, sans aucune affectation.

Son *Roman Bourgeois* avait déjà révélé son style souple et son talent de portraitiste, avec tendance à la caricature. Ce fils d'un clerc de conseiller et de la veuve d'un apothicaire fut le peintre attentif et vigoureux de ce petit monde de commerçants et de basochiers. Il fut ainsi l'un des premiers à avoir, sous forme romanesque, décrit son milieu familial.

Si Furetière n'a point laissé de chef-d'œuvre, il a certainement tenu dans la vie littéraire pourtant si riche du XVII[e] siècle un rôle très personnel qui lui fait honneur. L'Académie, qui l'avait si rudement traité et qui, dans la préface de l'Edition du Dictionnaire de 1835, avait cru devoir reparler encore une fois de l'histoire du plagiat, se décida enfin en 1858, lors de la publication du *Dictionnaire Historique,* à rappeler que Furetière « comptait parmi les auteurs importants à consulter pour l'histoire de la Langue Française ».

Et ce n'était que bien tardive justice.

CHARLES-IRÉNÉE CASTEL DE SAINT-PIERRE

Jean-Jacques Rousseau a dit de lui :

Il était l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût eu d'autre parti que celui de la raison.

Et pourtant un homme de cette qualité fut exclu par ses confrères.

C'est dans cette admirable région du Cotentin du Nord-Est qu'il naquit le 13 février 1658, au château aujourd'hui disparu de Saint-Pierre, paroisse de Saint-Pierre Eglise. N'étant point l'aîné de sa famille, de petite noblesse, il eut à choisir entre l'Eglise et l'Armée. Sa santé assez délicate le fit opter pour la première. L'Eglise était alors une carrière. Furetière aussi était prêtre, mais il ne disait jamais la messe : bien des érudits et gens de lettres de son époque agirent de même : les bénéfices leur étaient nécessaires pour vivre. L'abbé de Saint-Pierre se posa nettement en adversaire du catholicisme. Déiste, il avait surtout la foi du progrès.

En 1702, il acheta la charge de premier aumônier de la duchesse d'Orléans, mère du Régent. Peu après, il accompagna l'abbé de Polignac, futur cardinal, au congrès d'Utrecht et fut témoin direct des difficultés que soulève la rédaction d'un traité. On a vu, à tort, semble-t-il, dans ce voyage l'origine de son projet sur la *Paix Perpétuelle,* dont le Cardinal de Fleury lui dit : « Vous avez oublié un article essentiel, c'est d'envoyer une troupe de missionnaires pour disposer à cette paix le cœur des princes contractants. »

L'abbé de Saint-Pierre a laissé de nombreux volumes sur les sujets les plus divers. La plupart sont d'une lecture difficile en raison de leur déplorable présentation : style très négligé, développement excessivement délayé. Mais on y trouve mille idées nouvelles, originales et curieuses. On a pu dire, non sans raison, que s'y rencontre en germe un grand nombre des suggestions défendues par Jean-Jacques.

En 1717, il publia un livre intitulé : « *Discours sur la Polysynodie* où l'on démontre que la Polysynodie, ou pluralité des Conseils, est la forme du ministère la plus avantageuse pour un roi et pour son royaume. »

Voici le texte du passage incriminé :

Quelle opinion le feu roi a-t-il laissée de lui à ses voisins? N'ont-ils pas cru, n'ont-ils pas écrit qu'il était un voisin fâcheux, sans parole, injuste et d'autant plus digne de leur haine qu'il employait plus de puissance à les ruiner? D'un autre côté, a-t-il forcé ses sujets, par l'abondance qu'il leur a procurée, à regretter son administration? Plût à Dieu que, pour sa réputation et notre utilité, il eût été durant tout son règne occupé à faire fleurir le commerce, à diminuer tant d'obstacles qui le gênent, à augmenter les facilités qui le multiplient, à paver les grands chemins, à les rendre encore plus sûrs, à rendre les rivières navigables, à rendre nos lois plus propres à diminuer le nombre des procès, à perfectionner la manière de lever les subsides, de sorte que les peuples en payassent moins et qu'il en revînt plus aux coffres publics, à perfectionner les établissements qui regardent les pauvres et l'éducation des enfants, à favoriser les arts et les sciences à proportion de leur utilité, à trouver les moyens de faire distribuer les emplois et les récompenses avec justice et sans égard pour les recommandations, à ôter la vénalité des charges, à diminuer nos besoins en diminuant nos jeux de hasard, à perfectionner nos mœurs, en trouvant le moyen de rendre la vertu et les talents utiles plus honorés, plus respectés, plus justement récompensés...

L'Académie s'émut de ce passage, car elle apprit rapidement qu'il était approuvé par de nombreux contemporains. Saint-Simon nous en fournit la preuve lorsqu'il écrit :

Personne ne se scandalisait d'un ouvrage qui pouvait manquer de prudence, mais qui n'exposait que des vérités dont tout ce qui vivait avait été témoin.

Mais tous les anciens de la Cour de Louis XIV élevèrent de vives protestations : le duc du Maine, le cardinal de

Polignac, le vieux maréchal de Villeroi étaient à leur tête. Ce dernier était le type le plus complet et le plus bas du courtisan. Duclos, dans ses *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV*, lui attribue ces propos singulièrement probants : « Il faut tenir le pot-de-chambre aux ministres tant qu'ils sont en place et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus... Quelque ministre des finances qui vienne en place, je déclare d'avance que je suis son serviteur, son ami et même un peu son parent. »

C'est à des hommes animés d'une mentalité aussi farouchement intéressée, aussi platement servile, que le malheureux abbé eut à tenir tête. Deux ans auparavant, il avait été déjà l'objet d'une observation de ses collègues pour une pareille faute, commise dans son *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*. Il y avait hasardé, suivant d'Alembert, « des expressions peu flatteuses pour la mémoire du roi défunt ».

Dans la séance du 14 juin 1717, le pauvre abbé avait dû marquer son repentir et la compagnie, « convaincue qu'il n'avait péché que par un zèle outré du bien public », lui avait infligé la peine d'aller « lui-même avouer sa faute à Mgr le Régent et lui marquer sa douleur ». Le régent avait été sensible à cette démarche et avait chargé l'abbé lui-même de remercier l'Académie du zèle qu'elle avait marqué en cette occasion.

C'était donc un récidiviste que les cardinaux de Rohan et de Polignac demandèrent à la compagnie de condamner. L'accusation fut soutenue, avec la plus grande ardeur, par l'ancien évêque de Fréjus et futur premier ministre, Fleury, qui avait été élu de l'Académie le 25 juin 1717. L'austère précepteur du jeune roi, alors tout à la dévotion, tint à ses collègues un raisonnement qui sut les toucher par sa bassesse même :

Vous aviez, dit-il, imposé la loi à tous ceux que vous receviez de faire l'éloge du feu roi, et ce prince a été, pendant cinquante ans, le sujet de tous nos panégyriques. Un de nos confrères a la hardiesse de venir démentir pour la seconde fois, à la face du public, les justes louanges que nous lui

avons si longtemps données. Si nous laissons cette hardiesse impunie, n'aura-t-on pas raison de dire que les plumes de l'Académie sont des plumes vénales consacrées à la fortune et à l'intérêt et que les louanges qu'elle donne ne durent qu'autant que la vie des princes qu'elle loue?

Quand un de nos confrères attaqua autrefois la compagnie (Furetière), avec quelle chaleur ne se porta-t-elle pas unanimement à le retrancher de son corps? On dira donc que nous ne vengeons que nos injures particulières, mais que nous sommes peu touchés des offenses faites à notre protecteur, de qui nous ne pouvons rien espérer après sa mort.

Ayant entendu cette ardente intervention, l'Académie allait voter d'enthousiasme, lorsque M. de Sacy fit savoir qu'il était porteur d'un mémoire de l'abbé et qu'il était désireux d'en donner connaissance. L'accusé rappelait à la compagnie que ses statuts l'obligeaient, avant toute décision, « à faire une convocation expresse *ad hoc*, après trois séances d'intervalle ». Il demandait donc ce délai pour s'expliquer. C'est à cette question préalable que le débat fut limité. Le cardinal de Polignac, à son tour, prit la parole :

Mais enfin nous avons des règles, dit-il en terminant. Elles disent qu'un académicien qui offensera l'honneur de ses confrères perdra sa place irrémissiblement. Le feu Roi n'était-il pas plus que tous nos confrères ensemble?

La permission demandée par l'abbé de se défendre avant d'être condamné fut simplement rejetée pour la raison suivante :

Dans le cas où il viendrait (à l'Académie) pour se rétracter, sa rétractation serait secrète et renfermée dans l'enceinte de la compagnie, tandis que l'offense avait été publique.

Sur vingt-quatre membres présents, quatre furent tout de même d'avis qu'on écoutât le coupable : ce furent, écrit d'Alembert, le vertueux Sacy, les sages Lamotte et Fontenelle, le respectable Fleury qui ayant écrit avec tant de vérité l'histoire de l'Eglise, « savait que les conciles

n'avaient jamais refusé d'entendre les hérétiques et ne croyait pas se montrer plus difficile pour la gloire du Roi que l'Eglise ne l'avait été pour la gloire de Dieu. »

La question préalable ainsi tranchée par le refus d'entendre le coupable, celle de la peine se posa : peine temporaire ou peine perpétuelle? Cette dernière l'emporta. Après le vote d'enthousiasme par acclamation, lequel ne laissait évidemment aucune liberté à personne,

on opina par boules sur la punition qu'il avait encourue : toutes les boules à l'exception d'une seule furent pour l'exclure des séances. Cette boule courageuse fut donnée par Fontenelle, qui toujours sage et réservé dans ses écrits et dans ses discours, mais toujours ferme et décidé dans ses procédés et dans sa conduite, crut devoir réclamer, au moins tacitement, contre une rigueur qui lui paraissait précipitée. On accusa de cette réclamation secrète Sacy, fort lié avec l'abbé de St-Pierre; l'accusation obligea Fontenelle à déclarer qu'il était le coupable. Et personne n'osa s'élever contre un crime que plusieurs se reprochaient de n'avoir pas osé commettre.

Le régent, informé par une délégation de l'Académie du jugement auquel elle venait de procéder, lui en marqua sa satisfaction. Il précisa qu'il désirait que l'on suivît « les règlements et les usages de la compagnie » et que l'on fît « comme on avait fait à l'égard de Furetière, dont la place n'avait pas été remplie ». Louis XV, âgé de 8 ans, fit également connaître « sa satisfaction en des termes qui marquaient combien la gloire de son bisaïeul lui était chère ».

Le 24 novembre 1719, l'abbé de Saint-Pierre, désireux d'obtenir la révision de la décision prise contre lui par ses collègues, écrivit au directeur de l'Académie une longue lettre dans laquelle il rappelait les principes constants du droit en matière de condamnation, « si l'accusé n'a pas été entendu lui-même sur ses intentions ». Comme il n'a pas eu la liberté de se défendre, il espère que l'on voudra bien « statuer que son affaire sera revue », et se prononcer « sur la durée de son interdiction ». Et il concluait :

Il me semble, Messieurs, que non seulement vous devez cette version à la justice que vous aimez, mais que vous la devez encore à la peine d'un ancien confrère qui se plaisait tant à vos conférences et qui souffre d'en être si longtemps privé.

Prudemment, l'Académie envoya une délégation auprès du régent pour savoir ce qu'elle devait répondre. Le régent la congédia « avec beaucoup de sécheresse », nous dit d'Alembert. Il ne voulait plus s'occuper de cette affaire. La demande de l'abbé resta donc sans réponse.

L'abbé continua d'écrire avec la même liberté sur l'administration de Louis XIV et sur celle du régent. Le gouvernement le laissa faire, estimant sans portée de telles critiques, que personne ne prenait plus la peine de lire. Son style raboteux élevait entre le public et lui la meilleure des barrières.

L'Académie lui donna un successeur après sa mort, mais Boyer, évêque de Mirepoix, disposa d'un crédit suffisant pour obtenir, en dérogation excessive à l'usage académique, que son remplaçant ne prononcerait pas son éloge. Il mourut en 1743, à l'âge de 85 ans.

Parmi les idées neuves de cet esprit si riche, d'Alembert en cite une bien jolie, que notre époque aurait dû imaginer.

Il eût voulu que tout homme de pensée et de plume laissât un *testament de mort,* où il s'expliquât librement sur les ouvrages, les opinions, les hommes que sa conscience lui reprocherait d'avoir encensés et demandât pardon à son siècle de n'avoir avec lui qu'une sincérité posthume. En usant de cette innocente ressource, les sages qui dirigent l'opinion par leurs écrits n'auraient plus la douleur d'accréditer les erreurs qu'ils voudraient détruire et leur réclamation, quoique timide et tardive, serait comme une porte secrète qu'ils ouvriraient à la vérité.

Cette assurance posthume contre les conséquences d'un mensonge, cette possibilité de rectifier les fausses opinions publiées au cours de sa vie, l'abbé de Saint-Pierre n'y eut

pas lui-même recours. Il n'a pas laissé de « testament de mort ». Ses *annales politiques* eussent pu en tenir lieu : elles embrassent une quarantaine d'années de sa vie. Mais elles contiennent peu de jugements directs et spontanés sur les hommes et les événements qu'il a vus. Son silence posthume est-il dû à la leçon rigoureuse que lui donna l'Académie et qui l'aurait rendu prudent pour tout le reste de ses jours et même dans l'au-delà? Cet homme si lâchement traité par ses pairs n'avait pas hésité au bout d'un an et demi à leur demander l'autorisation de revenir parmi eux, dont la société lui manquait. Son désir de reparaître à l'Académie était plus vif que la rancœur à l'égard de confrères si peu confraternels. Cette indulgence, cette hâte à pardonner dénotait un caractère sans doute assez passif et indifférent pour ce qui touche aux individus, tout en restant toujours passionné pour les idées et pour les suggestions de sa bouillante imagination.

ÉTIENNE BUISSON.

AQUARELLES

A LA MANIÈRE JAPONAISE

—

MAROQUINERIES

Criblés d'ombres par les nuées,
Les monts fauves d'El-Kantara
Sont des léopards assoupis.

Pour gifler les enfants qui passent
Le cactus tend ses mains tordues
De grand'mère rhumatisante.

Noirs esclaves des sultanes,
Les ifs montent la garde
Autour des orangers.

Sur un amas de lourds tapis
Trois petits moricauds trônent :
Au-dessous un ânon qui trotte.

D'un tas de linge sale qui chemine
Emerge un crâne
De bébé noiraud qui dodeline.

Surplis blanc et soutane noire,
La cigogne bat son claquoir
Pour des enfants de chœur en bronze.

—

MARINES

Au miroir ondulant des lames,
Le mât du canot se tortille
Comme un lançon tranché.

De lame en lame, dans la nuit,
Bondit ma barque
Vers la lune.

Marbre aux veines dansantes,
Le flanc du bateau reflète
La résille des vagues.

Grand seigneur, le soleil en partance
Verse à la mer
Une pluie de louis d'or.

Au loin sur la mer
Des enfants s'ébattent :
Mouches dans la grande tasse.

De ses bras lumineux
Il balaie la nuit
Pour chasser la peur.

Par mille langues blanches
La sombre mer se pourlèche :
Gare à toi, matelot...

Bateaux sardiniers au couchant,
Les uns ventres dorés encore,
D'autres déjà ombres chinoises.

Le reflet du mât est l'épingle
Qui fixe sur l'écran du fleuve
L'image double de la barque.

La boule rouge du soleil
Vient coiffer le mât de la barque :
Bilboquet au ralenti.

L'étrave tranchante
Déchire sans bruit
La soie de la mer.

A la mer la lettre, en vingt morceaux...
Mais le vent ramène au navire
Vingt papillons blancs qui s'obstinent.

Saut de poisson dans le silence :
Tout l'étang semble tressaillir
D'une seule goutte de pluie.

Au fil de l'eau, rapprochées, séparées,
Ces roses fanées
Et cette lettre déchirée.

—

DU CIEL

Il reste écrit sur le couchant
Que le vent chassa le soleil
A coups de balai.

Au plafond du ciel qui sombrit
Le cratère a craché l'hostie
Qui colle.

Au bas de la page du ciel
Un jeune chat mit son paraphe
A l'encre rose.

Sous son édredon gris-rose
La nuit dit au jeune soleil :
« Ah! laisse-moi dormir! »

—

PROMENADES

Sous ma botte, de l'herbe sèche
Giclent des gouttes vertes :
Les sauterelles.

Aux naseaux de mon cheval
Les hirondelles croisent :
Ciseaux à couper le vent.

Sous les feux tâtonnants des phares,
Bons arbres du tournant,
Montrez-nous vos chaussettes blanches.

Seule à jaser dans la nuit
La fontaine du village
Prend sa revanche.

(De mon petit-fils.)

Au mouillage le mât
Est un porteplume
Qui écrit sur les nuages.

—

DES ARBRES

Vers le ciel indigo
Le pommier tend son étalage
De porcelaines écarlates

Par cent menottes frémissantes
Le peuplier réveillé
Applaudit au retour du vent.

Sur le pré ocre, au soleil ras
Le cyprès darde
Une longue langue bleue.

Printemps frileux :
Les marronniers
En ont la goutte d'or au nez.

Faute de fleurs le marronnier,
Dans la nuit claire de février,
Prend des étoiles.

Sur le bras que tend le vieil arbre
Une étoile, inespérée,
Se pose.

—

DE L'EAU

Le remorqueur furibond
Tire à lui la nappe du fleuve;
Les peupliers chancellent.

Pleurs de la lune dans le fleuve :
Une goutte de cierge qui coule
Sur un drap funèbre qui tremble.

Ce grillon dans la nuit,
Nul ne l'entend
Que moi.

—

INTERIEURS

Maison fermée.
Craquements des meubles,
Dialogues des morts.

Au trou du volet le soleil
Inspecte lentement la chambre.
Inutile; plus d'enfants ici.

Un éventail de rayons noirs
Vire au-dessus des rideaux clos :
C'est l'enfant au cerceau qui passe.

Au feu la vieille lettre...
Ah! dans la cendre des mots ont brillé
Pour survivre.

—

EPILOGUES

Pour qu'elle passe le pont qui tremble
J'ai pris sa main,
Et c'est elle qui m'a soutenu.

Comme la branche sous la neige
Toi, sous le poids du souvenir,
Vieillard, tu penches vers la terre.

Lumière d'automne sur la mer calme :
Un baiser
Où tremble un adieu.

JEAN BRETON.

IGNORANCE ET SAGESSE

—

Ce qu'on ignore interdit l'accès des bonheurs *possibles*, mais épargne le tourment *certain* de les sentir hors de portée.

Tourment préjugé fructueux, puisqu'il suffit, pour embrayer la machine du progrès, d'inculquer la notion de malaise par rapport à l'image d'une existence plus douce, de reléguer l'actuel à l'ombre d'éventualités préférables, de découvrir, en somme, ce dont l'ignorance nous épargnait le souci.

Lorsque l'homme pensait obéir à la loi naturelle en besognant selon le rythme des jours et des saisons, en couchant sur la paille, en foulant la terre battue, en circulant à pied, à cheval ou en litière, lorsqu'il luttait peu ou mal contre une mortalité qui parait aux famines, son privilège était d'ignorer surtout l'inquiétude où se démènent nos désirs et nos fièvres modernes. L'avenir était bloqué par le présent : mais voilà qui nous irrite! Et nous plaignons moins nos ancêtres de ces disgrâces que du fait qu'ils n'en savaient souffrir ni récriminer outre mesure. Nous en avons à leur « ignorance » bien plus qu'à leur souffrance, à quoi, du reste, nous compatissons gratuitement.

Or, notre part actuelle d'obscurité reproduit point par point cette période « d'obscurantisme » révolue : à cette différence près qu'ayant goûté du meilleur ou censé tel, l'avenir ne se bloque plus, pour nous, par le présent, mais par le passé. Le spectacle euphorique de nos conquêtes ne ressort, lumineux, que sur les « ténèbres » médiévales. Le futur s'abstient de modérer nos enthou-

siasmes. Il n'accable point nos facilités présentes de tout le surcroît qu'il nous tient en réserve. Notre ignorance relative de ce que nous pourrions se concentre sur un partage plus ou moins équitable du peu que nous avons. Les délassantes perspectives d'un machinisme intégral n'aggravent guère nos lassitudes. Et c'est même avec quelque méfiance que s'imagine la simple manette libérant à la fois l'atome de ses énergies omniprésentes et le prolétaire de son labeur! Satisfaits d'une literie plus compliquée, nous n'aspirons point à des reposoirs aériens et somnifères taillés dans des blocs de nuages artificiels. Nos tapis ne sont point offusqués par les délices de socques ambulatoires, chaudes l'hiver, fraîches l'été, nous conduisant à des baies ouvertes sur un espace sillonné de volatiles humains, ou d'appareils capables d'un tour de Terre en fin de semaine, d'un tour de Lune pour les vacances. Et nul ne se pose en victime de graves impérities chirurgicales sous prétexte que ses petits-neveux auraient des cœurs, des reins, des poumons de rechange, et atteindraient, sans douleur, le terme de quelque bienveillante euthanasie, par simple tristesse de vivre trop longtemps... Bref, nous plaignons et vengeons le passé sans calculer que l'avenir nous devra plaindre et venger, à son tour, de prétendues misères par omission, qui nous échappent!

A supposer que le Progrès ne nous déboute point de ses propres largesses, cette ignorance de l'avenir possible constitue encore le plus clair de notre satisfaction négative. Pour rendre ce bonheur positif, on cherche à le stabiliser. Mais c'est vouloir immobiliser le Progrès à l'encontre même de sa propre nature. Et le cercle se referme, vicieux, à moins de le rompre en rompant avec ce savoir pour tous qui infirme à la fois les rythmes naturels et les valeurs surnaturelles. Il ne s'agit donc pas de s'en prendre aux effets, mais à la cause. Il demeure vain de prétendre empêcher « que le travail dans ce qu'il a de plus inhumain et de plus automatique retombe sur les épaules d'une seule fraction de l'humanité (1) ». La « justice ab-

(1) Daniel Rops : *Ce qui meurt et ce qui naît*, p. 169.

solue » en ces matières est un mot vide de sens. Inamovible et interchangeable, cette « fraction » fait corps avec notre régime industriel, et elle relève de dispositions natives ou de régression sociales inévitables. Mais à vrai dire, ni ces dispositions, ni ces régressions ne peuvent amorcer une voie de salut vers la stabilité et la sérénité. C'est notre régime même qu'il faut atteindre en son foyer de frénésie psychique !

Faut-il donc retourner à l'ignorance? — Ignorance de quoi? Des illusions particulières à une propagande matérialiste qui exploite les exigences accrues d'une sensibilité de surface pour masquer le déterminisme inflexible et barbare des forces aveugles qu'elle multiplie? Mais alors, bienheureuse est l'ignorance d'un progrès où fleurit cet agglomérat confus d'informations qui constitue la provende commune des peuples dits civilisés!

Tout n'est qu'artifice, en effet, fragilité, incertitude mouvante au sein de cette boursouflure mentale close sur les seuls points de vue pratiques des conventions citadines. Sous des dehors légaux et policés, une fièvre se propage d'espaces à dévorer, de bénéfices à multiplier, d'entreprises à grand spectacle avec façades budgétaires montées sur porte-à-faux. Sous une frange d'altruisme béat s'affaire l'âpre rigueur des convoitises. On spécule d'un bien-être superflu sur la foi d'échéances payables en espèces illusoires. Le verbiage du profiteur couvre la tirade sentimentale de l'idéologue pour irriter les appétits de façon à laisser tout le monde sur sa faim. L'écart demeure ainsi constant entre le « bien » acquis et le « mieux » revendiqué. « Labeur et repos, constate Daniel-Rops, tout se dissout dans une rêverie où personne n'appartient plus à son destin. »

Car, jamais ne fut méconnu davantage ce destin que prescrit à tout mortel son individualité spécifique. Le lettré incomplet découvre en sa tâche d'illettré une injustice du sort, un mauvais pas à franchir, un prétexte à mettre en œuvre cette somme toujours accrue de connaissances superficielles qui excite chaque être à dépasser les autres, alors qu'en sa fonction propre il trou-

verait le pouvoir transcendant de se surpasser lui-même. Aussi bien le bagage de « ce qu'il faut savoir » renferme-t-il les recettes d'un bonheur en attente, riche de tout ce qu'on doit désirer, envier, subtiliser ou démolir à défaut de l'atteindre. Sous ses dehors trompeurs d'émancipation collective, l'école unique et obligatoire des doctrinaires livre l'assaut suprême aux libres dispositions de l'être. Il ne suffit pas de capter le torrent humain à sa source infantile, de fondre la teneur, la pesanteur des aptitudes naturelles en un monde uniforme, mais il faut encore livrer à la machine sociale une pâte amorphe de fonctionnaires, pourvus du dernier confort mental et ouverts aux extravagantes prodigalités d'un étatisme qui pèse de tout son poids sur les destins de l'économie en déroute. La science du bonheur est servie : mais c'est, cuisiné par l'impatience démocratique, l'invariable brouet universitaire et bourgeois qui alimente un même dynamisme de tous et mobilise la masse entière contre les organismes déterminés par la nature. Chacun ne vise qu'à franchir le mur d'absolutisme légal qui sépare le dirigeant du dirigé. Fort d'un prétendu savoir qu'il partage théoriquement avec les têtes de file, l'individu guette sa chance d'échapper au troupeau en prenant la houlette, à moins qu'il ne la brise.

C'est ainsi qu'une fausse discipline, toute d'idéal terrestre, centrée sur la production industrielle, inflige aux divers types humains la même camisole de force. Le désir, l'action et le bonheur, soumis à la pression toujours croissante d'intérêts anonymes, doivent jaillir en une même coulée d'accomplissements massifs, hors de toute proportion avec l'équilibre normal des perspectives corporelles. Et, comme l'usure, en toutes choses, cerne la démesure, comme la Loi excédée se venge, par acoups et contrecoups, des étreintes qui la violent, l'évidence s'impose que l'enflure progressive coopère directement à l'œuvre de dissolution cyclique. Le funeste bagage qui encombre les cerveaux de tout ce qu'il leur eût été préférable d'ignorer, accélère de tout son poids la vitesse jusqu'à son point de rupture centrifuge. Sous

ses dehors généreux, il répond à la seule ruse mercantile de créer le besoin par le savoir, de l'entretenir par l'espoir, d'engourdir par l'anesthésique du jeu sous toutes ses formes les puissances désaxées, les convoitises exaspérées, de soumettre en vrac les âmes à la seule frénésie de bâtir pour démolir et rebâtir en plus énorme.

Il serait faux, toutefois, de prétendre que cette fringale collective de béatitude à court terme ne répond à rien. Par contre, il serait vain d'imaginer un de ces essors périodique — le nôtre par exemple — capable d'assurer quelque triomphe humanitaire sur le principe destructeur ou plutôt transformateur de l'Univers. La conquête matérielle correspond à une réalité en ce sens qu'elle développe certains possibles manifestables, demeurés jusqu'ici en attente. Elle marque un excès de la transformation extérieure, un sacrifice du pôle central au pôle périphérique et tout ce que celui-ci l'emporte sur celui-là pour satisfaire au Juste et Invariable Milieu.

Les philosophies scientifiques d'évolution se bornent à n'envisager là qu'un triomphe de collectivité vitale. Elles voient l'asservissement industrieux de la matière par l'esprit humain, en révolte contre l'ordre Divin, dans ce qui n'est qu'un détour libérateur, l'issue normale d'une longue période de tension individuelle. Et ce qui leur semble augurer une totale hégémonie de la technique n'est qu'épisode, œuvre de vitesse et de nombre, rupture d'un équilibre devenu plus précaire à mesure qu'il se développe. Ce « progrès », de plus en plus urgent, a beau paraître s'insurger contre les moyennes imprescriptibles de l'espèce, il ne fait que hâter une plénitude d'expansion qui ramène l'ensemble du système à la parfaite homogénéité de son « point » de départ.

§

Il semble que l'Eglise Catholique puisse être tenue pour victime responsable d'un « progrès » où se voile l'alternative universelle. Ce que nous nommons, en effet, déterminisme et libre arbitre dépend moins de l'option morale qu'elle nous propose que d'un choix de di-

rection cosmique. L'influence de l'être pur qui équivaut à liberté, se heurte à l'influence du milieu qui nous impose sa contrainte expansive. En nous annexant davantage à cette force des choses, le « progrès » nous détermine à l'ordre du monde par la voie légale des renaissances; mais le libre effort intérieur coupe au plus court dans le sens de l'unité : nous libérant, dès cette vie même, de l'illusion individuelle. Préposée, par le haut, à ce salut des âmes que symbolise la rédemption, l'Eglise se trouve impliquée, par le bas, dans les méthodes centrifuges des civilisations modernes. Sa position s'aggrave d'autant plus qu'une certaine ignorance de la foule peut seule freiner les excès du désir. C'est avec peine qu'elle maintient aujourd'hui l'intransigeance du principe réacteur qu'elle défendait au cours des siècles en s'élevant contre les « forces du Progrès ». Le Thomisme l'incline au moindre mal du « préjugé classique » qui nous déclare héritiers de la seule sagesse grecque, d'où nous tenons notre souci de la réalité tangible, du mouvement, de ce multiple qui exerce avec une scandaleuse énergie l'acte d'être » (2). Malgré de constantes réserves théoriques, il y a connivence pratique entre les buts de ce savoir livresque par quoi l'on s'efforce d'inculquer aux masses un sens totalitaire du savoir profane, techniquement conçu, qui coïncide avec la marche même, la marche multiplicatrice et anarchique du Progrès! L'ordre chrétien, dont le rôle, la tradition est de ramener ses brebis au bercail spirituel, de leur frayer la voie de recueillement central, paraît tendre, de nos jours, à revendiquer une suprématie inverse, puisque le progrès se meut à l'encontre de l'unité, de la stabilité. Or, l'antithèse ne demeure résoluble que par un exercice tempéré de l'acte humain, tenant compte des *différences* entre les êtres, des fonctions respectives, des notions spéciales que comporte pour chacun une hiérarchie d'ensemble. Suffit-il donc que l'Eglise obtienne une subordination fidéiste à la Théologie, qu'elle dirige le progrès, qu'elle « impose aux phénomènes économiques et

(2) J. Maritain : *Science et Sagesse*, p. 29.

aux forces telluriques le contrôle de l'Esprit »? Doit-elle « pour sauver l'*être* de l'homme... rationaliser l'*avoir* » (3)?

Palliatif inefficace que d'arrimer une cargaison trop lourde, de répartir plus judicieusement cet appareil industriel qui nous accable et obstrue de matière toutes les voies de l'Esprit. L'effort entier de « l'être » s'épuise à véhiculer cet « avoir » monstrueux. Le milieu surchargé doit sombrer dans une catastrophe, ou s'en délester.

On objectera que le pouvoir religieux se voit contraint d'exploiter à son profit les éléments de cohésion et d'unicité qu'offre l'universalisme scientifique, de sublimer notre propagande d'un même bonheur pour tous. N'y aurait-il point là matière à rallier en bloc le désordre actuel à un ordre transcendant adapté au progrès? — Mais adapte-t-on le supérieur à l'inférieur? Cette apparente cohésion n'est-elle pas diffusion? Cette fausse unicité ne tend-elle point au nivellement anarchique de la multiplicité? L'Eglise n'en arrive-t-elle point à couvrir de son investiture spirituelle l'enchevêtrement, la vélocité toujours accrus des conditions vitales. Mais c'est là procéder en raison directe d'un idéal matérialiste unanime, et en raison inverse de ce salut individuel des âmes que la religion se propose. Et quand bien même la doctrine catholique — faisant la part du feu, désespérant d'intervertir le cours inexorable qui nous réintègre par le déterminisme cosmique — songerait à une spiritualisation de cette victoire du nombre, n'en ferait-elle pas que sanctionner les conséquences fatales, dont elle semble avoir favorisé les causes, à l'encontre même de ses propres principes directeurs?

Ne pouvant se mettre à la remorque du progrès, Rome doit l'exclure de façon radicale. En prendre la tête serait procéder à l'inverse de sa nature et des préceptes qu'elle ne cesse d'affirmer contre le modernisme. On ne voit guère, par ailleurs, un état de grâce fleurir sur les ruines d'une hiérarchie sacrée reliant le temporel à l'éternel, désignant à l'individu son rôle exact, avec le type et le

(3) Daniel Rops : *Ce qui meurt, ce qui naît*, p. 147.

degré d'information nécessaires, permettant ainsi à chaque être de se mettre en prise directe avec la possibilité surnaturelle qui l'ordonne.

Dilemme, à première vue inextricable! La stabilité nécessaire à une doctrine infaillible s'oppose à l'incessante mutation des contraintes progressistes. Par contre, le préjugé sentimental moderne donne pour le pire des maux l'ignorance toute relative des masses rurales, plus ou moins illettrées et rebelles au progrès. Or précisément, il y a là une forme de réaction passive, une atmosphère de légende, un ritualisme terrien qui gardent des traces de spiritualité. Cette fraction demeurée saine et perméable aux normes de la nature, l'Eglise devrait en soutenir la défense, la guider et l'éclairer dans son attitude conservatrice des lois invariables du milieu. Mais voilà qui heurte de front l'aile marchante prolétarienne dont la « mystique » ne voit qu'ignorance, superstition et lèse-dignité humaine dans tout ce qui ne contraint pas l'énergie individuelle à poursuivre un bien-être fondé sur l'universalisme technicien. Et c'est bien moins une lutte de prépondérance entre deux classes qui oppose le paysan à l'ouvrier que celle de deux civilisations dont l'ancienne répartissait une même atmosphère sacrée visant au terme surhumain, alors que la nouvelle n'envisage qu'une masse toujours croissante d'accomplissements collectifs qui exige une culture infra-humaine des réflexes nerveux. Entre ce nivelage des goûts et des besoins et les diverses voies de salut judicieusement réparties entre les ordres d'une société traditionnelle s'affirme l'antinomie de deux finalités contraires.

L'autorité ecclésiastique, soucieuse avant tout d'une primauté de la théologie et d'un retour global aux sacrements, semble avoir négligé les symbolismes répartiteurs qui présidaient aux techniques transformantes de chaque catégorie humaine. Théoriquement tracés quant à leur but, mais pratiquement délimités quant à leurs privilèges respectifs, les cadres sociaux du moyen âge furent surtout envisagés par l'Eglise comme véhicules de son autorité spirituelle.

Absorbé par les controverses métaphysiques, juge et partie des querelles d'investiture, soucieux des empiètements de l'Empire, puis, plus tard, penché sur les débats universitaires des Canonistes et des Légistes, le Saint-Siège se bornait à régir les relations des deux castes supérieures. Il lui fallait surtout défendre ses prérogatives vis-à-vis des pouvoirs royaux. Par ailleurs, la tenue éminemment théologique de sa doctrine prêtait mal à poursuivre en détail la direction organique des arts et métiers (4). Les classes constituées une fois pour toutes et hiérarchiquement inféodées l'une à l'autre, la Discipline s'abstenait d'en dégager ou exalter les mécanismes essentiels, de préciser, pour chacune, sa voie particulière de rédemption. Soit par ignorance métaphysique, soit par vigilance abusive, la religion s'efforçait de « relier » les hommes entre eux, de les soumettre indistinctement à la pratique sacramentelle plutôt que de maintenir les pouvoirs intérieurs des castes qui exigeaient des relations directes et sacrées entre les diverses industries et leurs rythmes surhumains. La Foi devait suffire à vivifier la Connaissance. Aux particularités rédemptrices de chaque état se substituaient des méthodes uniformes d'édification. Les différents degrés de l'échelle sociale durent renoncer aux secrets qui leur procuraient l'excellence d'une généalogie divine. Redoutant de s'annexer les reliquats d'une sagesse préchrétienne, la Théologie s'appliquait à les « profaner » en quelque sorte. Il lui répugnait de seconder des organismes traditionnels dont elle ne détenait plus, directement, les leviers de commande. Le Dogme, la Morale et le Culte, étayés de mobiles sentimentaux, se flattaient d'offrir des garanties d'autorité suffisantes pour maintenir en leurs sphères respectives des ouailles dûment pénétrées de l'universalisme et de l'exclusivisme chrétien. Un processus de nivellement spirituel préludait à l'égalitarisme temporel. L'influence théologique se condensait en un corps de définitions dirimantes appliquées à bannir tout écart de point de

(4) L'art stratégique, par exemple, fut délaissé par la tradition chrétienne dès le haut moyen âge.

vue, à uniformiser dans la Foi les catégories de l'effort. Elle mettait un obstacle implicite à cette diversité de moyens, de formules, de symboles qui reflétait les différences naturelles de l'être et spécifiait le rôle de chaque caste, avec ses connaissances, ses ignorances particulières, qui fortifiait l'amature interne de la féodalité. Toute à sa lutte contre l'hétérodoxie et les empiètements séculiers, l'Eglise, pour assurer l'œcuménisme et la primauté de la sagesse, rejetait dans la sphère profane des sciences sacrées que cette exclusion allait livrer au dogmes scientistes. Elle perdait ainsi contact avec les cycles chevaleresques, les secrets monastiques et artistiques, avec les fondements rituels des corporations : tout ce qui prolongeait, en somme, les rites et valeurs rédemptrices d'une Connaissance soustraite aux vicissitudes des âges et qui, par delà les civilisations et les cultes, reliait encore la tradition occidentale aux centres surhumains de l'Esprit. Sans doute l'autorité ecclésiastique tolérait-elle tacitement l'influence de ces lointains surnaturels, mais elle tendait, de plus en plus, à s'affirmer l'unique canal du Verbe sur la terre. Il ne lui suffisait plus de représenter symboliquement le centre invisible de notre monde, de n'en traduire réellement qu'un des innombrables aspects : il lui fallait s'assurer le privilège exclusif de promulguer parmi tous les peuples la Loi Universelle.

L'Eglise refusa donc ses fortitudes conservatrices à des infiltrations sacrées extérieures à son dogme mais capables de sustenter l'organisme et le sens profond des castes qu'elle affirmait en principe nécessaires. Il en résulta une scission toujours plus marquée du Spirituel et du Temporel, une opposition de l'Esprit et de la Matière qui faisaient de l'état chrétien un monde et en quelque sorte une caste à part. Le Ciel ne rayonnait plus qu'indirectement sur les gestes profanes; une chaleureuse familiarité de l'invisible n'expliquait plus les démarches quotidiennes du penseur, du noble et de l'artisan. L'universalisme antique s'effaçait du détail de la vie, ne gardait plus sur l'ensemble qu'une valeur de pré-

pondérance abstraite. Et ce relâchement du lien sacré, cette désaffectation des plus humbles correspondances métaphysiques, livraient une culture sacrée, désormais définie profane, aux sollicitations irrésistibles de l'humanisme et du progrès. Le lit était fait d'une Réforme égocentrique ouverte à la conception moderne de salut matériel, au nivellement général du savoir sous le signe du bien-être.

Si les ordres féodaux faillirent à leur tâche et empiétèrent sur leurs domaines respectifs, ce fut moins par désaffection religieuse que par le fait de tomber à court de leur dignité universelle. Ils renoncèrent à leurs sources vigilantes de plénitude avec l'usage de rites manuels et sociaux, de *sciences sacrées* qui n'étaient point du ressort religieux. L'Eglise du moyen âge voulut ignorer cet hermétisme chrétien, mystérieusement agrégé aux forces intimes de la hiérarchie féodale. Elle fit silence autour de ce qui la servait en silence. Elle redoutait et respectait à la fois les prolongements suprasensibles des diverses fonctions sociales qui, par delà sa juridiction, recouraient à des influences métaphysiques reflétées dans l'espace et le temps par de lointaines traditions initiaques. Mais seuls les plus profonds esprits d'alors devinaient que leur époque pourrait se réadapter, par ces bases surhumaines, aux lois imprescriptibles de l'univers...

Aussi bien la Papauté trempa-t-elle à contre-cœur dans la disgrâce des Templiers, qui personnifiaient la technique surnaturelle de la Chevalerie. La chute de l'Ordre donnait libre cours aux rapacités profanes et portait son coup de grâce à l'universalisme ésotérique de la Chrétienté, à cette synthèse des capacités distinctives de l'homme, qui reliait essentiellement les cultes et les civilisations autonomes. La connaissance symbolique de ce que chaque geste humain recélait de divin, l'intuition de ce qui faisait la gloire commune du conquérant et de l'artisan fit place au savoir à tout faire. L'Eglise se confinait dans une tour d'ivoire théologique, les castes dans une atmosphère de suspicion mutuelle, la hiérarchie so-

ciale dépouillait son armature chaleureuse, parce qu'une concordance éternelle ne rythmait plus l'ordre paisible des travaux et des jours.

§

L'avènement de la démocratie devait succéder au déclin de cette alchimie sociale qui divinisait et répartissait les qualifications séculières. Toute distinction opératoire se trouvant éliminée entre les êtres, il devenait légitime que le nombre fît la loi. Les classes supérieures, en troquant leurs fonctions spirituelles contre un surcroît d'avantages matériels, ne faisaient qu'usurper ce qui était normalement dévolu aux classes inférieures. Et l'on ne pouvait frustrer impunément celles-ci de ce qui leur appartenait en propre. Dans une période de production intensive le sceptre devait échoir à la masse industrieuse. L'idéal interverti déifiait le volant de la machine. Le suprême rendez-vous de l'ordre naturel, le moyeu rédempteur de tous les rayons humains ne réagissait plus contre l'élan à la fois périphérique et chimérique, contre le vertige d'un bien-être qui dépérit à mesure qu'il grandit. L'égalité rompait si bien avec toute originalité qu'on stigmatisa d'ignorance le légitime dégoût du progrès qui caractérise les ruraux. On oubliait que nos civilisations totalitaires doivent entretenir, à l'inverse, une ignorance métaphysique de leurs fidèles, sous peine de les voir regimber contre le rude automatisme qui leur pèse aux épaules. Il se trouve d'ailleurs toujours une fausse élite parmi eux pour se libérer du fardeau. La plus arbitraire inégalité s'insinue, malgré tout, entre ceux qui « forgent » « à la chaîne » le cadre démesuré de l'industrialisme et ceux qui s'y insèrent gratuitement. Le bonheur différé des uns sustente le bien-être usurpé aux autres. La disproportion des sorts s'accuse davantage à ne point traduire une inégalité de conscience nécessaire, une répartition normale des valeurs naturelles.

Mais il suffit de prononcer les mots d'inégalité, de répartition, pour que s'agitent aussitôt les fantômes révolus d'élite, de caste, de classe, envisagés comme autant

d'obstacles à s'élever les uns au-dessus des autres, puisqu'ils ne représentent plus le moyen de se surpasser soi-même. Là encore nos critiques bourgeoises, universitaires et même religieuses s'avèrent impuissantes à restaurer la valeur efficiente de ces termes. Le zèle de nos récents retours à l'Esprit demeure théorique. Il se confine dans des zones de sensibilité morale ou d'intelligence abstraite, de plus en plus étrangères à la compénétration universelle de toute réalité. Oh! sans doute l'idéal chrétien se réclame-t-il d'une étroite collaboration de la chair au Grand'Œuvre du Christ. Et, toujours théoriquement, Daniel-Rops incline à faire sien l'aphorisme de Proudhon : « Le moindre métier renferme toute la métaphysique. » Il s'agit bien d'un retour « à des bases éternelles »: famille, métier, patrie, propriété privée. Mais tous ces éléments n'en demeurent pas moins en chantier, au seuil du problème à résoudre. L'auteur devra conclure que « La croyance en la technique rédemptrice n'est plus qu'un thème de propagande ou une philosophie à l'usage des journaux à grand tirage (5) ». Car il ne s'agit plus là que d'une science appliquée, laïcisée, de cette technique profane consécutive de la réserve religieuse vis-à-vis des méthodes rituelles particulières à chaque ordre social, à chaque corporation, à chaque phase, en un mot, de l'activité humaine.

Engagée sur la pente savonneuse du progrès, l'Eglise oublie, comme nous, les correspondances sacrées qu'elle tolérait, sans plus, au moyen âge. Il s'agit bien moins pour elle de renouer les liens suprasensibles des arts et des métiers que de surveiller l'orthodoxie des penseurs, appliqués à rejoindre les normes éternelles. Retour d'autant plus délicat que le monde renversé où nous vivons grouille de vestiges symboliques atrophiés ou travestis. L'apologiste chrétien les redresse à sa façon, les accorde sur des principes polyvalents de moralité, de sensibilité, s'efforce « d'informer » le travail d'un sens de sacrifice et de prière. Mais il manque à tout cela le rouage secret qui déclanche automatiquement, pour ainsi dire, les

(5) *Ce qui naît et ce qui meurt*, p. 165.

énergies symboliques de chaque état, de chaque organe de la cité humaine pour les réintégrer au « lieu métaphysique » qu'ils occupent dans la hiérarchie divine. C'est tout le rythme sacré d'une civilisation traditionnelle qui demeure en suspens. Des écarts se creusent entre les hommes, d'autant plus pénibles qu'ils sont artificiels et ne reflètent que les applications d'un même savoir, le jeu des mêmes appétits matériels qu'on facilite aux uns et qu'on refuse aux autres parce qu'il y a trop de monde à table. Les brevets de dignité, de supériorité que se confèrent les sciences pures et les arts académiques ne sont que des privilèges usurpés sur les attributions d'un prolétariat frustré, en pratique, de tout ce qui devrait concourir à lui rendre son égalité d'âme. Les différences entre les natures n'étant plus respectées, l'ordre des réalisations surnaturelles propres à chaque catégorie fait place à une disproportion devenue flagrante depuis qu'il s'agit du partage équitable entre tous d'un même travail et de mêmes loisirs dépouillés de toute information divine, de toute joie intérieure, de toute fin surhumaine!

Ce fut à la séparation du spirituel et du temporel, à leur état de tension chronique qu'il faut sans doute attribuer la tendance de l'Eglise à laïciser l'état social, à livrer ses démarches à l'élan dispersif des énergies terrestres. La discipline du bord lui importait davantage que de parer aux fissures de la barque. C'était pourtant la cale qu'il fallait visiter aux lumières, les détails de l'infrastructure. Pour maintenir une atmosphère surnaturelle, l'influence sacrée détenue par le christianisme devait déborder *techniquement* sur les rouages sociaux, les lubrifier, orienter leurs rythmes profonds dans le sens de leur cause transcendante. C'était aux activités humaines que l'autorité ecclésiastique devait adapter les plus vulgaires similitudes du symbolisme plutôt que d'y chercher des thèmes d'édification et de sensibilité. Le travail devenait alors rédemption effective: il cessait d'être punition ou injustice. Le travailleur transformait en rite sacré la moindre retouche portée au monde matériel, si bien que le domaine de l'Esprit n'avait plus à réagir

comme une sphère péremptoire exigeant de tous une obéissance et une foi identiques. Grâce au symbolisme de la Croix, l'Eglise pouvait populariser et spécifier les concordances professionnelles et éternelles, les proportionner aux moyens et aux fins des castes, faire de chaque fonction le rouage d'un tout harmonieux plutôt que la servante des degrés supérieurs. Les classes devenaient satellites de l'Unité, au lieu de jouer les annexes, plus ou moins honorifiques, de la société. Une sainte et bienheureuse ignorance permettait aux capacités humaines de n'ambitionner que leur mesure essentielle. On supprimait les divergences, les impatiences en accusant les différences au lieu de les aplanir : de sorte que les voies spirituelles, mises à portée de chacun, se conciliaient normalement, malgré les antithèses d'un milieu divisé contre lui-même.

Tout ceci supposait une adaptation des modalités transitoires à l'immuable, un recours direct des effets sensibles à leur cause suprasensible. Loin de *syncrétiser* les aptitudes héréditaires, il fallait les *synthétiser* sur leur plan d'origine pour reconnaître leur bien-fondé surhumain, l'unité qu'elles reflètent dans la pluralité.

Requérir de tous les hommes leur soumission à une seule autorité *visible* les réduisait, par force, à son point de vue particulier. C'était mettre obstacles aux aspects innombrables de la Doctrine et restreindre d'autant cette universalité qui seule harmonisait les différences des individus, des fonctions et des races.

Le point de vue particulier de l'Eglise semble se borner à un art *hiératique* ou *sacerdotal* développé par une Théologie toute d'apostolat et d'autorité. C'est ce qui affirma, au cours des siècles, sa tendance à convertir en œcuménisme doctrinal la suprématie de ses origines surnaturelles. Son « moteur immobile » devenait, par ses soins, visible et agissant. Par définition, le catholicisme s'arrogeait le pouvoir d'annexer tous les peuples de la Terre, de même qu'il devait absorber, en Occident, toutes les branches du domaine sacré. Le virtuel se faisait actuel, car au cours des luttes contre l'Empire s'accentuait la périlleuse scission du profane. L'*Art Royal*, privilège

de la caste conquérante, tombait d'autorité dans la sphère temporelle pour autant qu'il n'incombait pas à l'*Art Sacerdotal*. Il en fut de même pour les « arts libéraux », comme la musique et la mathématique, et les « arts serviles », ou d'exécution manuelle, comme la peinture et la sculpture, avec la série artisanale toute entière. Dans une société traditionnellement conçue, celle-ci devait comprendre toutes les modalités de l'effort humain, dont la distinction porte « sur la forme et sa richesse et non sur le contenu et le style. » L'atmosphère sacrée devait se maintenir dans tout l'organisme des peuples sous couvert de *sciences initiaques* propageant les notions de nombre et de rythme divins compatibles avec chaque degré d'intelligence, avec chaque fonction opératoire dont les adeptes se transmettaient oralement les valeurs spirituelles, les rites qui véhiculent les influences efficaces...

La néo-scolastique semble s'être avisée, trop tard, de propager ces notions que négligea, plus ou moins volontairement le moyen âge. Rompue depuis des siècles, la transmission rituelle des arts ne saurait revivre dans un ordre social « profané ».

Nos efforts de spiritualisation demeurent donc théoriques sur le plan artisanal, plus encore que sur le plan sacerdotal où le rite se perpétue avec la prêtrise...

A l'heure de son apogée spirituelle, l'Eglise d'Occident s'abstint de coopérer à ces lueurs d'au-delà qui vivifiaient directement la chevalerie et les métiers, grâce aux cycles légendaires préchrétiens, aux influences recueillies en Terre Sainte, à d'occultes transferts individuels de l'Est à l'Ouest. La Théologie était tenue de suspecter des initiations séculières, des rites d'autant plus difficiles à subalterner qu'ils se révélaient extra-religieux, s'appuyaient sur des connaissances immémoriales, imposaient aux castes des empreintes sacrées autres que les sacrements et prêtaient à confusion avec les tentatives cathares où l'Eglise ne voulait voir que de vulgaires hérésies.

L'Islam fit une part plus large à l'universalisme traditionnel. Il sut tolérer, avec les ordres initiaques du soufisme, cet élément de surhumaine transmission qui

reliait directement et hiérarchiquement le visible et l'invisible. Mais l'élan parallèle d'ésotérisme, amorcé par saint Bernard au sein des grands monastères contemplatifs et que Maître Eckhart songeait à développer, fut vite réprimé par Rome. Depuis lors, le centre métaphysique se voila pour la chrétienté.

Il semble aussi que l'Eglise Orthodoxe, voisine de l'Orient, ait conservé plus vivante cette passion rédemptrice de l'être qui garde au tréfonds de la mémoire populaire les traces d'une sagesse disparue. Bienheureux les simples de cœur! Il faut rejoindre, par-delà les orgueils de nos aristocraties littéraires, l'ambiance paisible de la grande égalité spirituelle, pour saisir l'éminente dignité divine et humaine de l'insulaire Grec capable de préluder encore à son travail par l'invocation suivante :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je sème ces champs pour que mangent tous les étrangers, les passants et les oiseaux du Ciel et que je reçoive moi aussi le fruit de ma peine.

LUDOVIC DE GAIGNERON.

LES BRANCHES DU SAVOIR

—

La grande misère de la production intellectuelle inquiète les esprits clairvoyants. De nombreuses études paraissent qui posent le problème, en précisent les aspects, indiquent des remèdes. Elles ont mis en évidence que la principale tare de l'activité spirituelle était, le côté financier mis à part, son manque d'organisation. L'anarchie y règne. Nous voudrions contribuer à satisfaire à ce besoin d'ordre « sans lequel on ne saurait maintenir et développer la culture intellectuelle » en dégageant les quelques grands courants de la pensée.

Cette anarchie a de graves inconvénients : abondance des ouvrages sur un même sujet, redites, domaines en friches, spécialisation des chercheurs, limites imprécises des disciplines; avec, pour conséquence, le dégoût du lecteur, sa lassitude et son manque de curiosité. Elle a du reste des avantages : l'évolution de la connaissance n'est pas retardée par des doctrines trop rigides; les esprits originaux peuvent donner libre cours à leur individualité; mais ces avantages sont bien théoriques si aucune tribune ne leur permet de se faire entendre. Ces différentes notions ont déjà été développées tout au long, ce qui nous dispense d'y revenir ici.

La spécialisation est un mal nécessaire, mais elle tuera la production intellectuelle si l'on n'y apporte pas un palliatif. En effet, on voudrait pouvoir classer les ouvrages d'après leur degré de spécialisation verticale, en : mémentos, précis, manuels, traités, monographies de plus en plus détaillées, réalisant ainsi dans le domaine du savoir quelque chose d'analogue à ce qui existe pour les cartes marines : plani-

sphère, grands routiers, cartes d'atterrissage, cartes d'entrée des ports, plans détaillés, ont des échelles de plus en plus grandes, des points de repère de plus en plus nombreux suivant la précision nécessaire dans la connaissance de la position du navire selon les circonstances de sa navigation. Malheureusement, si, à l'heure actuelle, les monographies de détail sont très abondantes, si des foules de chercheurs s'attachent à fouiller à fond, chacun, un domaine restreint; si même d'heureuses généralisations ont pu réaliser des synthèses partielles, il manque à nos instruments de culture le « planisphère » de la connaissance, l'ouvrage qui donnerait le dessin général des continents, leurs principaux fleuves, les montagnes les plus imposantes et ces « cent provinces » dont Georges Duhamel voudrait parcourir les larges avenues.

Pour dessiner cette carte générale du connu, il faudrait partir d'un réseau de triangulation réunissant des positions fondamentales à déterminer. C'est à ce problème que nous voudrions nous atteler en proposant ici les définitions des quelques grands embranchements que l'on peut distinguer dans l'ensemble des investigations et manifestations intellectuelles de l'homme. Si ce début très superficiel de classification était agréé par les bons esprits, nous pourrions ultérieurement reprendre ce travail pour chacune des parties ainsi fixées (1).

§

La recherche des divisions fondamentales du savoir devra se faire à la lumière d'idées générales qui donneront une explication cohérente du choix fait, « l'illumineront » en dégageant le caractère principal de chaque discipline, en laissant dans l'ombre les points communs et les côtés accessoires de chaque problème.

En examinant dans son ensemble l'activité humaine, nous voyons que sa forme la plus remarquable est l'action proprement dite, soit que, pour le plus grand nombre, l'accomplissement des besognes quotidiennes suffise à en absorber le peu d'esprit, soit que cette action, appuyée sur une culture

(1) H. Clavier : « La Classification des Techniques », *Le Génie Civil*, 4 janvier 1936, p. 11.

générale étendue, exige l'emploi de facultés nombreuses, poussées à leur paroxysme. En dehors de l'action, règne la contemplation du spectacle de l'univers. L'esprit humain étudie soit pour préparer ou contrôler cette action, soit pour satisfaire à cette curiosité. Dorénavant, nous ne nous placerons devant l'action qu'à un point de vue spectaculaire.

En définitive, parmi les familles d'esprits, celle des hommes d'action ne nous intéressera que dans la mesure où elle s'élève au-dessus du contingent et étudie pour préparer ses actes. Les hommes d'action seront également observés comme les acteurs de la scène que joue l'homme dans l'histoire du monde. Nous viserons donc surtout à classer les recherches des hommes. Il nous faut par suite demander à chaque spécialiste dans quel ordre de phénomènes il pousse ses investigations, sous quel angle, de quel biais, de quel point de vue, puisque chaque fait est abordé par chacun sous un aspect différent.

Dès le premier coup d'œil sur l'ensemble des manifestations de l'esprit humain, il apparaît que deux grandes familles d'esprits poursuivent leurs recherches selon deux modes particuliers d'activité. Les uns, armés de la raison, veulent conquérir la part de réalité qui se prête à être connue et qu'on appelle objet; les autres s'inquiètent du sujet qui s'applique à connaître, ils veulent le doter d'autres modes d'activité intellectuelle pour saisir la réalité, expliquer la nature; ils lui proposent des corps de doctrines qui lui permettent d'atteindre l'aspect métaphysique des problèmes. Dans ce domaine, des systèmes divers s'affronteront encore longtemps, ils seront toujours la nourriture spirituelle d'un certain nombre de penseurs; par suite, il nous faut en tenir compte.

En suivant la tendance objective, l'on étudie les faits tangibles en les soumettant aux investigations de la méthode expérimentale, qui convient à tous les phénomènes accessibles à nos sens ou à nos instruments. Le penseur objectif examine les faits, il en expérimente les manifestations et cherche à établir les lois de leur fonctionnement, en partant d'hypothèses que sa raison lui montre comme adéquates.

Peu lui importe alors que les philosophes aient, de leur côté, avancé des explications subjectives du phénomène, qui se rapprochent de celle qu'il a trouvée, pourvu que l'hypothèse rende compte d'un grand nombre de faits.

La distinction de ces deux niveaux de recherches et de méditations est précieuse pour cette tentative de classement de toutes les disciplines intellectuelles. Elle dégage deux plans principaux d'activité, deux points de vue fondamentaux : le point de vue philosophique et le point de vue objectif. Ajoutons-y accessoirement un troisième ordre d'études : l'inventaire des formes du langage, préliminaire indispensable à toute transmission de la pensée de l'homme à l'homme.

Cette première division n'a donc pas réparti les phénomènes en catégories : on les examine d'un angle différent selon que l'on suit l'une ou l'autre des deux disciplines fondamentales. Ce qui revient à dire qu'à chaque phénomène correspondent simultanément des problèmes scientifiques et des problèmes philosophiques. Le temps, par exemple, est une notion successivement biologique, astronomique, mécanique, optique, électrodynamique; mais c'est aussi un problème épistémologique, théologique et métaphysique.

Reprenons les études objectives. Nous voulons classer la masse considérable des connaissances qui s'y rapportent. Nous serons conduits à nouveau à dégager les aspects sous lesquels on les étudie avant de les répartir selon la nature des phénomènes. Cette tentative sera plus difficile, car nous nous trouvons en présence d'un ensemble plus homogène de manifestations intellectuelles qui ont adopté la même méthode. L'intervention plus ou moins active de l'homme vivant en société va nous servir de directive.

Tout fait peut en premier lieu être considéré pour soi, dans un but désintéressé. Tout fait peut être observé en vue de dégager les lois de son fonctionnement et de son organisation. On peut tenter de le reproduire. Ces études forment l'ensemble des Sciences proprement dites, des phénomènes naturels.

Mais l'homme, groupé en sociétés qui permettent la divi-

sion du travail, se sert aussi des phénomènes naturels pour satisfaire ses besoins; il asservit le réel et l'exploite pour des fins utiles, créant des méthodes et des engins propres à faciliter sa vie matérielle et son travail, soit en suivant un empirisme traditionnel, soit en appliquant la méthode expérimentale. Fort de toutes ces conquêtes ou tenu par elles, l'homme a subi l'emprise de son milieu social. La société s'est organisée, développée, compliquée.

Les phénomènes examinés de l'angle social sont les plus complexes à étudier. La volonté d'exposer les réalisations et les sociétés humaines se heurte à un domaine extrêmement vaste. Ici, encore, nous estimons qu'avant de répartir les faits en catégories selon leur nature, il y a lieu de préciser les points de vue desquels peut être faite leur étude comme pour les divisions déjà arrêtées. On peut étudier en particulier chaque fait social, — ou bien décrire les courants généraux dans le temps, — l'Histoire, — ou enfin rechercher les lois ou tout au moins les tendances permanentes de toute cette activité sociale, — la Science sociale proprement dite.

De ces trois parties, la plus volumineuse est la description particulière de chaque fait social. Nous la diviserons en trois branches selon que l'on examine : les traditions sociales qui marquent leur empreinte sur l'homme et son comportement spontané en société, — les institutions traditionnelles, — les conquêtes sur la matière, réalisées pour des fins utilitaires, en employant la méthode expérimentale, — les Techniques, — les organes sociaux créés pour assurer les fonctions sociales, — les institutions fonctionnelles.

Avoir groupé la description de tous les faits sociaux à part permet de débarrasser les sciences sociales proprement dites de développements extrêmement abondants, pour s'en tenir aux lois générales et aux tendances permanentes et universelles : il n'y a de science que du général. Les nécessités de la vie pratique se trouvent satisfaites par l'étude descriptive des faits sociaux; les sciences sociologiques y puiseront les cas particuliers les plus typiques pour illustrer les théories.

La description des courants généraux, — ou Histoire —

sera également allégée des histoires spéciales : histoire batailles, histoire financière, etc... qui trouvent place dans tous leurs détails à la suite de l'étude de chacun des faits sociaux correspondants : défenses nationales, — institutions financières, etc... Mais, au-dessus de ces histoires spéciales, il y a à faire une synthèse des faits qui ont eu une action sur l'évolution de l'humanité, à donner l'enchaînement de ces faits et à dégager les caractères généraux de chaque époque.

L'Histoire et la Sociologie ont donc vu s'accroître leur homogénéité et ont été élaguées de développements parasites qui les encombraient jusqu'ici, au dépend de leur clarté et des vues générales qui doivent être le but de ces disciplines.

En définitive, nous sommes parvenus à établir le tableau suivant des principales directions dans lesquelles progresse l'esprit humain :

I. — Inventaire des Langues.
II. — Phénomènes naturels.
III. — Institutions traditionnelles.
IV. — Techniques.
V. — Institutions fonctionnelles.
VI. — Histoire.
VII. — Sociologie.
VIII. — Philosophie.

Il importe de remarquer la position centrale occupée par les trois rubriques : Institutions traditionnelles, — Techniques, — Institutions fonctionnelles, — dans notre système : entre deux domaines d'abstractions et de généralisations se trouve massé l'ensemble des connaissances qui correspondent à l'expérience et au comportement spontané des foules humaines. Ici, on ne choisit pas les faits, on les décrit tous, car tous ont une importance pratique; c'est ainsi qu'on y trouve réponse aux questions que posent les nécessités quotidiennes : système d'alimentation du moteur d'une automobile de telle marque, coutumes de tel terroir, nombre d'actions émises par telle société de pétrole, nom du député de telle circonscription, etc... Ces parties sont établies dans

un but utilitaire, mais leur étude doit tout de même dépasser l'expérience courante, la connaissance empirique; elle doit recourir aux méthodes des sciences et baser ses explications, quand c'est possible, sur les lois théoriques des phénomènes.

Pour mettre en évidence le bien-fondé du système adopté, nous ne pouvons mieux faire que d'examiner un cas en détail : nous étudions parmi les sciences physiques les phénomènes électriques et leurs lois, tels qu'on les recherche dans les laboratoires; dans la physique du globe, les manifestations de l'électricité dans la nature; dans les sciences biologiques, nous verrons leurs effets sur les êtres vivants; dans la technique de l'électricité, nous passerons en revue les procédés employés pour produire industriellement le courant et les usages que reçoit cette forme d'énergie; parmi les institutions fonctionnelles, nous étudierons les sociétés qui fournissent le courant et les diverses branches d'industries et de commerce qui en vivent; nous montrerons aussi l'influence que la mise de cette énergie à la disposition des foules a eu sur l'état social et les mœurs de telle région; l'Histoire signalera l'importance de ces découvertes et inventions pour l'évolution de la civilisation depuis un demi-siècle; la sociologie partira de tous ces faits pour ses généralisations.

§

Donnons maintenant un aperçu du contenu de chacun des grands embranchements que nous venons de définir :

I. Inventaire des Langues; Logique formelle

La transmission de la pensée de l'homme à l'homme se fait grâce aux sons et aux signes qui composent le langage et selon les règles de la Logique formelle. Il est donc nécessaire de connaître tout d'abord ces disciplines avant d'aborder utilement toute autre étude.

Ici sera fait le recensement général des idiomes parlés sur la terre, code préliminaire des formes du langage. L'évolution générale du monde moderne a établi la prééminence d'un petit nombre de civilisations sur de grandes étendues du globe. Ce phénomène politique a entraîné l'emploi d'une

seconde langue à côté des parlers locaux : celle que les civilisations européennes ont amenées à la suite de leurs colons et de leurs commerçants, celle dont se servent leurs penseurs et leurs techniciens pour faire connaître leurs idées. Les langues d'Asie, bien qu'étant les véhicules de civilisations avancées, n'ont pas la même expansion.

La Logique formelle est une discipline de pensée dont les bases sont universelles, mais que, dans le détail, le génie de chaque race marque de caractères idiomatiques.

Cette première partie sera consacrée à l'inventaire de toutes ces modalités et de toutes ces formes; ce qui n'épuise pas les études philologiques dont on retrouvera ailleurs les aspects acoustiques, physiologiques, psychologiques et sociaux.

II. Phénomènes naturels

Ces conventions connues, deux ordres de connaissances s'opposent : la connaissance du monde phénoménal et la Philosophie. La connaissance objective, qui sera répartie dans les embranchements suivants, s'efforce en premier lieu de connaître et de comprendre les phénomènes naturels pour des fins désintéressées; ce sont les Sciences proprement dites.

L'homme a connaissance des phénomènes dont il est le sujet et qu'il observe chez ses semblables ou chez les animaux : ceux dont son corps est le siège, ceux qui se manifestent dans son comportement intellectuel et affectif. Mais, pour étendre ces études au monde vivant tout entier, il a fallu au préalable classer les formes qui se présentent et observer les différentes espèces connues. Le cadre où vivent ces êtres est également un sujet d'étude pour résoudre les problèmes qui se posent au sujet des corps célestes, de l'espace cosmique, de la situation de la terre dans l'univers et des éléments terrestres : continents, océans, atmosphère.

Pour comprendre toutes ces sciences, on a été conduit à isoler des phénomènes plus simples et plus généraux qui ne peuvent être mis en évidence qu'en faisant varier artificiellement un petit nombre des conditions d'un fait; c'est là l'objet des sciences physiques et de certaines parties des

mathématiques. Par des simplifications et des généralisations nouvelles, on arrive aux parties les plus abstraites de cette dernière discipline.

III. Institutions traditionnelles

Ce sont les traditions sociales qui s'imposent à l'individu, d'abord spontanément, puis, la coutume se précisant, dans des réseaux de règles de plus en plus conscientes. La vie sociale fournit à la masse des hommes le cadre de leurs pensées, de leurs sentiments : croyances, traditions, coutumes, arts, les enveloppent dès leur enfance dans une trame solide. Sauf pour une peu nombreuse élite, leur vie, leurs idées sont imprégnées de conventions, de règles, de notions toutes faites et de superstitions accumulées par les générations antérieures, créant une sorte de déterminisme psychologique et moral; les esprits les plus originaux luttent contre ce conformisme, mais les idées nouvelles dont ils dotent l'humanité ne tardent pas à entrer dans son fonds commun et la génération suivante les compte dans ses bagages.

Ce sont également les modes traditionnels d'agir, les formes populaires et primitives de la civilisation matérielle.

IV. Techniques

Le groupe des techniques a pris une importance considérable au XIXe siècle; les applications de la chimie, de la mécanique et de l'électricité ont transformé les conditions de la vie.

Une technique a le caractère d'un fait social, car elle part de la nécessité de satisfaire, dans le cadre social, à un besoin des hommes; elle est réalisée grâce au progrès matériel général et à la division du travail; car, si elle adopte la méthode scientifique, ce n'est qu'à une phase récente de son développement et pour améliorer des formes traditionnelles que l'ethnologue décrit par ailleurs. C'est ainsi que le traitement des métaux par un primitif de l'Afrique centrale, conditionné par une tradition de sorcellerie et de magie, ne sera intéressante pour le technicien qu'autant qu'elle peut lui apporter des matériaux pour un examen expérimental des faits.

Chacune des techniques reprend les résultats de plusieurs sciences théoriques et les regroupe en vue d'une utilisation pratique. Alors qu'un physicien peut, par exemple, borner ses études à la cohésion des molécules d'un liquide et aux conditions requises pour les faire se disperser en fines gouttelettes; qu'un autre peut dans son laboratoire rechercher les lois qui régissent les liquides répandus en lames minces, etc., un technicien, au contraire, devra connaître les résultats obtenus par un certain nombre de théoriciens, en vue d'une réalisation particulière : c'est ainsi que l'ingénieur des moteurs Diésels demandera ses résultats au premier savant quand il voudra agir sur l'admission du carburant; il se référera aux travaux du second quand il s'occupera du graissage. Si, dans la pratique, les doctrines s'écartent par trop des conditions de l'utilisation, il palliera aux insuffisances momentanées des théories par des coefficients appropriés. Si le faisceau des connaissances à coordonner conduit à des règles contradictoires, il s'en tiendra à un compromis que lui dictera l'expérience acquise dans les réalisations antérieures.

L'étude des techniques examinera toutes les réalisations possibles qui ont facilité le travail et la vie matérielle de l'homme : engins, outillage, méthodes, depuis ceux qui suppléent à la faiblesse de ses forces, aux défauts de ses facultés et de ses sens; ceux qui assurent sa mainmise sur les productions du sol et les richesses du sous-sol, ou qui transforment tous ces produits; jusqu'aux techniques qui satisfont tous ses besoins : abri, transport, nourriture, habillement, etc... ou qui sauvegardent sa santé.

V. Institutions fonctionnelles

Les échanges occasionnés par la mise en valeur des techniques, par la division du travail et le développement des besoins de l'homme, composent l'activité économique. Ils conduisent à la spécialisation des métiers, à la création des entreprises commerciales, industrielles, de transport et de crédit. D'autre part, des groupements se sont institués ayant pour but la satisfaction des besoins sociaux : cercles, clubs, musées, sociétés savantes, écoles, entreprises de bienfai-

sance, églises, etc... Au-dessus de toutes ces manifestations et entreprises, il a été nécessaire d'organiser les collectivités vivant groupées sur le même territoire, d'où l'aménagement progressif d'institutions politiques de plus en plus complexes, aboutissant à l'état moderne. Ces collectivités sont entrées en relations entre elles; il a fallu régler celles-ci.

A première vue, on a l'impression que toutes les sciences sociales ont été groupées sous ces titres. Il n'en est rien; nous avons simplement fait un inventaire analytique de toutes les manifestations de la vie en société, histoire naturelle de l'activité sociale; mais il reste de vastes synthèses à élaborer, des doctrines à examiner.

VI. Histoire

L'Histoire est une synthèse des faits que nous venons d'étudier un à un, elle se propose de décrire les grands courants de la vie des peuples et des civilisations. Les histoires spéciales étant déjà faites, les événements importants seront seuls retenus et coordonnés. A cette histoire générale pourra être adjointe l'histoire particulière des terroirs, des familles et des hommes illustres.

Dans l'histoire générale de l'humanité, faite au point de vue occidental, quatre grandes périodes peuvent être distinguées : l'antiquité, qui vit la naissance de l'humanité à la vie supérieure sur le pourtour de la Méditerranée et dans l'Asie antérieure. Le moyen âge, de civilisation chrétienne en Occident. Puis une période de civilisaton européenne, qui débute à la Renaissance pour s'achever au courant du XIXe siècle. Enfin, l'époque contemporaine, de civilisation mondiale, caractérisée par son aspect industriel, et par le mélange et le nivellement des cultures.

L'histoire des civilisations des pays lointains s'insère aisément dans ce cadre, si l'on remarque que, pendant de longues périodes de leur évolution, ils ont été ignorés ou à peine soupçonnés par les Occidentaux et qu'il faut arriver à des époques nettement définies de l'histoire occidentale pour voir les échanges s'intensifier : aussi, l'histoire de l'Amérique sera faite en abordant l'étude de la Réforme;

celle de l'Afrique noire et de l'Océanie, avec l'étude du XIXe siècle. Seule, l'histoire de l'Asie mérite d'être traitée à part, à cause de l'ancienneté des civilisations qui y ont atteint un niveau élevé.

VII. Sociologie

Nous sommes maintenant en possession de tous les matériaux nécessaires pour élaborer la synthèse des faits sociaux en une science positive : la Sociologie.

Cette science, — libérée par notre classification de la servitude d'étudier la masse des faits sociaux, — s'attachera à en expliquer le plus grand nombre par des hypothèses généralisatrices : comparaison de la Société à un organisme vivant, — loi des trois états, — philosophie de l'histoire, — psychologie des foules, — rôle de l'imitation, — spécificité du social, — matérialisme historique, — doctrines raciales, — tentèrent tour à tour d'occuper cette place centrale.

Durant le XIXe siècle, cette science a réussi à fondre en une seule discipline les différents problèmes que l'on avait dégagés tout d'abord : économie politique, philosophie du droit, science politique, statistique, etc. Elle a précisé sa méthode : monographique, statistique, comparative, historique, ethnographique, etc. Elle a découvert et déterminé son domaine.

Il suffit de consulter les différents volumes de l'*Année Sociologique* pour se rendre compte de la variété et de l'étendue des problèmes qui relèvent de cette science : effets de la vie sociale, classement des sociétés, sociologie domestique, sociologie politique, sociologie morale et juridique, sociologie économique, sociologie idéologique tracent des avenues dans ce domaine.

VIII. Philosophie

Nous avons alors parcouru toute l'étendue des connaissances objectives; il reste à décrire toutes les investigations subjectives de l'esprit humain.

La philosophie apporte des solutions aux problèmes qui se posent à l'inquiétude humaine, édicte des règles d'action et de pensée, définit le beau et le bien, donne des explica-

tions transcendantes des concepts scientifiques, se préoccupe de la divinité et de la nature des choses. La philosophie envisage toutes choses du point de vue de l'homme, dans leurs rapports avec l'homme : que nous veut le monde? Quelle figure y faisons-nous? Quel rôle nous y appartient? Qu'avons-nous à en tirer? De quel œil convient-il de l'envisager? Ce sont ces questions que tout philosophe a posées à l'univers.

La Philosophie a un caractère marqué d'étude individuelle : dans la construction de chaque système, le génie propre du philosophe qui l'a conçu prend une part prépondérante. Alors que le mouvement des idées, l'état des mœurs sont des phénomènes de masse; alors que la science sort presque anonyme des laboratoires où elle a été forgée en commun, la Philosophie, comme la Littérature, est une manifestation personnelle, particulière à certains cerveaux supérieurs. C'est dire qu'elle est toujours en mouvement : les systèmes succèdent aux systèmes; l'on ne peut guère dire qu'une question soit jamais close dans ce domaine.

Le point de vue objectif est le domaine des investigations méthodiques, de l'observation, de l'expérience. Mais la réalité concrète, sur laquelle l'esprit humain a travaillé, s'est amenuisée et cristallisée au cours de ces opérations, s'est desséchée parmi ces appareils; et la réalité nouvelle, la réalité de connaissance, en laquelle il la voulait réduire, tirée tout entière de la substance de la sensation, s'est appauvrie. Tout voile dont l'homme dépouille le mystère des choses retombe sur ses propres yeux.

D'où ces autres modes de possession, activités subjectives de la nature humaine, qui rend aux faits concrets toute leur complexité première, toute leur vie, ...et peut-être même y ajoute des éléments imaginaires. Reconnaissance du monde par des voies autres que celles de la connaissance. Expérience interne à l'homme qui affronte le mystère et le sonde grâce à des modes, à des antennes spéciales : métaphysique, mystique, occulte, poétique, théologique; à des révélations divines ou à des constructions rationnelles entre lesquelles il faut choisir.

Nous avons défini dans leurs très grandes lignes les bran-

ches du savoir, première étape d'une classification des investigations et manifestations de l'esprit humain. Nous n'avons pas voulu prendre parti pour ou contre le bien fondé de certains ordres d'études, mais simplement les situer dans l'ensemble de l'activité intellectuelle. Nous nous sommes bornés aux idées essentielles que nous avons groupées autour de la notion que les faits sont étudiés de points de vue différents, d'angles particuliers, de biais divers suivant le but poursuivi et la nature de l'intelligence du penseur. Il n'y a pas une hiérarchie des *connaissances :* il y a des familles d'esprits.

HENRI CLAVIER.

ARISTOPHANE TRAVESTI

—

La III° République avait trois ans à peine quand, pour la première fois au XIX° siècle, *Plutus* fut présenté aux Parisiens, et le hasard, qui dépasse en malice les plus malins des vaudevillistes, voulut que l'un des deux auteurs qui s'étaient mêlés d'adapter cette comédie d'Aristophane fut le propre fils d'un homme d'affaires que le dieu, dans son légendaire aveuglement, avait tout particulièrement favorisé et choyé.

Issu de parents émigrés du Portugal en France, Moïse Millaud était venu de Bordeaux à Paris, à la recherche du divin aveugle, et l'ayant tôt dépisté lui avait fait accroire tout ce qu'il fallait pour le circonvenir. Il n'était encore qu'un bohème de la banque, un financier fantaisiste, l'année où M. de Balzac écrivait la véridique histoire de la *Maison Nucingen*, mais les jours d'épreuves étaient déjà loin, le cap de la misère franchi et Moïse Millaud voyait poindre à l'horizon la terre promise. Tour à tour coulissier et gazetier, après avoir fondé de petits journaux : le *Gamin de Paris*, le *Glaneur*, le *Voleur*, l'*Audience*, il acheta ceux que d'autres avaient fondés : le *Pays*, le *Constitutionnel*, la *Presse*, dont il se servit adroitement pour amorcer de nouvelles entreprises, qui l'enrichirent encore. Aussi par une sorte de narcissisme, que justifiait sa constante réussite, se trouvant beau et grand, commercialement parlant, en extase devant l'ingénieuse fertilité de son cerveau, il remisa son prénom de Moïse, et prit celui de Polydore, qui lui paraissait plus conforme à son généreux tempérament, et à la devise qui exprimait son idéal : *être utile*. Polydore-Moïse le fut à lui-même tout autant qu'à ses contemporains, n'ayant jamais négligé de prélever une com-

mission, si petite fût-elle, sur les dons qu'avec leur argent il faisait à messieurs ses clients. Aussi, en moins de quinze ans, cet homme audacieux et heureux s'était tout à la fois acquis une fortune, l'admiration de M. de Nucingen et l'estime, où il entrait de la crainte, de du Tillet, forcé de composer avec lui. 51, rue Saint-Georges, face à celui de M. Thiers et non loin de M. Vatry, autre Crésus, Millaud s'était bâti un petit hôtel de style pompéien, où, faute de pouvoir y traiter la noblesse, qui le traitait en parvenu, il mena une existence patriarcale, périodiquement encensé par des gens de lettres, ses éminents collaborateurs, en l'honneur de qui, et à titre de réclame, il donnait de magnifiques soirées de gala.

Saluez ce million qui passe — c'est un million intelligent, s'écriaient ces courtisans. Il a des lunettes, — il a le rire de Démocrite, — la bouche de Rabelais, — le ventre de Silène, — l'œil de Mercure, dieu du Commerce. Il est Bordelais, et il se nomme Millaud. C'est le descendant de Mécène, — par l'argent et par son goût pour les lettres et pour les arts, — de Moïse par la religion. Il appartient à cette race juive tant proscrite aux siècles passés, — aujourd'hui maîtresse du monde entier. Il est de cette religion qui a conduit les Rothschild, les Pereire, les Solar, les Mirès aux finances, les Dennery, les Crémieux, les Offenbach — les Rachel, les Judith, les Fix, les Wertheimher au théâtre, les Adam Salomon à la sculpture, les Crémieux et les Fould au ministère, les Frank et les Munk, les Halévy et les Meyerbeer à l'Institut; les Lévy à la tête de la librairie moderne, les Henri Heine, les Saphir, les Gozlan, les Cahen, les Ratisbonne, les Weill à la littérature; les Anspach à la justice, les Halphen, les Javal à l'industrie; les Kœnigswarter à la Chambre; etc., etc., etc., etc...

. . . .

Saluez ce million qui passe, — c'est un million intelligent.

On le saluait, très bas, puis on allait s'écraser le nez contre les affiches dont son génie éclaboussait les murs de la capitale, au-dessus de laquelle Polydore secouait sa boîte de Pandore. L'émerveillement des badauds, le zèle servile des gens de plume à l'exciter, inspiraient à Louis Veuillot une maîtresse page, une page aristophanesque sur les annonces de ce « Medicis des petites lettres qui avait créé plus de vingt journaux de toutes formes et que l'on pourrait appeler, disait-il, le Père des journaux, comme je ne sais quel mont fut

appelé le Père des fleuves ». Ces ruisseaux d'encre, où le grand public courait étancher sa soif, charriaient toutes sortes d'immondices et de charognes, cadavres réels ou imaginaires, qu'inventait une équipe de romanciers policiers, à la tête desquels se distinguaient Alexis Bouvier, Emile Gaboriau et Pierre Zaccone, empressés à mettre en pratique le conseil du patron : « Quand vous décrivez un assassinat, montrez le sang, surtout montrez le sang! Cela fait toujours monter la vente! » Cela faisait monter la vente du *Petit Journal,* fondé par Polydore en 1863, qui l'avait aussitôt repassé à son cousin Alphonse-Mardochée, son fils unique Albert-David préférant le commerce des muses à celui des feuilles publiques, où il rêvait de publier un jour des vers, à l'instar de Victor Hugo. Cet enfant gâté et blondasse, voûté déjà, et qui derrière le lorgnon avait ses yeux à fleur de tête et myopes, manifestait un certain goût pour les choses fastueuses et qui ne rapportent rien, dont Moïse se fût désolé, s'il ne s'était dit qu'après tout, et après lui, David serait assez riche pour qu'on ne se permît pas de trouver ses rimes pauvres, et que la poésie menant, elle aussi, à tout, son héritier présomptif et présomptueux se taillerait sans doute au théâtre un aussi joli succès que celui que lui-même, sous le pseudonyme de M. de Frascati, naguère, au Palais-Royal, il avait obtenu en société avec le chansonnier-vaudevilliste-revuiste Clairville. M. Paul de Saint-Victor, au rez-de-chaussée de la *Presse* (à Millaud) était allé jusqu'à traiter cette folie-vaudeville de chef-d'œuvre de haute bouffonnerie, l'égalant au *Chapeau de paille d'Italie* et *Au Tigre de Bengale.* « Les financiers du XVIIIe siècle se délassaient de leurs grandes affaires en bâtissant des villas qu'ils appelaient des folies. *Ma nièce et mon ours* est la folie de M. Frascati, une folie d'esprit et de belle humeur, disait Saint-Victor, qui écrirait la même chose, de sa fameuse plume adamantine, des folies-vaudevilles du fils de M. de Frascati, s'il lui prenait fantaisie, à lui aussi, de faire des frasques au théâtre. Pour le quart d'heure Albert-David faisait des vers et se confessait de ces *péchés véniels* en des plaquettes tirées à 260 exemplaires, sur vergé, vélin, Whatman voire du Chine, écrins trop fastueux pour de pareilles « perles » :

Et devant ces regards et ces lèvres vermeilles
Il détourna les yeux, il boucha les oreilles.
Oh! ne le croyez pas... Si vous vouliez, madame,
J'aimerais demeurer à vos pieds sur mon âme...

Avant que ma bourse fut pleine
Vous m'avez aimé d'amour, —
A peu près une semaine

. . . .

et d'autres d'un aussi bel orient. Il lançait aussi d'éphémères petites revues littéraires imprimées sur très beau papier, par Alcan-Lévy, boulevard de Clichy, qui coûtaient fort cher et ne représentaient que des traites tirées sur la reconnaissance des gens de lettres. Il secondait aussi le cousin Mardochée dans la rédaction du *Petit Journal*, de la *Chronique Illustrée,* et dans telles manifestations où on ne voyait généralement pas une affaire, comme les fêtes littéraires, poétiques, gastronomiques, bachiques qui s'étaient déroulées, en grande pompe, et sous les auspices des Millaud, du 13 au 15 septembre 1868, à Saint-Rémy de Provence, en l'honneur de Frédéric Mistral, de Roumanille, de Roumieux et tous autres félibres. Des Parisiens y assistaient qui avaient fait le voyage pour en faire la réclame. Mis en verve par un déjeuner aussi copieux que succulent, ayant savouré les oulivo d'Ais et le saucissot d'Arles, le boui-abaisso dou Martegue, pris et repris du salmi de caio i rabasso, du dindounèu de la Bartalasso, des faioulet de Durenço, du raisin de Baus, lampé force rasades du vin di felibre, et de celui de Casteu-nou-de Papo, et de ferigoulet, et par-dessus le café, avalé de l'aigo-ardent, la panse pleine, la mine réjouie et l'esprit flottant, Charles Monselet, le cigare aux lèvres, devant la supplique rimée par le fils de l'amphitryon :

. . . .

Un jour je ne serai plus jeune
Moi qui brave aujourd'hui le jeûne
Et qui me nourris de chansons
Pour mes vieux jours, gros de tempêtes
Accorde-moi quelques leçons
Appétissant *chef* des Poètes,

s'écriait, émerveillé, — et goguenard :

O Saint Rémy! tes nobles fêtes
Portent déjà des fruits princiers :
Les familles des financiers
Produisent déjà des poètes (1).

Celui-ci, qui semblait fait pour chanter les choses légères, comme les femmes, en vers badins, marchant soudain et sans raison apparente, sinon sans rime, sur les traces de Barthélemy et Méry, inaugurait au journal de M. de Villemessant une « petite Némésis », bien anodine, à peine spirituelle, et qui ne fit de mal à personne, même pas au jeune Millaud, lequel, toutefois, quand l'Empire croula, s'imaginant qu'il y avait été, comme Rochefort, pour quelque chose, prit peur, lorsque éclata la Commune, et le train pour Bruxelles, à l'instant même où, et à la tête d'un cortège formé pour protester contre les rouges aux côtés d'Henry de Pène, Gaston Jollivet avait le bras traversé d'une balle, place Vendôme, non loin de la Concorde où, le 24 février 1848, son père, député d'Ille-et-Vilaine et délégué de la Martinique, comme il gagnait la Chambre, avait été fauché par une balle socialiste. Tel père tel fils. « Ce grand garçon aux yeux de femme était brave comme un lion », il avait été un des jeunes viveurs de l'Empire, mais non comme les petits crevés dont, en avril 1868, il parodiait sur le mode banvillesque, à l'occasion de la loi sur l'armée, les lamentations :

— Quoi! te fuir pour cela, mon Paris que j'adore,
O mon Paris de l'Opéra
Paris aux nuits sans fin, au doux soleil qui dore
La chevelure de Cora!

Jollivet était un Parisien dans la forme, c'est-à-dire un moqueur, mais à travers le rire franc, d'écho gaulois, on sentait qu'il avait gardé de la province ce qu'on doit en garder : les vieilles croyances, la foi rayonnante dans tout ce qui est beau, dans tout ce qui est noble,

écrivait de lui Paul de Cassagnac, qui, étant bonapartiste, disait encore de son camarade légitimiste :

(1) « Deux fois déjà », remarque de Monselet.

Nous n'avons pas toujours partagé les mêmes sympathies politiques, mais nous éprouvons les mêmes haines contre ceux qui ruinent, déshonorent notre malheureux pays et réduisent pour nous la patrie française à un souvenir dans le passé et à une espérance pour l'avenir.

Ces mêmes haines, le fils de Polydore les ressentait aussi vivement que Cassagnac et Jollivet, bien que pour de moins nobles motifs, ayant, à Bruxelles, quelques semaines durant, tremblé pour l'hôtel de la place Saint-Georges, le *Petit Journal,* et le million qui passait, et qui, en effet, trépassa, peu après, non pas tant de sa maladie du larynx que de l'effroi que lui avaient causé, même de loin, les « excès » de la Commune. On l'avait porté en grande pompe en terre sainte où les descendants d'Aaron, ceux qui portent les noms de Cahen, Cain, Cohn, Katz et leurs dérivés firent halte, respectueux de la Loi qui leur interdit l'accès du champ de repos. Tout grand rabbin qu'il fût, Zadoc Kahn lui-même n'avança pas plus loin et ce fut à la porte du cimetière qu'il prononça l'oraison funèbre du défunt. Le cercueil fut remis au fils de Moïse, Albert David, à son gendre Georges Silva et à son cousin Alphonse-Mardochée qui le portèrent à sa destination, escortés d'enfants de chœur et de fidèles chantant des psaumes. Comme l'exige le rite portugais, ils déposèrent la bière, et en firent le tour en récitant les prières d'usage, puis Adolphe Crémieux prit la parole :

Cher Millaud, s'écria-t-il, quand les passions s'agitaient autour de toi, vives, ardentes, et que les intérêts importants soulevés contre tes entreprises mettaient en péril, devant la justice des hommes, ta réputation et ton honneur, c'est a moi qui tu vins demander secours dans cette lutte où tu ne songeais pas à ta fortune qui pouvait s'engloutir, mais à ta réputation que tu voulais laisser intacte à tes enfants. Tu triomphas de toutes les attaques... Du fond de ce cercueil, où chaque heure décompose tes restes mortels, s'est élevée ton âme immortelle vers le trône divin. Pour la conduire, voilà ce père et cette mère qui t'avaient élevé dans les sentiments les plus purs de la religion; et, de la terre que tu quittes, s'élèvent les prières de ceux dont tes bienfaits ont soutenu l'existence, secouru le malheur. Dieu qui les écoute te recevra dans son sein.

Pas avant qu'Emile Gaboriau, de qui le *Petit Journal* avait publié tant de feuilletons et présentement publiait la *Dégringolade,* eût dit le dernier adieu à « cet homme de bien, à cet homme excellent, à cet oseur ». Cela dit, en termes hyperboliques, Moïse Millaud fut inhumé dans le caveau qu'il avait élevé à son père Yehouda et à sa mère Léa, née Vidal, et dont un chandelier surmontait la grille, à travers laquelle, tout au fond du mausolée, on distinguait le livre des morts, le *Kadish,* en pierre sculpté, grand ouvert sur la première page, celle qui commence par ces mots : « Une bonne réputation vaut mieux que l'huile la plus limpide. » Ayant jeté une pelletée de terre sur la dalle funéraire, Albert-David, Georges Silva et Alphonse-Mardochée y posèrent chacun, en guise de couronne, une pierre. Un mois durant Albert-David ne quitta pas l'habit qu'il portait le jour qu'avait expiré son père; ce même mois durant il ne porta pas le rasoir sur ses joues et son menton endeuillés par une barbe jaunâtre, et tous les jours que le Seigneur fit du 12 octobre 1871 au 12 octobre 1872, se rendit au temple, et, après l'office, la tête couverte du *taleth,* dans le chœur pour réciter le *Kadisch,* — ce qui ne l'empêcha point, par ailleurs, de vaquer à ses affaires, de rimailler sa *Némésis* et de penser à venger son père, victime, à 58 ans, de la frousse que la Commune lui avait inspirée. Il bandait son petit arc contre le gros Gambetta, qu'il traitait de tous les noms, tour à tour, et selon l'occasion de Schylock patriote, de Fra Diavolo, de grand Brutus, de Mengin, de Cincinnatus fourbu, etc., etc.

. . . .
Nous avons subi la Commune,
Nous avons eu les pétroleurs!

s'écriait-il.

Mais la ruine et la souffrance
Avaient eu pour bon résultat
— Tout au moins, — de priver la France
Des grands écarts de Gambetta.

. . . .
Les pétroleurs poussés à bout,
Après les vols et l'incendie,
Nous réservaient un dernier coup

Et la Commune, — mal finie, —
S'est — du choc qui la démonta, —
Relevée de son agonie,
Pour réélire Gambetta.

C'est à de tels « vers » que pensait Emile Blémont quand, dans sa *Renaissance,* il raillait :

Le plus poète des Millauds
Me rappelle Doucet Camille
Suivons sur des pics demi-hauts
Le plus poète des Millauds.
Il verse la camomille aux
Vieux amateurs de camomille.
Le plus poète des Millauds
Me rappelle Doucet Camille.

Il le rappelait aussi à Gaston Jollivet, qui avait le goût du beau linge et des belles lettres, surtout de la poésie parnassienne, et avait voué, par manière de dandysme, un culte à Arsène Houssaye et à Homère, qui lui fit connaître Aristophane, de qui tout le monde parlait, à tort et à travers, peu de personnes l'ayant lu, à l'exception de cinq ou six hellénistes timorés qui restaient confondus devant l'audace de sa pensée et la verdeur de ses libres propos qu'il eût fallu traduire dans la langue de Rabelais comme Paul-Louis Courier avait traduit Hérodote dans celle d'Amyot. Ce grand satirique était un grand misanthrope, un misanthrope complet, et donc misogyne, non point, tel Alceste, pour avoir éprouvé des petites contrariétés personnelles, mais pour avoir raisonné sur l'espèce humaine qui n'est digne, en général, que de mépris. Aussi tout patriote qu'il fût, Aristophane n'épargna à ses concitoyens ni la critique, ni les plus sanglants sarcasmes, dominant son sujet comme il dominait les individus ou les masses, sa raison passionnée restant claire jusque dans l'indignation et la colère où la mettaient la stupidité des hommes ou leurs inconséquences. Tel il apparaissait dans le texte original, mais lu à travers des morceaux choisis, traduit, trahi et tout couvert de feuilles de vigne, quand il n'était pas émasculé, il donnait l'impression d'un homme d'esprit surfait, dont la réputation étonnait, un type dans le genre de ces fabricants de revues, que justement on avait

la fâcheuse habitude de lui comparer, pour les grandir à ses dépens, les Clairville, les Flan et autres Delacour, et MM. Prudhomme et Homais s'imaginaient que les comédies d'Aristophane n'étaient, somme toute, que des revues de fin d'année, un peu plus rosses et beaucoup plus libres que celles qu'il leur était arrivé d'applaudir au Palais-Royal. Pour détromper ces bons bourgeois, et les autres, qui pensaient comme eux, il eût suffi de porter à la scène quelqu'une de ses comédies, qui n'étaient point des vaudevilles, mais, tout à la fois, des satires de mœurs et des satires politiques, et c'eût été, en vérité, un bon tour à jouer à la République, issue du 4 septembre, qui se prétendait athénienne, et qui l'était bien plus par ses vices et ses tares que par ses vertus, que de lui faire jeter ses vérités à la face par un authentique citoyen d'Athènes. Qui n'eût reconnu M. Léon Gambetta en la personne de ce Cléon rivalisant de fourberie et d'éloquence avec le charcutier Agoracrite :

Trouveras-tu jamais, Peuple, dis-le toi-même,
Quelqu'un qui plus que moi t'enrichisse et qui t'aime?
Tout le temps qu'a duré mon glorieux mandat
Qu'ai-je fait que remplir les coffres de l'Etat?
Priant l'un, rançonnant, pressurant, saignant l'autre,
J'ai vidé tous les sacs pour engraisser le vôtre.
. . . .
...Oui, dans son intérêt [du Peuple], je prolonge la guerre.

AGORACRITE

C'est dans son intérêt? — Dis que c'est dans le tien,
Pour piller et voler et ne respecter rien
Pour que ce pauvre Peuple, aveuglé par la guerre,
Ignore tes méfaits et te laisse tout faire
Et que meurtri, mourant de fatigue et de faim
Comme à son bienfaiteur, il te tende la main.
. . . .

CLÉON

Ma prompte vigilance
Surprend, fait avorter tous les crimes d'avance
Qu'il germe un attentat, qu'il se trame un complot
Je sais tout, je vois tout et je crie aussitôt.

AGORACRITE

Connu, pardieu, connu! — Comme un pêcheur d'anguilles
C'est en troublant l'Etat, l'ami, que tu nous pilles.
L'eau calme, on ne prend rien; mais le pêcheur malin
A soin de l'agiter pour faire son butin (1).

André Gill eût pu se permettre, dans l'*Elipse,* d'illustrer cette scène, mais sur un théâtre, devant l'électeur, devant le Peuple souverain et malin, qui lui aussi était raillé par le chœur, cela n'eût pas été possible.

O Peuple, ton pouvoir est bien grand! Devant toi
Tout le monde fléchit comme devant un roi.
Et pourtant par le nez tu te laisses conduire.
Qui te flatte, toujours est sûr de te séduire.
Toujours le bec ouvert devant les beaux parleurs
Tes oreilles sont là, mais ta tête est ailleurs.

PEUPLE

C'est la vôtre, insensés, qui plutôt déménage,
Quand vous me supposez un esprit si volage.
Je fais exprès le sot. Oui, je passe le temps
A boire, à buvotter, comme font les enfants;

Oui, je nourris l'archonte effronté qui me vole,
Mais quand son ventre est plein, je l'empoigne et l'immole.

. . . .

Oui. Tel croit me duper, et d'astuce se pique,
A qui précisément c'est moi qui fais la nique.
J'ai l'air d'être sans yeux, mais je les guette et vois
Me gruger, me voler, piller tout à la fois
Aussi, quand ils ont fait suffisamment leur orge
Je leur saute au gosier et leur fais rendre gorge.

Le beau tumulte, que cette charge eût déchaîné, à droite, à gauche, au centre, en haut, en bas, dans les loges, à l'orchestre, au balcon, au « paradis », partout on eût tout à la fois sifflé, hué, conspué, applaudi. D'un pareil incident, l'émeute, la révolution, ou la contre-révolution pouvait peut-être sortir. On pouvait craindre que la guerre civile ne se rallumât. La censure veillait au salut de la République, plus ombrageuse que l'autre, dont les Républicains s'étaient

(1) Traduction d'Eugène Fallex.

plaints sous l'Empire. *Rabagas* était sorti d'entre ses mains plus méconnaissable que s'il eût été passé à tabac, balafré de coups de crayon, déchiqueté de coups de ciseaux, et *l'Oncle Sam,* de qui l'arrivée avait été annoncée au Vaudeville, voyait s'éterniser sa quarantaine, on le déclarait indésirable dans la crainte de désobliger la grande démocratie américaine. Il fallait donc s'ingénier à tromper la vigilance des éplucheurs de manuscrits, choisir une comédie qui n'eût rien de subversif en soi et y greffer des scènes et des personnages empruntés aux autres comédies d'Aristophane. *Plutus,* par exemple. Ces messieurs ne se défieraient pas de ce dieu, qu'ils adoraient, comme tout le monde. Mais ils se défièrent des traducteurs, ou plutôt des adaptateurs, qui leur étaient suspects, celui-ci étant, notoirement, un royaliste déterminé, celui-là, sans qu'on sût exactement pourquoi, un adversaire du régime, et tous deux des ennemis jurés de Gambetta. Il eût été surprenant qu'ils ne l'eussent pas mêlé dans cette prétendue histoire grecque, et ils l'y avaient bel et bien fourré. Cléon, c'était *lui,* Léon, on lui retira son rôle. Il y avait aussi un nommé Blepsidème, qui exposait un programme collectiviste, — on le laissa pérorer tout à son aise, puis tourner casaque, ne fût-ce que pour être agréable à M. Thiers, qui avait pourchassé, traqué, envoyé dans l'autre monde ou à Nouméa ses camarades. Par ci, par là on démêlait de vagues allusions à des événements récents, cela ne tirait pas trop à conséquence.

Jollivet et Millaud avaient pris, on le voit, de grandes libertés avec l'original. Aussi bien, de toutes les comédies d'Aristophane, celle de *Plutus,* qu'ils avaient adoptée, avait eu le plus à souffrir de l'injure du temps et des ennemis du poète, les chœurs y manquant pour la plupart, les scènes finales également, en sorte que, plutôt qu'une œuvre, c'était un fragment, lui-même mutilé, que les auteurs avaient restauré librement, en y incorporant des personnages pris à l'*Assemblée des femmes,* à l'imitation de Mme Sand, laquelle, dix ans auparavant, avait, pour son tréteau de Nohant, mis en scène *le dieu Plutus,* « étude d'après le théâtre antique », s'excusant, dans un prologue, où paraissait Aristophane, de la licence qu'il lui avait fallu prendre.

Ce qu'on va tenter ici, c'est de montrer les hommes et les dieux tels que tu les a dépeints toi-même avec leurs noms, leurs idées, leur costume et leur manière de s'exprimer, lui disait-elle par le truchement de Mercure. Autant que possible on a dégagé ta pensée de ce que le temps a rendu obscur, et on l'a exprimée ou complétée en compulsant tes autres pièces. Je dois t'avertir aussi qu'on s'est aidé de la pensée de Lucien, un beau génie venu quatre siècles après toi, et qui, lui aussi, a traité le sujet de *Plutus,* sans en altérer la philosophie.

Mme Sand y avait ajouté je ne sais quoi qui rappelait Pierre Leroux, Eugène Pelletan et les « penseurs socialistes » de sa *Revue indépendante.* Du reste, vers cette époque, en 1844, Hippolyte Lucas, ayant versifié les *Nuées* pour l'Odéon, y avait incorporé la scène de la « Pauvreté » qui fut et est restée le « clou » de toutes les adaptations de *Plutus.* Il avait aussi inventé une idylle romanesque, car, comme l'a observé l'auteur des *Deux Masques,*

l'amour sérieux et tendre n'entre jamais chez Aristophane, il ne l'admet que sous une forme sensuelle et comique. Le vieux poète ouvre la porte à Priape, mais il la ferme à Eros... La comédie parisienne diffère en cela du théâtre antique. Au milieu des pétillements du sarcasme et de l'ironie, il lui faut une lueur d'amour. Entre des masques grimaçants, elle veut que deux jeunes visages doucement émus se penchent l'un sur l'autre.

C'est là une convention qui date de loin, puisque Le Grand s'y conforma quand en 1770 il adapta Plutus, unissant la jeune Crisis au fils de Chrémyle, Mirtil, par les liens de l'hymen, non sans laisser entendre que c'était une tradition à laquelle il était tenu de se plier mais qu'il jugeait contraire à la logique et même à la nature humaine, — et c'est Plutus lui-même qui en donnait l'assurance aux spectateurs.

Jamais l'Amour et Moy, quoyque l'on ait pu faire
Ne nous sommes unis d'une amitié sincère
Jusqu'icy son pouvoir a su braver le mien,
Et j'ai souvent aussi diminué le sien;
Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous plaire
Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
Quand vous avez pour vous et Plutus et l'Amour.

Plus jeunes que le comédien du roi Le Grand, Jollivet et

Millaud avaient sur ces choses des vues moins réalistes que lui et pensaient que l'amour pouvait fort bien se passer de Plutus, et même, en vérité, qu'il s'en trouvait beaucoup mieux, ainsi que de tout temps cela se chante dans les romances, vaudevilles, opéras et opéras-bouffes ou comiques, où on voit les jeunes premiers échanger en roucoulant de téméraires serments.

A l'avance les auteurs s'excusaient de ce dénouement postiche comme de toutes leurs audaces. Le rideau levé, l'esclave Carion entrait par la gauche, s'approchait du trou du souffleur, et s'écriait :

Le décor est posé..
. . . .
Nous sommes dans la Grèce antique,
Au siècle heureux de Périclès,
En plein paysage d'Attique,
A trois mille ans des cocodès.

Oui!... Deux auteurs, race profane!
Ont, rencontrant sur leur chemin
Le vieux Plutus d'Aristophane,
Osé sur lui porter la main.

Ils l'ont conduit dans leur caverne,
Happé, ficelé, bâillonné,
Puis — servons-nous d'un mot moderne —
Ils l'ont ... réquisitionné.

Armés du fouet du divin maître,
— En soupirant, je vous le dis,
Ces auteurs, messieurs, vont peut-être,
Vous sembler hardis, — trop hardis.
. . . .
Aristophane, ayant sans crainte
Bravé les injures du temps
Peut aujourd'hui railler l'étreinte
De deux amis compromettants;

Que sa gloire se rit des trames,
Des embûches et des faux pas,
Et qu'il est des beautés, mesdames,
Que l'on ne défigure pas.

Que de la Grèce l'âme éteinte
Revit en vous ses fils chéris,
Et qu'on peut tout dire sans feinte
Aux Athéniens de Paris.

Flattés, MM. Ad. de Rothschild, Bamberger, Isaac de Camondo, Raphaël Bischoffsheim, Oppenheim, Hillel, Arthur Meyer, ces Athéniens de Paris, sourirent et applaudirent, sûrs de prendre à la discrète satire de leur dieu un extrême plaisir, qu'ils regrettaient de ne pas partager, ce soir du 14 mars 1873, avec Adolphe Mardochée, lequel, sur le point d'aller rendre, tout penaud, au président de la 7e Chambre Correctionnelle du Tribunal de la Seine, les comptes qu'il s'était trouvé empêché de régler à quelque 1.800 actionnaires du *Petit Journal*, ne se souciait pas d'être reconnu dans un endroit public, en train de rire, par l'un de ces infortunés petits rentiers, dont, rue Lafayette, un registre ad hoc portait les vaines réclamations avec ces remarques en marge : « très impatient, — attendra. — N'attendra pas — il faut s'en débarrasser — Furieux. — Attendra, si on lui écrit avec fermeté. — Très méchant. — Criarde, etc., etc. — Moïse, en effet, s'était embarqué dans des spéculations désastreuses. Pour se tirer d'affaire et même, éventuellement, tirer son épingle d'un jeu qui lui avait si mal réussi, il avait imaginé de morceler la propriété du *Petit Journal* en 10.000 actions, chacune de 500 francs, combinaison qui lui avait permis de rafler 4, 5 ou même 6 millions, on ne savait au juste, sa comptabilité étant double. En 1870, sur son instigation, Mardochée émettait 4.000 actions nouvelles, censées représenter la valeur du *Journal Illustré* et de quelques autres publications greffées sur le *Petit Journal*. La Ville de Paris ayant lancé un emprunt, Moïse Millaud capta des milliers de souscriptions, par l'entremise toujours de ce bon cousin Mardochée qui s'engageait à garder les titres et à accorder à ses dupes des facilités pour les versements. En 1871, les titres de la rente italienne et les obligations de la Ville de Paris, emprunt de 1869, arrivant à fin de coupons, ces écumeurs de l'épargne crédule et avide se chargèrent de l'échange des titres — qu'aussitôt palpés Moïse s'empressait de solder pour plus de 900.000 francs, qui

lui servirent à liquider ses dettes les plus pressantes. Le fonds manquant toujours le plus, le fonds de roulement, il battit le rappel dans ses journaux, appâta ses chers clients par de mirifiques circulaires, créa un comptoir de reports, à la tête duquel il plaça comme directeur un de ses garçons de bureau, Durand, qui lui repassait au fur et à mesure la bonne et fraîche galette. Financièrement aux abois, mais non à court d'expédients, le philanthrope Moïse Millaud était décédé juste à temps pour laisser à ses enfants jointe à une fortune considérable un nom sans tache, et au cousin Mardochée la direction du *Petit Journal* et le souci de se débrouiller, avec le secours de Mᵉ Lachaud, devant la justice des hommes, s'il n'était pas assez malin pour exploiter sa bonne réputation qui valait bien encore son pesant d'huile limpide. Albert-David l'y aida volontiers, faisant, sous le pseudonyme de Thomas Grimm du même coup et l'éloge de son père, pleuré par toute la presse, et la publicité du *Petit Journal.*

C'était son bonheur et ce sera sa gloire, affirmait-il. Les Péreire s'honorent d'avoir un aïeul qui fut l'un des premiers instituteurs des sourds-muets : les Millaud pourront citer avec orgueil les créateurs de la presse populaire. Il y a eu deux MM. Millaud, en effet, à l'origine du *Petit Journal.* M. Moïse Millaud, mort, M. Alphonse Millaud son cousin, notre directeur politique et littéraire et le directeur de notre société... Le *Petit Journal* est à la fois un organe moralisateur et une affaire. A ces deux points de vue, M. Moïse Millaud en mourant a emporté la certitude que le *Petit Journal* prospérera de plus en plus entre les mains de M. Alphonse Millaud, son cousin, qui le dirige depuis sa création et pour qui il a toujours eu la plus sincère amitié.

L'honorable clientèle de Moïse continua à Alphonse-Mardochée la confiance qu'elle avait placée, à fonds perdus, en feu son cousin qui, s'il lui en avait payé l'intérêt, ne lui avait jamais rendu compte du principal. Complice de Mardochée, Albert-David ne manquait pas de cynisme en portant à la scène du Vaudeville celle des comédie d'Aristophane où les agissements de ces Messieurs Millaud étaient vigoureusement dénoncés. — Le pauvre Alphonse Millaud passait tous les jours de mauvais quarts d'heure, en tête à tête avec le syndic Moncharville, attendant avec résignation le jour fatal,

où, en compagnie de ses compères Cohen et Pereire, tête basse, il comparaîtrait devant ses juges, bouc émissaire chargé des péchés de feu Moïse, dit Polydore, lesquels n'étaient point véniels, tout au moins au regard du code qui les punissait de trois ans de prison. C'est égal, Albert-David avait bien mal choisi son moment pour monter une pièce aussi épineuse où il y avait des plaisanteries de mauvais goût, dans le genre de celle-ci :

PLUTUS

Jupiter, prévenu par moi dans mon jeune âge
Que je n'enrichirais que l'homme honnête et sage
M'ôta la vue afin que je n'en fisse rien.

. . . .

CHRÉMYLE

Alors, si par le fait d'une chance imprévue,
Et grâces à nos soins tu recouvrais la vue,
Tu fuirais les méchants, tous, jeunes ou barbons,
Et tu visiterais les bons?...

PLUTUS

Certes... les bons...
Et les bons seuls... Voilà longtemps que sur ma route
Je n'ai pas aperçu d'honnêtes gens...

CARION

Sans doute,
Puisque tu n'y vois pas, moi qui suis bien pourvu,
Moi qui vois clair, très clair, je n'en ai jamais vu...

Les Athéniennes de Paris, Mmes de Sylvara, de Lavallette, de Rocmore, côté du monde, Mmes Valtesse de la Bigne, Gabrielle Gauthier, de Fresne, Marligne, Bianca, H. Schneider, Mariani, et « celle dont on disait que fût-elle sur le Mont Blanc, elle serait encore accessible », côté du demi-monde, souriaient malicieusement, derrière leurs éventails, dans leurs avant-scènes, mais leur tour ne tardait pas de se voir sur la sellette.

Comment demandait Chrémyle.

Comment peut-on fléchir l'altière courtisane
Qui, dans son char moelleux, s'étale et se pavane?

Carion répliquait :

Un jeune sybarite aux longs cheveux gommés
Reçoit suivant leur prix ses baisers parfumés,

Tant qu'il trouve assez d'or pour sa maîtresse avide.
Mais quand l'or s'est enfui, l'amant, le cerveau vide
N'a plus qu'à se tuer, misérable insensé
Au pied du lit d'amour dont elle l'a chassé.

Des applaudissements couvrirent la fin de la tirade, ces messieurs approuvant Aristophane d'avoir prévu et fustigé cette Cora Pearl pour les beaux yeux de qui le jeune Duval s'était récemment tiré, rue de Bassano, un coup de revolver, mais Aristophane n'y était pour rien, qui se montrait plein d'indulgence pour les Valtesse, les Léonide Leblanc, les Cora Pearl de son temps, pas plus qu'il n'était pour quelque chose dans la scène, transportée de l'*Assemblée des Femmes* dans *Plutus* où Blepsidème incarné par l'acteur Ricquier, qui s'était fait la tête d'Edouard Lockroy, exposait à Chrémyle un programme qui était censé être celui des communards :

Chacun de par la loi doit tout mettre en commun.
Tous pour tout, tout pour tous, un pour tout, tout pour un.
. . . .
N'est-il pas criminel, quand le destin nous triche,
De voir un homme pauvre auprès d'un homme riche?
Que celui-ci soit triste et celui-là choyé,
Que l'un galope en char et que l'autre aille à pié,
Qu'un sot ait de bons vins enfouis dans ses caves
Et se fasse escorter par un troupeau d'esclaves,
Tandis qu'un pauvre diable en son noir dénûment
N'a pas de quoi payer son propre enterrement.

CHRÉMYLE

Mais changer tout cela, c'est nier l'héritage.

BLEPSIDÈME

L'héritage, parbleu!... Tout se met en partage.
Je ne veux plus de maître et plus de serviteur.

XINTHIAS

Et comment l'atteins-tu ce but, grand novateur?

BLEPSIDÈME

En mettant tous les biens en commun. Sans grimace
Chacun apportera sa fortune à la masse;
Les terres de ceux-là, les troupeaux de ceux-ci.

CHRÉMYLE

Et tous ceux qui n'ont rien?

BLEPSIDÈME

L'apporteront aussi.

CHRÉMYLE

Adorable! Si c'est ainsi que tu procèdes...

BLEPSIDÈME

Toi, donne tes raisins; toi, tes bœufs. Tu possèdes
Une maison...

CHRÉMYLE

Ici.

BLEPSIDÈME

Bien; tu l'apporteras.

CHRÉMYLE

Apportes-tu la tienne?

BLEPSIDÈME

Oh! moi je n'en ai pas.
A la masse, or, argent, bijoux, habits...

XINTHIAS

De grâce!

BLEPSIDÈME

A la masse, tout, tout.

XINTHIAS

Les femmes?

BLEPSIDÈME (*emporté*)

A la masse!

XINTHIAS

Quoi! Les femmes aussi?...

BLEPSIDÈME

Mes décrets sont formels,
Et je supprime ainsi les enfants naturels.
Alors, plus de famille!

CHRÉMYLE

BLEPSIDÈME

Eh non, plus de famille!
Pourquoi faire?

. . . .

EAQUE

Mais le pouvoir?

BLEPSIDÈME

Je le tue.

CHRÉMYLE

Les corps constitués?

BLEPSIDÈME

Je les déconstitue.

CHRÉMYLE

Mais l'Etat?

MNESILOQUE

Oui, l'Etat?

BLEPSIDÈME

Pourquoi faire l'Etat?
L'Etat fait le jaloux... le jaloux... l'attentat.
Si les gouvernements n'existaient pas, Chrémyle,
La Révolution deviendrait inutile.

Ce pur ne valait pas mieux que les autres, et il mourrait dans la peau d'un député, c'est ce que lui disait Mme Stella Collas, qui personnifiait la Pauvreté, — ou plutôt celle que de tout temps les traducteurs avaient appelée ainsi, et qui, dans la pensée d'Aristophane, comme dans son texte, figure la Nécessité.

. . . .

CHRÉMYLE

Bizarre, discoureuse! Et dis-moi, Blepsidème,
Qu'en penses-tu? Réponds!

BLEPSIDÈME

Oh! moi, j'ai mon système.

LA PAUVRETÉ

Ah! oui, je les connais, vos principes menteurs.
— Ce qui vous a perdu! ce sont ces orateurs,
Qui, sur le Pnyx, au peuple assemblé dans l'enceinte
Prêchent, tant qu'ils n'ont rien, la sobriété sainte,
Le sage amour des lois, l'art de vivre de peu;
Que le peuple leur donne un poste, alors adieu,
Exordes pleins de cœur, sentiments généreux!
Le ventre n'est plus creux, vivent les phrases creuses.

L'opposition battit des mains, avec autant d'entrain qu'elle ricana quand Blepsidème, ayant hérité des biens de Xénon, à qui les archontes ont fait rendre gorge, oubliant son système ne songe qu'à conserver son or et ses terres.

CHRÉMYLE

Puisque te voilà riche, éloquent Blepsidème,
Il faut, donnant l'exemple appliquer ton système.
Et rien n'est plus aisé, rien n'est plus opportun,
Possédant quelque bien que le mettre en commun.
. . . .
. . . . il est fort arbitraire
Que l'un ait tout, l'autre rien...

BLEPSIDÈME

Au contraire
Je laisse maintenant ce rêve au songe-creux

CHRÉMYLE

Alors, ceux qui n'ont rien...

BLEPSIDÈME

Qu'ils partagent entre eux.

On éclata de rire... Il y eut un léger froid quand Chrémyle dit à Xinthias, son fils, triste de se croire dédaigné de Myrrha :

As-tu déjà perdu dans quelque mauvais lieu,
Entre deux gais minois, toute ta bourse au jeu?
T'es-tu fourré, rêvant un gain problématique,
Dans la société des brouillards de l'Attique?

Car il y avait dans la salle des gens que le père et le cousin d'Albert Millaud avaient fourrés dans celle du *Petit Journal* dont le passif se soldait par plus de trois millions. Mais tout était bien qui finissait bien, du moins dans le *Plutus* du Vaudeville, où Chrémyle se souvenant d'Esope, comme Jollivet et Millaud de La Fontaine, disait à peu près au dieu qui l'avait rendu malheureux en l'enrichissant, ce que le savetier avait dit au financier :

Plutus, reprends ton or maudit, reprends tes biens...

et Xinthias, redevenu pauvre, retrouvait l'amour de la douce Myrrha, qui l'aimait pour lui-même, sous l'œil moqueur de Carion enrichi,

gommeux de la plus belle gomme, Parisien comme Gavroche; las d'avoir ouvert des portières de voiture, ramassé des bouts de cigares et aimé utilement, il veut à présent Aspasie et Laïs, mais Parisiennes, habillées par Worth, éblouissantes de traînes et de

chignons roses, et même les regards de Carion et les regards des spectateurs, qui suivaient le sien, cherchaient dans les avant-scènes ces filles de marbre et ces filles de feu.

Le dénouement factice ne fut pas du goût de tout le monde.

Cependant, la seule chose qu'on ne puisse pas prendre à Aristophane, c'est le lyrisme fulgurant de ses chœurs, reconnaissait Théodore de Banville, c'est l'éloquence grandiose de ses parabases, mais les poètes du nouveau *Plutus* n'ont pas essayé et n'ont pas eu à essayer de tendre l'arc géant plus difficile à tendre que celui d'Ulysse, avec lequel l'incomparable lyrique des *Oiseaux* lançait au but ses flèches d'or, car le hasard a voulu justement que tous les chœurs à peu près du *Plutus* aient été perdus. Reste donc l'admirable fiction, si haute, si juste, si comique et si navrante à la fois, qui supose que l'aveugle Plutus ayant recouvré la vue grâce à Esculape, ne veut plus enrichir que les gens de bien, d'où un trouble effrayant, désorganisant le mécanisme social, comme l'explique magistralement la bonne déesse Pauvreté; car si la richesse devient la récompense de la seule vertu, où Mlles X, Y et Z prendront-elles des costumes de mille écus pour jouer les pièces destinées à combattre le vice?

On ne pouvait se montrer aussi réticent avec plus de subtilité. Pas plus que Banville, Paul de Saint-Victor n'était dupe de l'échec des adaptateurs à rendre l'esprit d'Aristophane, mais passé maître dans l'art de dire, magnifiquement, le contraire de ce qu'il pensait, de même que jadis pour la folie-vaudeville de M. de Frascati, il improvisa des éloges pour la pièce que le fils de celui-ci avait eu l'audace de tirer de *Plutus*.

Applaudissez, Athéniens de Paris, écrivait-il dans le *Moniteur*, c'est de l'Aristophane parisien — de l'Aristophane ayant pris l'air du boulevard, ravivé d'accents tous modernes, de traits vibrants, d'actualités aiguisées. MM. Gaston Jollivet et Albert Millaud ont garni de flèches nouvelles le carquois d'or du vieux poète, leur esprit gaulois s'est trempé au sel de la pure verve athénienne. Leur comédie reste dans le cadre aristophanesque; leurs personnages ont gardé les masques du théâtre grec, mais ces masques, soulevés d'un doigt léger, par instants, découvrent la cocotte sous l'hétaïre et le radical de la Commune sous le démagogue de l'Agora. Les lances peintes en fer vendues par Xénon pour la guerre du Péloponèse, valent les fusils à roues et les canons inva-

lides de nos fournisseurs. La société des brouillards de l'Attique pourrait fusionner avec celle du Transcontinental Memphis. De ce fin et piquant mélange résulte une comédie satirique amusante comme un bal masqué, poétique parfois, toujours spirituelle. Elle côtoie le vaste génie, qu'elle imite avec toutes sortes de murmures moqueurs, de détours riants et agiles. On dirait un ruisseau jaseur allant rejoindre un grand fleuve. Si ce n'est pas Aristophane dans sa forte ampleur, c'est du moins sa monnaie franche et sonnante, taillée à vives arêtes et marquée au coin de l'esprit français.

Le vénérable Jules Janin hochait la tête :

Hélas! disait-il, cela sent un peu le vaudevilliste habitué à bien rimer, mais d'un atticisme douteux. Que dit le proverbe? « Ne va pas qui veux à Corinthe. » C'est un proverbe tiré de *Plutus*.

La plupart des lundistes ayant loué Aristophane d'être demeuré, à travers les siècles, si actuel que tels contemporains, devant tels personnages qu'il avait moqués et fustigés, eussent pu se moucher, se sentant morveux, la *République française*, qui était celle de Gambetta, remit vertement à sa place le polémiste grec :

On a de tout temps, dans la littérature moderne, entouré Aristophane d'un culte où il entre beaucoup de convention, écrivait-elle. Il a pour lui le prestige d'avoir plu aux Athéniens du siècle de Périclès et il est le seul auteur dont il nous reste des pièces pour figurer la Comédie grecque dans nos études. Mais rien n'est plus éloigné de l'idée que nous nous faisons de la Comédie, que cette chronique à grand spectacle, remplie de personnalités injurieuses et pour la plupart éphémères. Quelques scènes éparses représentent à peine cette flagellation des ridicules permanents de l'humanité qui nous apparaît aujourd'hui comme le rôle de la grande comédie... Ajoutez à cela que l'œuvre d'Aristophane n'a rien qui la recommande moralement aux sympathies de la postérité. Sa haine contre les guides que le peuple athénien s'était choisis n'était au fond que le masque de sa haine contre le peuple lui-même. Si tout le monde est aujourd'hui choqué de ses cruautés à l'égard de Socrate et d'Euripide, sa campagne acharnée contre Cléon ne paraît guère plus justifiée. Le crime de Cléon était de ne pas appartenir au parti aristocratique. Athènes s'impatientant des lenteurs du siège de Sphacterie, Cléon se chargea de précipiter la capitulation et il a accompli sa promesse. C'est ce

qu'Aristophane ne lui pardonnait pas. Peut-être eût-il été plus indulgent si c'était Cléon qui eût capitulé.

L'anonyme séide vengeait ainsi Gambetta des attaques que lui décochait Aristophane environ l'an 406 avant J.-C. en la personne de Cléon — ce qui prouvait que ses comédies comportaient, plus que les radicaux de 1873 ne voulaient l'admettre, un élément de satire politique éternel (1).

AURIANT.

(1) Treize ans plus tard, élagué de toute satire politique le *Plutus* de Jollivet et Millaud fut mis en musique par Ch. Lecocq et représenté le 30 mars 1886 sur la scène de l'Opéra-Comique.

WOOU-PEI-DAN

—

Après les touffeurs de l'après-midi, la nuit, bien que tiède, apportait comme une délivrance. A genoux sur son grabat, l'homme haussait jusqu'au soupirail un front où sourdait la sueur. Il tira sur sa cigarette, mais plongea subitement dans l'ombre du sous-sol. Des pas arrachaient à l'engourdissement la ruelle déserte. Au ras d'un pantalon en drap réglementaire, deux brodequins à forte pointure mesurèrent l'asphalte. Le policeman de ronde musait à travers le quartier et chaque bec de gaz étirait puis rapetissait derrière lui une silhouette tanguante d'ancien gabier.

— Kong!

Le Chinois remonta juste à l'aplomb du trottoir et lâcha par les narines des jets de fumée décolorée.

— Que veux-tu? demanda-t-il sans se retourner.

— Donne-moi du feu.

Kong-Tziu-Ma tendit la cigarette à Li-Chenk, son voisin de lit.

— Elle n'est pas encore rentrée?

— De qui parles-tu?

— Mais... *d'elle*... de la Russe!...

L'heure sonna fort à propos pour éviter au guetteur la peine de répondre. Nets et sans échos, dix coups s'espacèrent. Au carrefour, selon la coutume des samedis, une équipe volante de l'Armée du Salut avait formé le cercle avec ses trombones bien astiqués. Dévidant la liste de ses fautes, quelque larmoyant néophyte prônait le nom du Sauveur mort pour tous les humains, y compris les ivrognes.

— Woou-Peï-Dan est encore avec elle?

— Avec qui?

— Mais, avec Flavia, ta m...

Kong-Tziu-Ma se pencha vers le curieux et lui hurla en pleine figure :

— Mêle-toi de tes affaires!

Le manchot Han-Pao-Mine s'assit sur sa couche, le long de la muraille opposée :

— Allez-vous me laisser dormir? grogna-t-il. Tous les soirs, c'est la même farce. Il faudra pourtant bien qu'elle finisse...

Méprisant, Kong lorgna ce visage éclairé par éclipses, car l'infirme activait d'un pouce rageur la molette de son briquet. Li-Chenk se glissa vers Han pour rallumer son mégot, et soudain les trois hommes dressèrent l'oreille. Quelqu'un venait de tourner l'angle de la rue; une femme, ce coup-ci, à en juger par cette cadence sautillante qui s'interrompait de temps à autre, comme si la passante attendait.

La femme s'arrêta devant le soupirail, si près que Kong aurait pu la toucher du doigt. Il ne voyait d'elle qu'un bout de juge retroussé sur des chevilles en saindoux et des bottines éraillées dont l'un des talons ne tenait que par miracle. Nul amateur ne surgissant, la fille remorqua plus loin ses varices et ses savates. Li-Chenk enfonça le coude dans les côtes du manchot et tous deux gloussèrent.

Le cou rentré dans les épaules, Kong fit un pas dans leur direction, mais derrière lui se déchaîna la fanfare salutiste. Aussitôt, les dormeurs clamèrent leur indignation dans cet idiome de Canton où les propos les plus amènes sonnent comme de mortelles injures. Heureusement, cymbales, tubas et grosse-caisse offraient au chevrotement des saxophones et aux *ta-ga-da* de la trompette en *mi* une basse si compacte que le coupable crut devoir rester sourd aux malédictions.

Jailli tout nu de ses couvertures, Chym-Li-Tzeu fit glisser dans la rainure le vasistas de verre dépoli. Kong-Tziu-Ma se recoucha posément, avec une lenteur où perçait le défi, puis alluma une cigarette. L'un après l'autre, ses cinq camarades l'imitèrent, jusqu'au vieux Fouan-Ho qui, en chef de clan, trônait dans une couchette sur échasses. Mais avant de s'étendre, le bonhomme gémit de cette voix usée, pleine de trous et de ratés.

— Kong, mon fils!... Il faut que cela finisse.

Puis, ce fut le silence. Dans cette cave, à la fois atelier,

cuisine et chambrée de tant de Jaunes besogneux, le remugle des parois épousait l'aigre bouquet des vernis, de la colle de poisson et de l'encre de Chine. Par-dessus le tout planaient, souveraines, les odeurs spéciales aux lieux où campent des Célestes : arome d'un thé sans rival, effluves tenaces de l'opium, relents des nourritures que nous jugeons immondes, mais dont ces gens sont friands.

Des minutes coulèrent, sans autre bruit que le grondement souterrain du métro londonien ou quelque pieux crescendo des musiciens acharnés à louer Dieu, selon le roi David, *sur la harpe et le tympanon.* Et dans l'ombre, immobiles, uniquement marqués par le point rouge de leur cigarette, les six hommes attendaient.



Tout à coup, et d'un seul mouvement, ils tournèrent la tête vers l'escalier. Une lueur venait de dessiner le cadre de la porte qui s'ouvrit sans le moindre grincement, à croire que les gonds avaient été huilés au préalable. Woou-Peï-Dan se glissa dans l'entrebâillement et tendit à bout de bras l'une de ces petites bougies dont on pare les arbres de Noël. Une marche cria; l'homme mit un doigt sur les lèvres.

— Chut! Flavia, ne les réveille pas!

— Mais regarde, dit la Russe à son compagnon, personne ne dort. Bonsoir, vous autres!

Nul ne répondit. Elle riait, le buste cambré en arrière, car son amant l'avait saisie à la taille. Puis, se libérant d'un tour de hanches, elle se réfugia derrière le rideau d'indienne qui séparait son coin du reste de la chambrée. Woou-Peï-Dan voulut la rejoindre; il effleurait la tenture quand une main s'abattit sur son épaule. Malgré l'obscurité, il devina l'agresseur, dont les ongles lui brûlaient la chair à travers la blouse d'été.

— Bas les pattes, Kong! grommela-t-il, les dents serrées, sinon il y aura du vilain...

Flavia allumait une lampe-pigeon et, à cette lueur, chacun vit au poing de Kong-Tziu-Ma un poignard effilé comme une alène. Ce fut bref. D'une détente de félin, le jeune Lao-Toun avait agrippé aux reins l'assaillant qui, fléchissant sur les jarrets, s'écroula sans lâcher son rival. Les autres s'achar-

nèrent sur lui; la masse où s'enchevêtraient bras et jambes roula sur le sol humide, se meurtrissant aux établis et décochant des ruades au hasard. De sa lampe, Flavia éclairait le carnage, cependant que Fouan-Ho accourait aussi vite que le permettaient ses rhumatismes.

Une sandale à chaque main, le vieillard tapa dans le tas, mais plus que les coups dérisoires agirent les quelques phrases qu'il décocha d'une voix suraiguë, comme celle d'un castrat. Les six forcenés se relevèrent, honteux de cet accès de fureur collective et le regard déjà sans flamme sous les lourdes paupières bridées. Le manchot Han-Pao-Mine saignait du nez; certains tâtaient de cuisantes éraflures.

La Russe éclata de rire et, pivotant sur les talons, rentra dans son coin. Tous la suivirent de l'œil et le jeune Lao-Toung poussa un rauque soupir. Woou-Peï-Dan fit un pas vers le vieillard et lui remit le poignard dont il avait failli périr. Le bonhomme en éprouva la trempe et le tranchant, puis regagna sa couche haut perchée. Sans se concerter, les autres se rapprochèrent et rangés en demi-cercle, attendirent. Fouan-Ho toussa, épuisé par l'effort, et enfin parla :

— Tu peux venir, Flavia, dit-il, ceci peut t'intéresser.

— J'entends bien de ma place, répondit la Russe, allongée sur son lit, les deux mains sous la nuque.

— Voilà bientôt trois ans, dit le vieux Chinois, qu'à mon instigation nous avons loué ce sous-sol où chacun œuvre de son métier : masques, lanternes, poupées, éventails, ivoires, menus objets de paille ou de nacre que nous écoulons facilement à Londres. Pendant des mois, la concorde et le calme ont régné parmi nous, et si j'ajoutais à ces avantages la prospérité, je ne mentirais probablement pas. N'est-ce pas la vérité, fils?

Un grognement approuva ces paroles.

— Or, Flavia devint des nôtres. Sans parents, sans amis, n'ayant sur la terre d'exil aucun moyen d'existence, elle avait faim. Mon bras, un soir d'automne, l'arrêta au ras d'un quai, au moment où elle se jetait à l'eau. Née à Kharbine, autant dire chez nous, elle comprend notre langue; bien qu'étrangère de race et de croyance, un peu de notre sang coule en ses veines...

Les Chinois s'étaient retournés vers le fond où la jeune femme allumait à sa lampe une cigarette. Son teint mat, ses yeux bridés, ses cheveux rudes et d'un noir d'encre, ses pommettes de Mongole, tout son masque violemment éclairé trahissait le mystère de ses origines.

— Je me demande maintenant, ajouta Fouan-Ho, si ce soir de brume ma pitié ne nous a pas joué un mauvais tour.

— Eh quoi! se récria la Russe, soudain acerbe, n'ai-je pas payé votre hospitalité? Si vous avez assez de ma personne, la Tamise, après tout, n'est pas si loin!

Le vieillard toussota dans ses paumes et continua :

— Flavia s'occupait du ménage, de la cuisine, elle nous aidait à débiter les produits de notre travail. Je ne lui reproche rien; le seul fautif est celui qui vous parle. Sa gaîté était notre réconfort, notre récompense. Sacrée pour tous, bien entendu, même les plus jeunes, si tourmentés qu'ils fussent par l'aiguillon de la chair. Mais elle est femme, et par conséquent fragile. Un jour, elle choisit l'un de nous, bientôt supplanté par un second...

— Pourquoi ne viendrait pas le tour de tous les autres? demanda Kong-Tziu-Ma, incapable de se maîtriser plus longtemps.

— Mais oui, pourquoi pas? cria de loin la Russe.

Comme fermé aux interruptions, Fouan-Ho bâillait avant de reprendre sans trace aucune de passion :

— Depuis six mois, Chym-Li-Tzeu tient la place du pauvre Dé-Haï-Loun, ciseleur habile s'il en fut. D'une amabilité qui jamais ne se démentit, le disparu s'ingéniait à rendre service à chacun et poussait cette manie à de telles limites que, les premiers temps, des gens s'offusquaient d'attentions pourtant si désintéressées et priaient le gêneur de se préoccuper strictement de ses petites affaires. Mais on ne tardait guère à s'habituer à ces prévenances, considérées bientôt comme des égards légitimement dus. Quelques-uns en ont souvent abusé, parfois même assez vilainement...

Les têtes maintenant se tournaient vers le lit de Chym-Li-Tzeu, successeur de Dé-Haï-Loun, seul incapable, faute de l'avoir connu, de se représenter un garçon si serviable. Kong-Tziu-Ma tint le front obstinément baissé. Il n'aimait pas que

l'on rappelât ce mort dont l'image à certaines heures ne l'importunait déjà que trop.

— Ces sortes de préférences ne s'expliquant que difficilement, je n'essayerai pas, poursuivit le vieux, de démêler pour quelles raisons le choix de Flavia tomba sur notre camarade. C'était leur affaire à tous deux. Plusieurs se demandaient cependant : Pourquoi lui, et pas moi? Lorsque dans un jardin aussi déshérité que le nôtre s'épanouit une fleur unique, quand chacun se borne à en repaître ses yeux, se jugeant comblé du seul fait de cette présence, comment ne pas en vouloir à l'égoïste qui s'enhardit à la cueillir?

— Que de poésie! ricana Flavia. Mais il y a temps pour tout, même pour ce genre d'exercices. Je souffle la lampe, car les paupières me cuisent, tant j'ai sommeil. Si vous finissez par découvrir une solution, peut-être daignerez-vous m'en aviser demain. En attendant, bonsoir!

Elle fit comme elle l'avait dit. La cave fut plongée dans le noir et, l'ouïe exercée par une longue pratique, les sept mâles recréèrent à nombre de petits bruits les moindres gestes de cette femme, jeune et belle, qui se déshabillait prestement à quelques pas. Glissement des jupons, déclic des jarretelles, à quoi bon de la lumière puisque au fond de soi-même et les yeux clos, chacun évoquait à sa guise cette scène? Le lit grinça sous le poids du corps désirable, et c'est seulement alors que Fouan-Ho reparla, comme si de rien n'était. Maintenant d'ailleurs que le regard se faisait à l'obscurité, on discernait la vitre dépolie du soupirail, vaguement illuminé chaque fois que se ravivait un bec de gaz assez lointain, dont le manchon était sans doute crevé.

— Tous les dimanches, au premier rayon de soleil, dit l'ancien, Dé-Haï-Loun sortait avec sa compagne. Parties de canot sur le fleuve, bouquets dans les champs et déjeuners sur l'herbe, le ciseleur entendait la *poésie* à sa façon. Le soir, comme grisé par l'escapade, notre ami nous accablait de détails que personne ne lui demandait. Or, un matin, à notre stupeur, l'un de ceux qui m'écoutent s'offrit au couple comme camarade d'excursion. La fille ne dit mot, elle savait sans doute ce qui allait arriver. La proposition prenait l'amant au dépourvu, mais son amabilité coutumière ne lui permit pas

de la rejeter et, comme l'autre prétendait payer son écot, Dé-Haï-Loun se récria : un invité n'a jamais un penny à débourser. Ils partirent trois et ne revinrent que deux. *L'invité* jeta sur la table un poignard qu'il se mit en devoir de nettoyer, car le manche d'ivoire portait une tache de sang. Nous comprîmes alors que le retardataire ne rendrait plus service à personne et que son rival n'admettait pas le partage...

— Il fallait à ce moment me dénoncer à la police! vociféra Kong-Tziu-Ma.

— La police? répéta Fouan-Ho, cependant que montaient quelques rires. Dès le lendemain, Chym-Li-Tzeu occupait la place du mort. Même taille et même âge, ou à peu près, il remplissait exactement les conditions, et je lui rends cette justice qu'il s'est révélé un parfait compagnon. Les Européens prétendent que, coulés dans le même moule, nous nous ressemblons tous. Pour le propriétaire donc, comme pour les voisins, la cave conserve, de tout temps, le même nombre de locataires, plus une dame. La vie continua comme si rien n'avait changé...

— Et maintenant? questionna Kong-Tziu-Ma.

— Maintenant, fils, voilà que les bêtises recommencent. Le poignard à manche de nacre a reparu ce soir. La communauté menace de se dissoudre; dès lors, adieu la paix, le bien-être, la sécurité du lendemain...

Haussés au niveau du vieillard, quelques-uns demandèrent, anxieux :

— Mais que faire, Fouan, que faire? Conseille-nous!

— La solution dépend avant tout des trois intéressés.

— Je suis de trop peut-être, intervint Kong, mais je ne m'en irai pas de mon plein gré...

— Je resterai aussi, dit posément Woou-Peï-Dan, à moins que l'on ne me force à partir...

Le manchot émit une suggestion qui sembla emporter l'assentiment de plusieurs camarades:

— Les deux adversaires, fit-il, devraient régler entre eux le litige. Et quand je dis *régler*, on me comprend. Seulement, autant que possible, pas ici!...

— Et si l'on en finissait plutôt avec la femme? De la sorte, elle ne serait plus à personne...

A la fraîcheur du timbre, on sut que l'adolescent Lao-Toung venait de parler. Derrière la tenture, Flavia, dressée sur son séant, écoutait, le cou tendu, ce qu'on allait statuer sur son sort. La question n'obtint qu'une réponse ambiguë :

— A chacun de voir et de s'interroger, conclut Fouan-Ho, mais il faut de toute nécessité que cela finisse.

Perplexes, les Chinois retrouvèrent à tâtons leur grabat et se coulèrent entre les draps humides de sueur. Fouan-Ho bâilla à plusieurs reprises et, longtemps encore, Kong-Tziu-Ma, frissonnant de rage contenue, entendit le vieux geindre en faisant craquer ses phalanges rouillées. Les autres s'étaient assoupis; déjà des ronflements fusaient et dans son coin, certaine d'un répit, Flavia sommeillait aussi, ou du moins feignait de dormir.



Ces hommes, si laborieux en semaine, faisaient chaque dimanche la grasse matinée. Seule, Flavia se levait de bonne heure et préparait le thé pour tout le monde. Elle allait et venait en peignoir somptueux à l'égal d'un trophée, illustré de dragons et de fleurs irréelles par Woou-Peï-Dan et Kong-Tziu-Ma, qui s'étaient mesurés sur cette soie comme brodeurs émérites et comme irréconciliables rivaux.

L'usage s'était institué pour l'amant en titre d'aider la Russe à servir les camarades qui se prélassaient dans la tiédeur du lit. Leurs exigences, leurs caprices mettaient souvent à rude épreuve le flegme de celui qu'ils se complaisaient à appeler, non sans quelque mépris, le *boy du dimanche*. Ce matin-là, pendant que Flavia s'activait autour d'une théière singulièrement pansue, Woou-Peï-Dan, en robe de soie écrue, pieds nus dans des sandales en paille de riz, courait de l'un à l'autre, opposant sa bonne volonté dédaigneuse aux quolibets et aux réclamations.

Les deux mains croisées sous la nuque, Kong-Tziu-Ma achevait une cigarette et fixait les volutes de fumée qui se dissolvaient au plafond voûté de la cave. Woou-Peï-Dan vint sans mot dire poser un bol de thé sur la vieille caisse dont Kong usait comme d'une table de nuit et s'esquiva diligent, là où ses fonctions l'appelaient.

— Alors, Kong, pas d'appétit ce matin? s'enquit le voisin Li-Chenk qui bâfrait goulûment, les joues poissées de confiture.

Nul ne sait jusqu'à quand Kong-Tziu-Ma serait demeuré figé dans cette indifférence souveraine, si la cendre du mégot n'était tombée sur sa poitrine nue où quelques poils grésillèrent. Il bondit hors des draps, s'appliqua des claques sur le torse. Des rires saluèrent cette soudaine frénésie et le manchot Han-Pao-Mine dut mettre en action son unique bras pour taper dans le dos de Fouan-Ho qui s'étranglait, tout bêtement. Kong promena sur les rieurs un œil vide de toute expression, saisit le bol de thé, souffla dessus et huma une bonne gorgée.

— Et mes toasts, boy? grommela-t-il hargneusement, faut-il que j'aille les chercher moi-même?

A l'instant, l'autre lui tendit deux rôties copieusement beurrées. Kong les prit en silence et mordit sauvagement dans la première. L'incident semblait clos; de lit à lit s'échangèrent les lazzis coutumiers et le ton des conversations monta progressivement. Libéré de toute obligation, le boy du dimanche déjeunait à son tour, en chuchotant des fadeurs à l'oreille de sa maîtresse.

Soudain, un cri et un bris de porcelaine firent dresser toutes les têtes. On accourut vers Kong-Tziu-Ma qui s'écroulait à la renverse. Fouan-Ho se fraya un chemin à coups de coude et se pencha sur le corps étalé sur le sol où s'élargissait une flaque de thé. Sur la face convulsée du patient un frisson courut à fleur de peau, les yeux chavirèrent, la lèvre inférieure pendit, découvrant des dents jaunies par l'abus de la chique. Le jeune Lao-Toung qui, pour la première fois, voyait mourir l'un de ses semblables ne pouvait détacher son regard des orteils nus que le malheureux crispait affreusement. Puis, ce fut l'immobilité complète. Le vieillard qui tenait dans ses paumes la tête de l'agonisant la laissa retomber et se releva avec une lenteur significative.

Les langues se délièrent, mais Fouan-Ho leva le bras pour imposer le silence, puis marcha droit vers l'empoisonneur, qui tenait par la taille Flavia, blême et hagarde.

— Qui donc disait hier soir : *De toute façon, il faut que cela finisse?* Eh bien! voilà!

Et Woou-Peï-Dan montra le mort, qui dardait des yeux vitreux vers ces voûtes où, il n'y avait qu'un moment, se tassait la fumée de sa dernière cigarette. Puis, comme, interloqué de cette attaque, Fouan-Ho tardait à répliquer, le coupable poursuivit :

— Si je n'avais agi à temps, le jaloux m'aurait certainement devancé. Je suis résolu à me soumettre à telle décision que vous formulerez, mais j'espère que, vous ayant tous servis, vous me permettrez, quelle que soit l'issue de vos délibérations, d'achever paisiblement mon déjeuner.

Muets, le maintien compassé, comme il sied à des juges, les quatre Chinois massés derrière le chef de clan regardaient l'assassin étendre posément de la gelée de groseille sur une rôtie de dimensions respectables, cependant que d'une main qui ne tremblait plus, la Russe lui versait une deuxième tasse de thé.



— Enfin, voilà!... s'écria Fouan-Ho, en se dépêtrant des toiles d'araignée qui festonnaient le bâti de l'escalier.

Tapis dans cette manière de soupente et leurs fronts se touchant presque, ses quatre satellites et lui avaient interminablement débattu la conduite à tenir en si fâcheuse circonstance.

— Je vous écoute, dit Woou-Peï-Dan, allant à leur rencontre.

— Nous sommes, fit le vieux, tombés d'accord non sans peine, mais la solution me semble acceptable pour tous.

Le meurtrier s'inclina en silence comme pour affirmer une fois de plus sa soumission.

— Je ne te cacherai pas, fils, qu'il a été d'abord question de régler ton cas nettement à ton désavantage. Certains se demandaient s'il ne valait pas mieux dépêcher tout bonnement l'un de nous vers le premier policeman qui flâne dans les parages. Je tiens pour ma part en piètre estime la justice de ce pays où les gens considèrent bien des actes d'un tout autre point de vue que le nôtre. Au reste, celui qui gît inerte à quelques pas avait cru devoir supprimer un rival qui le gênait. Avons-nous eu tort ou raison?... Le sûr est que, de

par notre silence, son crime demeura impuni. Jamais nul ne se permit la moindre allusion à ce sujet et si hier soir j'en ai parlé un peu longuement, je pense maintenant que j'aurais mieux fait de me taire. J'ai donc suggéré que nous manquerions à l'équité en usant à ton égard de plus de rigueur qu'envers ce mort dont, en somme, tu n'as fait qu'imiter l'exemple et qui, à tout prendre, ne te valait pas. Je ne devrais sans doute pas le dire, alors que sa dépouille n'est pas encore refroidie, mais sa fin nous libère d'une gêne qui commençait à nous peser singulièrement. De tout temps, il se distingua par l'aigreur du caractère, mais depuis qu'il ne pouvait plus approcher Flavia, il se montrait moins abordable qu'une touffe d'orties. Ne va pas t'imaginer, Woou-Peï-Dan, que j'ai mission de t'exprimer notre gratitude pour un bon débarras. Sincèrement, chacun eût préféré que Kong nous quittât d'une manière moins précipitée; plus amicalement, quoi!

De nouveau en difficulté avec un briquet de son invention, le manchot avait enfin réussi à en tirer un jet de flamme bleuâtre. Mais sentant planer sur lui la réprobation des camarades, il cracha prestement son mégot et s'appliqua à rechercher la pose qui, dans son idée, convenait davantage à un justicier.

— Oui, soupira Fouan-Ho, et pour être franc jusqu'au bout, j'ai servi à ces jeunes gens un argument qui les touche de plus près. Une fois la justice en branle, impossible de déterminer sur quelle ligne elle s'arrêtera. Même s'ils ne nous coffraient pas en bloc, ces Messieurs s'attacheraient à nous interroger longuement et souvent, d'où perte de temps, manque à gagner, ennuis de toute espèce. Et le mort, en serait-il au fond plus avancé? Puis, leur soufflais-je, supposez que Woou, vexé à bon droit de nous voir appliquer au même cas deux poids et deux mesures, laisse entendre que Kong ne fut pas le premier habitant de cette cave à disparaître si subitement, que nous avons tout su, mais que nous nous sommes gardés d'en dire mot à ceux que ces sortes de péripéties intéressent!...

Un rictus retroussa la lèvre de Woou-Peï-Dan. Bien qu'il parût dormir derrière la broussaille des sourcils, l'œil de Fouan-Ho épiait chaque réflexe capable de trahir les sentiments d'un gaillard qui semblait si maître de soi.

— Pure supposition, fils! se récria-t-il avec une chaleur qui n'était sincère qu'à moitié. Je me porte garant de ta discrétion, mais je devais admettre la pire des hypothèses et n'y ai point manqué. Pour ces raisons, l'intervention de gens trop curieux de nature ou de métier se trouva résolument écartée. Seulement, un cadavre est un colis encombrant. Rien à craindre aujourd'hui, puisque nous bénéficions de la trêve des dimanches. Mais que demain le propriétaire ou un client découvre ton bel ouvrage, tu vois d'ici la musique, tu entends même les cris! Il faut donc faire place nette dès ce soir. Comment, par quel moyen? Ceci te concerne seul. Je ne conseille à personne de mettre la main à la pâte, je ne l'interdis pas non plus, me bornant à rappeler le proverbe de chez nous : *Mouille-toi seul si tu as tout seul réclamé de la pluie...*

— Ne t'inquiète pas, Woou, dit soudain la Russe, je t'aiderai.

L'homme se retourna vers sa maîtresse et d'un sourire la remercia de son intervention.

— Il va de soi, conclut le vieillard, qu'avant la nuit ce mort sera remplacé par un compatriote pour que le propriétaire puisse, comme par le passé, affirmer sans mentir qu'il loge dans sa cave *sept Célestes, plus une dame.* Notre camarade Li-Chenk nous recommande un certain Hien-Tchoou, qu'il faudra bien mettre au courant des circonstances qui facilitent son entrée dans notre petit clan. Espérons que sa discrétion égale la nôtre. Tout bien pesé d'ailleurs, nous ne pouvons agir autrement. Voilà, fils, réfléchis maintenant à la façon dont tu te tireras de la corvée.

— C'est déjà réfléchi, répliqua Woou-Peï-Dan, qui empoigna le cadavre sous les aisselles et le remorqua ainsi vers l'angle réservé à Flavia.

Les autres suivaient d'un œil rond ce manège. Tiré par saccades, le corps semblait opposer une résistance à son meurtrier et ses talons nus imprimaient leur trace dans la fine poussière qui saupoudrait les dalles. Sans se donner le mot, ils vinrent tous voir ce que manigançait le camarade à l'abri des rideaux qu'il avait fait glisser sur les tringles de cuivre. Habillé maintenant et chaussé, le mort, assis sur un tabouret, s'adossait au mur de la cave, les bras pendants,

légèrement écartés du torse, le menton sur la poitrine. Woou-Peï-Dan s'affairait autour du singulier mannequin et, grâce à un système compliqué de sangles, de cordes et de bouts de bois, imposait aux membres encore tièdes la position qu'ils garderaient sans doute pendant des années. En se retournant, il surprit la muette interrogation de la Russe et découvrit au ras de la tenture les curieux, anxieux d'éclaircissements, mais qui n'osaient en solliciter.

— Je profite du moment où il est encore chaud, expliqua-t-il d'un ton plutôt guilleret, car dans quelques heures il serait trop tard...

— A ton idée, fils, dit Fouan-Ho sans trop comprendre. Allons, vous autres, laissez l'intéressé se débrouiller comme il lui plaît. Et toi, Li-Chenk, si tu veux m'en croire, tu ferais bien d'aller prévenir notre futur collègue.

Planté sur le seuil de la porte cochère, M. O'Reilly faisait mûrir au soleil sa panse dilatée dans un gilet à carreaux. La quiétude béate des dimanches l'inclinait à une inépuisable mansuétude et son petit œil se posait avec la même indulgence sur les moineaux qui s'ébrouaient au rebord des toits, un chat traînant dans le ruisseau un hareng indiscutablement maraudé à quelque ménagère des alentours, et sur Li-Chenk qui de son allure souple partait pour quérir le « remplaçant ».

— Dites donc, O'Reilly, dit le policeman de garde, arrêté à la hauteur du gros homme, c'est l'un de vos Jaunes que ce lascar si alerte?... Etes-vous toujours satisfait de vos locataires?

— Sergent! répondit l'autre avec componction, j'en souhaiterais de pareils à chacun. Ils paient recta, pas l'ombre d'une contestation. Voilà des années qu'ils logent chez moi; sept Chinois, toujours les mêmes, plus une dame, comprenez-vous ça? Flanquez-moi autant d'Anglais dans une pièce où frétille un jupon, je ne vous donne pas huit jours avant que vos gars ne se mangent le nez. Avec mes types, rien de pareil! Jamais une querelle, que dis-je? jamais un mot plus haut que l'autre. J'ai beau y être habitué, je trouve ça admirable, et vous pas?

Le policier rectifia un pli de sa tunique, bomba le torse et cracha magistralement à six pieds devant lui, performance qui pouvait à la rigueur s'interpréter comme une opinion.



Dix heures allaient sonner et la voiture attendait devant le portail. La Russe l'avait frêtée assez loin de ces parages et son choix s'était porté sur un chauffeur grisonnant. Depuis qu'ils roulent, ces doyens du volant en ont tant vu qu'ils sont moins curieux, sinon plus discrets.

— Eh bien, fils? s'enquit Fouan-Ho.

— Allons-y! décida Woou-Peï-Dan et à son signal le cortège s'ébranla.

En tête, gambadaient les deux plus jeunes de la bande, Li-Chenk et Lao-Toung, avec des rires, des bribes de rengaines dont ils estropiaient l'air et les paroles, bref toutes les manifestations d'une turbulence, insolite mais admirablement jouée. D'autres serraient de près Woou-Peï-Dan et Hien-Tchoou, le nouveau venu, qui de leurs mains jointes offraient un siège passable au mort, un peu tassé sur lui-même et la face à l'abri d'une casquette enfoncée jusqu'aux yeux. Le bon Fouan-Ho fermait la marche, moins exubérant certes mais hilare, lui aussi. Toute la troupe dévala en trombe devant le propriétaire qui faillit laisser choir une pipe amoureusement culottée.

— Dieu me damne! songea-t-il, ce gaillard est ivre-mort, on dirait...

Le chauffeur n'hésita pas un seul instant.

— Le frère en tient plus que sa demi-pinte! lança-t-il sur un ton où perçaient l'envie et la considération.

— Aux docks! commanda Flavia. Je ne me rappelle plus le numéro, ni même la rue, mais nous connaissons l'endroit, on vous indiquera la route...

L'homme appuya sur la pédale, mais se retourna, soudain inquiet :

— Et si le camarade, sauf respect, salissait la voiture? vous savez ce que c'est...

— Pas de danger! ricana l'assassin. Puis, en cas d'accident, on vous dédommagerait...

Pendant que son monde s'engouffrait dans la cave avec un reste d'allégresse, Fouan-Ho s'excusait près de M. O'Reilly. Pour fêter une aubaine inespérée, ce compatriote, survenu dans

l'après-midi en visite, avait bu plus que de raison et les deux jeunes gens se dévouaient pour le rapatrier jusqu'à son domicile, quelque part là-bas au bord de l'eau. O'Reilly souriait, bien que choqué de cette entorse au respect du dimanche, car dans sa stricte orthodoxie, il ne se saoulait régulièrement, autant dire religieusement, que le samedi soir.

Cahin-caha, virant à droite, tournant à gauche selon l'injonction des clients, le taxi s'engagea finalement dans l'interminable artère, le long des docks. Sur des kilomètres, les entrepôts dressaient devant le fleuve comme une falaise rébarbative trouée de portes sournoises et de fenêtres borgnes, sans un rai de lumière. Car dans ces cathédrales du négoce n'officiaient à pareille heure que des rats, les mieux nourris de Londres et peut-être bien de l'univers. En face, des volets de fer obturaient les magasins des *shiphandlers* qui fournissent aux plus patouillards des cargos comme aux trois-mâts mieux découplés que des lévriers, absolument tout, depuis le mazout et l'eau douce jusqu'aux conserves fines et à la provision de papier hygiénique. Dans certaines encoignures, de discrets souteneurs tapaient de la semelle en guignant de loin le manège de leur femme à l'affût. Mais, débardeurs en retard, soutiers endimanchés, les rares passants filaient sans s'arrêter devant les bazars fermés où le matelot se procure ces coffrets habilement compartimentés, ces lames indispensables dans les rixes et les accordéons, orgues des nuits de quart sous les étoiles des tropiques.

Attentif à ne pas déraper sur cet asphalte beurré d'un magma de houille et de cambouis, le chauffeur prêtait pourtant l'oreille aux propos des voyageurs qui, jouant jusqu'au bout la comédie, donnaient hardiment de la voix.

— Votre compagnon n'est guère causeur, jeta-t-il pardessus l'épaule.

— Il ronfle!... cria Woou-Peï-Dan, et la femme gloussa, étroitement collée au mort qui dodelinait du chef au rythme de la guimbarde.

Maintenant, on longeait des sacs de chaux, en piles soigneusement bâchées, des monceaux de briquettes de Cardiff, des cuirs bruts des Pampas, en tas puant le suint, des bariques d'huile ou de coaltar, érigées en tours de Babel. Au-

dessus de ces remparts successifs se profilaient en nette résille les agrès des voiliers et la cheminée trapue des vapeurs où grinçaient les treuils activant la giration des mâts de charge. Car, même à Londres, le dimanche, Mercure n'abdique jamais entièrement ses droits au profit du hargneux Jéhovah. Entre ces blocs, s'ouvraient vers le fleuve des sortes de ruelles où des lampes à arc diffusaient une nappe bleutée. Parfois une grue, accroupie au ras du quai, entrebâillait sa gueule incandescente où des lascars ruisselants enfournaient du charbon à la volée. Au beaupré d'un sloop bas sur l'eau, un mousse arrachait des accords nostalgiques à son harmonica et, comme enrouées par la brume, des locomotives essayaient de siffler dans le lointain.

La voiture s'arrêta.

— C'est là! dit Woou-Peï-Dan, indiquant vaguement un groupe de maisons déjetées, alternant avec des terrains ceints de palissades.

Flavia sauta rapidement à terre afin de régler la course, car le chauffeur insistait pour aider au transport de l'ivrogne.

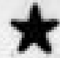
— Bah! il ne pèse pas dans mes bras plus qu'une plume! se récria le Chinois qui se félicitait d'avoir contraint sa victime à garder sagement la station assise, avant que la rigidité cadavérique n'eût produit son effet.

Le taxi vira de bord et bientôt son feu d'arrière ne fut à distance qu'un point clignotant. La Russe regarda autour d'elle; l'endroit était particulièrement sinistre et désert. Pas une âme, pas un bruit!... L'unique réverbère au carrefour jetait une lueur souffreteuse sur le sol gras où se disjoignaient en épi les rails d'une voie étroite. Des ombres semblaient ramper à la base des masures dont le crépi, tombé par larges plaques, offrait l'apparence d'une lèpre.

Ses pas étouffés par des semelles de crêpe, Woou-Peï-Dan remontait déjà du quai, les mains vides. Il sourit sans mot dire et les complices se hâtèrent vers des lieux plus rassurants.

Les poches lestées de galets et d'une poignée de vieux boulons, Kong-Tziu-Ma reposait sur un fond de vase où des crabes s'affairaient. La lune se levait, son croissant se dégagea tardivement des nuages. Mais il n'éclairait qu'une eau lourde,

moirée de pétrole, poudrée de ciment, avec des bouchons de liège et des écorces d'orange, en proie à l'incessant clapotis.



— Quel Chinois, chef?

— C'est vrai! l'information offrait si piètre intérêt qu'elle a dû passer en caractères minuscules entre deux colonnes d'objets perdus. En effet, un Chinois de plus ou de moins à Londres, la belle affaire! Or, par devoir et sans doute de nature, j'estime qu'en matière de vie humaine on ne peut s'arrêter à la nationalité ou à la teinte de la peau...

— J'entends bien, chef, mais ce Chinois?

— Le Jaune en question descendait bravement la Tamise vers la mer; entre deux eaux, vous comprenez? Des mariniers l'avaient repêché à la gaffe. Fait-divers des plus banals assurément!... L'homme avait dû tomber dans le fleuve par accident, un soir de ribote ou autrement et rien n'empêchait de croire qu'il s'était suicidé. Mais tout m'autorisait à penser à un assassinat; car pourquoi cette poche pleine de boulons? L'autre poche manquait, y compris la moitié du veston. Nulle marque à ses frusques, pas de papiers bien entendu, encore moins d'argent. Vol, histoire de femme, est-ce qu'on sait? On ne signalait aucune disparition; les Célestes sont des gars ultra-discrets et si le mort comptait au rôle de quelque long-courrier plus ou moins marron, le navire devait être loin, car le noyé ne reparaissait qu'après dix ou douze jours d'immersion. Malgré toutes mes instances, car j'avais mon idée, les surintendants de district ont manifesté le même dédain ou une égale incompétence. Pour la plupart des policiers, voyez-vous, tous les Chinois ont la gueule ainsi faite que pas moyen de les distinguer l'un de l'autre. Or, je prétends que celui-ci ne ressemble à personne...

Le reporter de l'*Evening Pictures*, tabloïde de création relativement récente, saisit avec l'avidité professionnelle les épreuves qu'on lui tendait. Mais il les reposa sur un coin de table avec non moins d'empressement. Une moue échappa à l'inspecteur-chef Ph.-A. Dudley, de Scotland-Yard.

— Pas photogénique, bien sûr, le sujet! Les crabes et l'eau vous défigurent proprement le plus joli garçon. Le bras gau-

che manque, tranché probablement par une hélice. Que le bonhomme ne respirât plus quand il glissa dans le bouillon, cela confirmait simplement mon hypothèse. Le plus drôle, c'est qu'on l'avait au préalable empoisonné. Mais oui, prenez connaissance du rapport d'autopsie...

— Vous permettez, chef?

— Je vous en prie, fit Dudley, en rallumant sa pipe cependant que le jeune homme notait fébrilement sur un carnet les passages saillants de la pièce officielle.

— Et je peux?...

— Allez-y, et à fond!... Emportez aussi ces photographies, éléments d'une page sensationnelle. Et si l'envie vous démangeait de tancer l'inertie, l'incurie, que sais-je, moi? de ces Messieurs des districts, je n'y verrais pour ma part aucun empêchement. Nantis depuis quarante-huit heures de ces renseignements, ils persistent à ne pas donner signe de vie. Cela les chatouillera peut-être au bon endroit. Ah! de mon temps!...

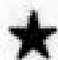
Et l'inspecteur-chef coulait un regard attendri vers son vieux casque de policeman qui, souvenir ou talisman, trônait sur la cheminée, avec la découpure bien nette de trois balles de browning. Car il avait commencé par porter la bombe ovoïde et, sans hautes protections, autant dire sans instruction, il ne devait qu'à son zèle, son habileté, le rang actuel et une flatteuse réputation.

— Et vous espérez, chef?...

— ...la solution du problème? Envers et contre tous j'ai soutenu la théorie du crime. A présent que je dispose de preuves irréfutables, je me prendrais en dégoût si je n'amenais les coupables à ceux qui inclinent à me taxer de vieille bête. Avec un peu de jugeote et beaucoup d'entêtement, on arrive à tout...

— Et la part du hasard, chef?

— Le hasard, mon petit, porte plusieurs noms, mais si fort qu'on l'invoque, il n'aide que ceux qui prennent de la peine. Au revoir, et ne ménagez pas les paresseux!



Woou-Peï-Dan rentrait assez tard dans la nuit. Tout le monde était couché; certains ronflaient avec ardeur comme

s'ils s'acquittaient d'une tâche grassement rétribuée. Masquée d'un caleçon, la lampe électrique projetait un cône de lumière sur un reste de poisson au riz, réservé pour l'absent. Celui-ci n'avait pas faim. Il se déshabilla et une fois en pantoufles, s'approcha de la table pour éteindre. Mais comme ses doigts effleuraient l'interrupteur, son regard tomba sur le journal appuyé à une bouteille vide, en face de son couvert.

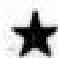
Un trait gras à l'encre de Chine cernait, évidemment à son intention, un article de l'*Evening Pictures*. Le titre lui sauta aux yeux :

LE CADAVRE RETUÉ
OU LE NOYÉ DROGUÉ

Il s'assit et, bien qu'il eût déjà soupé, piqua machinalement les bâtonnets dans le bol de riz. Tout en mastiquant il lut et relut la note, en termes vagues forcément, avec pourtant des allusions à une piste sûre, le fin limier Ph.-A. Dudley étant déjà sur le sentier de la guerre. *A demain, de plus amples informations!...* concluait non sans présomption l'auteur anonyme. L'homme haussa les épaules et tourna la feuille. La boulette de riz lui resta en travers dans le gosier. Sur toute la hauteur de la page, s'étalait de face, de profil, de trois-quart, agrandie comme un premier plan de cinéma, la dépouille de Kong-Tziu-Ma, si repoussante, si parfaitement intolérable que malgré sa maîtrise de soi, l'assassin constata que ses doigts tremblaient contre le bol vide, et il s'en voulut de la fragilité de ses nerfs.

Une toux sèche lui fit tourner la tête. Le nez au ras du cadre haut perché, Fouan-Ho l'épiait. Se voyant découvert, le vieux ferma les paupières et affecta de dormir, malgré l'incommodité certaine de la position.

Woou-Peï-Dan éteignit. Puis dans le noir, affalé sur sa couche, il sortit d'un nécessaire, avec des gestes menus et précis, la petite lampe à mèche, les longues aiguilles d'acier, la pipe d'ébène sculptée et la provision d'opium, tout ce qu'il faut enfin pour oublier.



— Woou!

A deux pas de l'arrêt où elle attendait le « bus », Flavia, dos

à la rue, se poudrait aux derniers rais de cette admirable soirée et, dans la glace de son sac, le Chinois venait d'apparaître, minuscule et lointain.

C'était bien lui, tout seul, de l'autre côté de la place. Houpette aux doigts, la Russe, usant de l'ovale biseauté comme d'un périscope, y guettait amusée les allées et venues de l'amant. Tantôt il sortait sa montre, tantôt il s'adossait à un lampadaire, puis reprenait sa marche, l'échine raide, avec cette affectation du Jaune, soucieux de ne pas perdre un quart de pouce de sa taille. Que faisait-il dans ces parages? Un rendez-vous sans doute, nouveau client ou fournisseur. Quelle bonne surprise pour lui tout à l'heure que de rencontrer sa maîtresse si loin, dans un quartier où elle ne s'était pas fourvoyée depuis des mois! Et, riant déjà du petit cri que Woou-Peï-Dan ne manquerait pas de pousser, elles serrait sous l'aisselle un sachet de mandarines, spécialement achetées à son intention, car il raffolait de ces fruits.

Soudain, elle pâlit; une femme se reflétait dans la glace. Le Chinois courait au-devant d'elle, lui tendait la main, lui donnait finalement le bras. Le fermoir du sac claqua rageusement. L'autobus stoppait et le contrôleur aboya une station. Si total était son saisissement que Flavia faillit monter dans l'énorme voiture rouge, mais recouvrant en éclair l'exacte perception des choses, elle précipita ses foulées et eut tout juste le temps de traverser la place oblongue. Déjà le geste du policeman libérait des files et des files d'autos. Or, le couple venait de s'éclipser à l'angle d'une rue.

Elle le rattrapa pourtant et dès lors le pista du trottoir opposé, pressant l'allure quand un nouveau tournant menaçait d'escamoter le gibier, et se maintenant toujours à un intervalle respectable. La tête penchée avec cette galanterie servile que la Russe n'appréciait qu'à moitié, Woou-Peï-Dan collait à sa compagne, modiste ou dactylo, comme semblait l'indiquer une toilette plutôt tapageuse.

Les réverbères s'allumèrent fort à propos, car, dans ce dédale de voies inconnues, la Russe, obligée de rester à distance, risquait de perdre de vue les *amoureux*, ainsi qu'elle les appelait mentalement, leur commune attitude ayant fini par dissiper ses doutes. Ils allaient lentement, en flâneurs,

mais n'hésitaient jamais au coin d'une rue, preuve certaine que le trajet leur était familier. Le Chinois ne s'arrêta qu'un instant, et pas une fois il ne jeta un regard en arrière. Comment se serait-il imaginé qu'on le guettait?

La poursuite prit fin à une impasse où ne s'élevaient de chaque côté que cinq ou six maisons. Les jeunes gens s'engagèrent sous une porte cochère, du pas mesuré de travailleurs rentrant au foyer, après la journée faite. Au-delà d'un couloir voûté se profilait un autre corps de bâtiment; le long d'une cage en verre dépoli grimpait l'ascenseur qui sans doute les emportait.

Flavia rôdait devant l'immeuble où des haut-parleurs luttaient à qui l'emporterait, d'une variation de Brahms et de l'apologie d'un savon pour se raser sans eau. Un homme sortit du porche et, dévisageant cette curieuse, il enjoignit à une fillette qui jouait sur le trottoir de rentrer immédiatement, sa mère l'attendant pour dîner. La Russe voulut interroger l'enfant, apeurée dès les premiers mots et c'est alors que par un hasard providentiel, l'une des mandarines tomba du sac crevé et, roulant sur le sol, attira l'attention de la petite qui s'apprêtait à détaler. Flavia ramassa le fruit, le tendit avec un sourire.

— C'est pour toi, dit-elle, si tu veux bien me dire qui est ce Monsieur?

— ...qui vient de sortir?

— Non, celui qui est entré tout à l'heure avec une dame...

— Ah! M. Peï-Dan et sa femme?

— Sa femme?

— Bien sûr!... Oh! il ne couche pas ici, il ne vient que de temps en temps, quand il peut; il travaille très loin à ce qu'on dit.

— Et il loge dans cette maison depuis...

— Depuis plus d'un an, Madame.

C'était donc cela!... Voilà pourquoi *M. Peï-Dan* revenait si tard; et, quand on l'interrogeait, il se contentait de cligner de l'œil et de jeter du coin des lèvres ce seul mot : *Affaires!*... Et la chose se renouvelait plus souvent depuis cette nuit là-bas, au bout des docks, au carrefour solitaire. Flavia passait de la stupeur à la rage, et telle était la confusion de ses sen-

timents qu'elle se surprit à rire. Ah! oui, une farce vraiment réussie. Depuis un an, le Chinois ne manquait jamais de venir ici, *quand il pouvait,* par conséquent du vivant de Kong-Tziu-Ma et même de Dé-Haï-Loung. Ni avant, ni après le crime, il n'avait renoncé aux joies du foyer avec cette donzelle. Elle habitait une belle maison, celle-ci, une maison à ascenseur, avec des fleurs au balcon, de la T. S. F., peut-être bien des canaris, avec du luxe, à tout le moins du confort. Cela lui revenait de droit, n'était-elle pas l'ancienne et, sans aucun doute, la préférée? Quant à la maîtresse que l'on reléguait dans une cave puante, puisqu'on la jugeait digne de cette monstrueuse promiscuité, on la considérait à juste titre comme une remplaçante, un hors-d'œuvre, un supplément, un pis-aller!... Est-ce que l'on tient compte de *ça?* Est-ce que *ça* mérite amour, égards, estime ou loyauté, surtout depuis le partage d'un secret de nature à lier à jamais, qu'ils le veuillent ou non, deux complices? Dès lors, à quoi bon se gêner avec une fille que l'on sait ainsi muselée?

L'enfant achevait de dévorer sa mandarine; Flavia la regardait maintenant avec haine. L'innocente n'était pour rien dans cet engrenage de faits, mais le messager des fâcheuses nouvelles peut-il s'attendre à de la gratitude?

— Un dernier mot, fillette, sont-ils mariés?

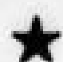
— Je ne sais pas, Madame, mais mon papa, ce monsieur qui vient de sortir, répète souvent : « C'est tout de même malheureux qu'une Anglaise s'abandonne à un Jaune! » Qu'est-ce que ça veut dire, Madame, *s'abandonner?*

— Ah! la paix, hein, petite sotte!

La gamine demeura interdite et se demanda s'il ne convenait pas de pleurnicher; comme la dame tournait le dos pour déguerpir, elle lui tira la langue tant qu'elle put et ce n'était pas beaucoup.

Déjà Flavia atteignait l'angle de l'impasse. Au risque de se faire écraser, elle traversa l'avenue, indifférente aux gestes des passants qui lui signalaient la perte des mandarines, évadées l'une après l'autre par la déchirure du sachet. Elle finit par héler un taxi et, avant d'y monter, bouscula un vieillard propret. Loin de s'excuser, elle lui décocha en pleine figure une phrase en chinois. Le gentleman resta cloué sur

place, vexé d'entendre vouer aux stupres les plus infamants toutes les dames de sa famille jusqu'à la cinquième génération, mais ravi en outre de cette virtuosité de l'invective dans cette antique langue, objet de ses chères études, car par le plus grand des hasards il comptait parmi les sinologues éminents.



— Flavia n'est pas encore rentrée?

Absorbés au même titre par une grosse partie de maj-jong, aucun des joueurs ni des parieurs ne daigna répondre. Le nez chaussé de besicles à verres bombés, Fouan-Ho accusait à la pointe d'un style d'acier la grimace d'un dieu en ivoire. Il releva la tête et s'enquit d'un ton goguenard :

— D'où reviens-tu si tard, fils?

Woou-Peï-Dan mit un doigt sur ses lèvres. — *Affaires!* dit-il. Puis il s'empara d'un magazine et, allongé sur sa couche, reprit au point où il l'avait abandonnée la suite d'un roman policier. Du temps passa. Pas d'autre bruit que le fracas d'une pièce abattue par un perdant passionné, le cliquetis des enjeux prestement raflés et le grésillement de la petite lampe dont le manchot se servait pour préparer le thé.

Woou avait laissé glisser à terre la livraison illustrée. Les yeux clos, les traits comme illuminés par un sourire intérieur, il revivait la soirée si vite écoulée dans la tiédeur du home clandestin. Le gazouillis de l'Anglaise lui demeurait dans l'oreille; il flaira ses mains qui, pour avoir lissé les cheveux de Béatrix, conservaient la fragrance de son parfum, complexe comme celle d'un bouquet, et soudain il découvrit sur sa manche un fil d'or qu'il se hâta de faire disparaître. Flavia n'était pourtant pas soupçonneuse. Mais, à propos, où pouvait-elle bien être?

Fouan-Ho rangea méticuleusement ses outils. Il se redressa en geignant, encore plus long, plus maigre dans cette robe bleue qu'il revêtait le soir, en rentrant au logis. Avec sa calotte ouatée, ses lunettes d'un modèle si rare, il rappelait un mandarin chenu dont les yeux se seraient embués à l'étude de ces rouleaux où se commente subtilement la doctrine de Confucius ou de Lao-Tzeu. Une auto ronfla, puis s'arrêta devant le porche. L'un des joueurs cria :

— Hé! Woou, voilà ta chérie qui nous revient en taxi!

C'était elle en effet; chacun reconnaissait la cadence de ses hauts talons dans l'escalier. Mais tous dressèrent l'oreille. Qui donc l'accompagnait? On distinguait d'autres pas, nombreux, plus lourds. Il y eut le bruit d'une chute, quelqu'un étouffa un juron. Violemment poussée, la porte claqua contre la muraille :

— Haut les mains, là-dedans!

Trois civils, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, parurent sur le seuil, revolver au poing. Derrière, à l'éclat des lampes électriques fixées à leur poitrine, on en découvrait d'autres, presque sur chaque marche; des policemen en uniforme aussi, jugulaire au menton. Alors entra celui qui paraissait le chef, sans armes et souriant. Terrorisé par cette intrusion, M. O'Reilly accourait et protestait sur le mode aigu. On ne s'engouffrait pas ainsi en bande, à pareille heure, chez les honnêtes gens. Il ne pouvait s'agir que d'une damnée méprise et plainte serait portée dès demain en haut lieu. L'inspecteur-chef Dudley endigua rondement ces récriminations :

— Fermez ça, hein, le plein de soupe, si vous ne voulez pas que l'on vous embarque comme complice!...

— Com... complice? bégaya le poussah dont la pomme d'Adam sautait spasmodiquement entre les pointes d'un faux-col du genre carcan.

Défaite, les yeux gonflés, Flavia sentait braqués sur elle les regards de tous ces Jaunes qui l'avaient sauvée, accueillie, et, pendant tant de mois, hébergée. Voilà donc leur récompense!... Un même sourire abaissait les coins de leurs lèvres et, si décidée qu'elle fût à parachever une vengeance qu'elle estimait légitime, elle courbait le front, ne se sentant plus la force de les braver. Elle fit un pas vers le lit de son amant.

— Le voici! dit-elle sourdement, puis elle remonta sans se retourner, entre la double haie des policiers.

Woou-Peï-Dan tendit les deux bras. Il y eut un déclic, puis on vit à ses poignets luire avec un faux air de parure le nickel de menottes perfectionnées. L'inspecteur-chef restait pensif. Il avait au passage appesanti sur cette fille un regard singulièrement dur où se lisait quelque mépris, en tout cas guère de reconnaissance pour celle qui, à l'heure où il l'espé-

rait le moins, s'était ravalée à se faire l'instrument du hasard, providence des gens de son métier. Il renifla; comment pouvait-on vivre, et peut-être se complaire, dans pareille atmosphère?

— Holà, dit-il, en voiture tout le monde, et haut les mains toujours! Les enfants, tâtez-moi à fond chacun de ces types et confisquez ce qui de près ou de loin ressemble à une arme... Et vivement, hein!

Le jeune Lao-Toung, qui se présentait le premier à la fouille, éclata de rire, prétextant qu'on le chatouillait. Les autres suivirent à la file et, chaque fois que l'un atteignait les marches, se répétait le déclic des menottes, adroitement appliquées.

— Et la demoiselle, chef, on l'embarque aussi?

— Je pense bien! mais à part, collez-la dans ma bagnole. Hopkins, vous avez de la cire et tout votre fourbi? Bon! les scellés immédiatement aux portes du couloir et de la cave. Nous reviendrons demain pour la perquisition. Et vous, M. l'Honnête Homme, préparez-vous à comparaître comme témoin, en attendant mieux!

— Bien, chef! gémit le pauvre O'Reilly.

Dans la hâte d'échapper à ce remugle qui offusquait son odorat, Dudley bousculait Fouan-Ho. Le bonhomme avait beau supplier qu'on lui laissât au moins le temps de troquer ses sandales contre des chaussures mieux appropriées à cette sorte de voyages, le chef le pressait vers la sortie. Pendant qu'on lui passait les menottes, le vieillard adressa au propriétaire un sourire contrit, exprimant tous ses regrets pour le dérangement. Puis, il se retourna, embrassant d'un coup d'œil ces aîtres misérables : la table avec les pièces éparses d'une partie de maj-jong qui ne serait jamais terminée; là-bas bien rangés sur les étagères, les pots de colle, d'encre, de vernis et de laque, et, dans l'angle de Flavia, sur l'oreiller, un soutien-gorge qui gonflait sa double conque en dentelle ajourée, pareil à une fleur jumelle et délicate.

— Ah! soupirait Fouan-Ho en buttant contre les marches, je savais bien, moi, que cela finirait mal!...

Saint-Jean d'Angély, décembre 1937.

JARL PRIEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Léon et Frédéric Saisset : *Le Grand Testament de François Villon.* (Collection « Les Grands événements littéraires »), Société française d'éditions Littéraires et Techniques, Edgar Malfère. — Adrien Huguet : *Autour de Ronsard,* Amiens, impr. Yvert. — Pierre Barrière : *La vie intellectuelle en Périgord, 1550-1800,* Bordeaux, Editions Delmas. — Revues.

Sans doute en l'an 1461, au cours de l'été, au sortir de la prison de Meung-sur-Loire où il avait longtemps médité, dans un cul de basse fosse, sur les hontes de sa vie criminelle, François Villon commença à écrire son **Grand Testament.** Il manifestait, dans cette partie primitive de l'œuvre, repentir de ses fautes, tristesse profonde, désir de racheter celles-ci par une meilleure conduite, tous les sentiments que pouvait lui inspirer le souvenir du pain noir et de l'eau saumâtre dont il venait de faire, par contrainte, sa nourriture quotidienne. Il avait encore un air de fantôme et regardait avec commisération son ventre creux.

On n'a pu savoir à quelle date et en quel endroit il termina ce poème entremêlé de ballades, et dont le ton change singulièrement au fur et à mesure qu'il avance vers sa fin, tourne, le plus souvent, à la satire, fait présumer que l'homme, la liberté recouvrée, la contrition évanouie, a repris sa petite vie de gogailles et de larcins. Dès la fin de 1462, il fait un bref séjour pour vol dans les prisons du Châtelet de Paris. Peu de temps après, détenu de nouveau dans ces prisons pour participation au meurtre de maître Ferrebouc, notaire pontifical, il est condamné à la pendaison par la susdite juridiction, fait appel devant le Parlement, lequel substitue le bannissement à la peine capitale. Dès lors, Villon disparaît de ce monde au point de ne laisser plus aucune trace d'activité littéraire et de vie.

On doit, par suite, et jusqu'à preuve du contraire, considérer que le poète avait composé en entier le *Grand Testament* dans le cours de l'an 1462, bien que certains commentateurs de cette œuvre assignent des dates ultérieures à son achèvement. Quoi qu'il en soit, MM. Léon et Frédéric Saisset, dans l'excellent ouvrage, nourri d'une belle érudition, présenté dans une langue claire et ferme qu'ils viennent de lui consacrer, considèrent le *Grand Testament* comme l'événement majeur de la vie intellectuelle à la fin du moyen âge, car, avec lui, disent-ils, naît le lyrisme, c'est-à-dire la poésie personnelle dont on ne rencontrait précédemment aucun exemple et qui tire son aliment essentiel des pensers et des sentiments intimes de l'écrivain. Cette œuvre tourmentée et réaliste, en effet, tour à tour goguenarde et mélancolique, dominée souvent par l'idée de la mort chère aux poètes du xve siècle, rompt tout contact avec la poésie courtoise qui s'étiolait à l'heure de son apparition. Elle ouvre des voies nouvelles à l'inspiration des porteurs de lyres.

MM. Léon et Frédéric Saisset ont tenté, dans leur livre, de reconstituer son histoire, autant que cette tâche était possible en l'absence de documents probants, depuis le moment où Villon la conçut jusqu'à nos jours. Ils nous en présentent d'abord un résumé établi avec le plus grand soin et parsemé d'intelligentes citations. Ils la situent ensuite dans l'œuvre générale du poète et montrent de cette sorte comment ce dernier, auteur déjà de *Lais* (*Legs*) connus sous le nom de *Petit Testament*, écrit analogue, ébauche de tendance plus folâtre que profonde, fut amené à la composer. Les *Testaments,* en ce temps éloigné, étaient un genre poétique de forme plutôt burlesque.

Villon, au dire de MM. Léon et Frédéric Saisset, fut un disciple de Jean de Meung, nourri de la contre-partie satirique du *Roman de la Rose* à laquelle il emprunta des idées, des images, des traits et jusqu'à des vers. Il s'inspira peut-être, pour la forme de ses vers, ramassée, savante, artiste, de Guillaume de Machault, grand et docte contructeur de ballades. Il dut également beaucoup aux écrits d'Eustache Deschamps, auteur, avant lui, d'un *Testament par esbatement.* Il tira peut-être des enseignements de son séjour à la cour

de Charles d'Orléans, de ce Charles d'Orléans qui excellait à traduire avec grâce, gentillesse, douceur et mélancolie ses mignardes imaginations.

Ainsi MM. Léon et Frédéric Saisset poursuivent la recherche des influences que leur héros a pu subir; mais, en définitive, ils pensent que celui-ci, qui fit d'assez méchantes études et qui ne se montra guère savant, sauf sur les matières de la Bible, dut le meilleur de son inspiration aux spectacles des mœurs qu'il fut amené à contempler, à sa vie publique et à sa vie intérieure. Le *Grand Testament*, M. Pierre Champion l'a démontré, offre un ample et divers panorama du Paris du xve siècle, du Paris universitaire d'abord, englobé entre la place Maubert, la Montagne Ste-Geneviève et la rue St-Jacques et de quelques autres régions, en particulier de la région où se dressaient le Châtelet, ses prisons, ses tribunaux.

MM. Léon et Frédéric Saisset tracent un tableau vivement coloré de l'existence de Villon dans ces cadres, des relations qu'il y contracta, des vilenies qu'il y commit. Il semble malaisé de savoir si l'homme jouissait, comme poète, de quelque crédit dans les groupes lettrés, bien qu'il se qualifie luimême « de bien renommé Villon ». On ignore à quel compagnon de sa carrière il confia, à sa mort, le soin de conserver le manuscrit du *Grand Testament*. Celui-ci fut-il connu de son vivant? MM. Saisset sont tentés de le croire, quatre copies subsistant de ce manuscrit, qui datent du xve siècle. Le poème fut publié, sous la marque du libraire parisien Pierre Levet, avec le *Petit Testament* et quelques autres œuvres, en 1489 et maintes fois réimprimé. En 1533, Clément Marot le comprit dans une édition plus correcte des *Œuvres de Villon*. Puis un grand silence, pendant tout le cours du xvie siècle, tomba sur le poète, pour ainsi dire exclu de la littérature. Les humanistes ne pouvaient comprendre une poésie toute de spontanéité et attachée par des racines profondes à la vie. Au xviie siècle, Villon ne fut guère lu que par les écrivains satiriques et réalistes. MM. Saisset se demandent si les burlesques le connurent. Il apparaît bien que Scarron donna à son *Testament* une forme très voisine de celle du *Grand Testament*.

Les romantiques rendirent à Villon sa place dans les lettres, non sans quelques scrupules, car ils méprisaient ses mœurs; mais c'est aux érudits de notre temps, les Longnon, les Schwob, les Vitu, les Champion, les Thuasne, etc..., qui reconstituèrent patiemment les diverses phases de sa carrière à l'aide de documents d'archives, qui publièrent ses écrits purifiés de leurs imperfections et en éclaircirent les énigmes, que le poète doit, en définitive, sa gloire tardive.

Nous avons déjà signalé, en commentant ses ouvrages, que M. Adrien Huguet, savant de qualité, plus spécialement attaché à l'histoire de la Picardie, nous avait apporté sur des personnages de sa région mêlés à l'histoire générale ou bien sur des faits de celle-ci se rattachant à la dite région, de précieux documents. Aujourd'hui, dans une intéressante brochure, intitulée : **Autour de Ronsard, Un meurtre à Abbeville en 1553,** M. Adrien Huguet nous fournit quelques renseignements sur les circonstances dans lesquelles périt Antoine Chasteigner de La Roche-Posay, seigneur de l'Islebapaume, parent, ami et confident de Ronsard, enfermé dans Thérouanne que les Espagnols assiégeaient. Auprès de ce jeune gentilhomme, dont le poète célébra les prouesses, se trouvait probablement un homme d'armes du duc de Vendôme nommé Michel de Ronsart, lequel, après la prise de Thérouanne, se réfugia à Abbeville. Là, ce Michel de Ronsart, au cours d'une rixe, trucida l'homme qui l'avait querellé. Pour échapper à la mort, il transigea, par l'entremise de son frère, Charles, seigneur de la Gastine, avec la veuve du défunt à laquelle il paya 69 livres d'indemnité. En ce temps-là la vie humaine ne valait pas cher. Il est vrai, elle n'augmenta pas de prix dans la suite. Louis XIV donnait 40 livres pour la perte d'un ouvrier mort à son service.

M. Adrien Huguet croit que le Ronsard susdit pouvait être un parent collatéral du poète et il nous donne sur lui d'autres renseignements inédits. Il ajoute que cinq Ronsard se rendirent coupables de crimes entre 1553 et 1573. Ils avaient le sang plus chaud que ne l'avait le doux ami d'Hélène.

La Picardie quittée, passons au Périgord. On y manifestait aussi quelque humeur batailleuse. On n'est pas très bien

renseigné sur l'histoire de ce pays qu'Henri IV réunit à la couronne. M. Pierre Barrière vient heureusement de publier un gros livre : **La Vie intellectuelle en Périgord** (1550-1800) qui nous révèle au moins un aspect de la petite nation qui l'habitait. Il y témoigne d'un agréable talent d'écrivain et d'une consciencieuse érudition.

Le Périgord donna naissance à Bertrand de Born, à Arnauld de Mareuil et à Arnauld Daniel, troubadours qui peuvent compter parmi les meilleurs écrivains produits par ce rude terroir. M. Pierre Barière les nomme, mais ne s'occupe pas d'eux. Il ne veut pas remonter au déluge. Il borne son ambition à nous présenter la vie intellectuelle des périgourdins de la seconde moitié du XVIe siècle à la Révolution.

Il semble que cette vie intellectuelle fut singulièrement troublée par les guerres intestines, la Ligue d'abord, la Fronde ensuite, auxquelles les périgourdins prirent une part active.

M. Pierre Barrière nous dit que des imprimeries existèrent à Périgueux dès la fin du XVe siècle, mais qu'elles y furent peu actives, publiant des ouvrages d'une rare insignifiance. Elles furent plus agissantes à Bergerac, centre protestant où vécurent les Vernoy qui lancèrent, au XVIe siècle, nombre de publications de polémiques ou autres. Le grand exploit des imprimeries de Sarlat consista, paraît-il, à faire connaître, au XVIIe siècle, les poésies patoises de Rousset.

De l'initiative des imprimeurs, la vie intellectuelle ne semble pas avoir beaucoup bénéficié. Elle fut surtout servie par les collèges, dominés tantôt par les protestants, tantôt par les jésuites. Les trois villes principales que nous avons nommées plus haut possédèrent de ces établissements dès le début du XVIe siècle, et beaucoup d'autres villes secondaires (Mussidan, Belvès, etc...) en édifièrent à leur tour. On y préparait plutôt des humanistes bourrés de latin et d'histoire que des spéculatifs et des créateurs.

M. Pierre Barrière nous montre, en effet, que de ces collèges sortaient de doctes théologiens, des médecins à la plume active et des érudits de tous genres, lesquels furent en même temps des curieux, des bibliophiles possédant des

« librairies » pleines d'ouvrages rares dont héritèrent les couvents et autres maisons du savoir. Parmi les gens de l'aristocratie, les Gontaut-Biron, les Bourdeille, les Salignac, beaucoup surent se servir habilement d'une plume, tout au moins pour écrire des traités sur des matières militaires. Un humaniste, Arnauld de La Borie, laissa, dit-on, en mourant, un monument de science profuse intitulé : *Les Antiquités du Périgord.* M. Pierre Barrière, peut-être avec raison, déplore la perte de ce manuscrit. Seul, vers ce temps, semble-t-il, Jean de Champaigne, maître des requêtes et homme de confiance de Marguerite de Navarre, se livra aux méditations philosophiques; mais ses écrits contiennent plus de galimatias et d'érudition indigestes que de saines et pittoresques doctrines. Le Périgord abrita aussi bon nombre de traducteurs qui s'agrégeaient au clan humaniste.

On reste surpris de voir qu'à examiner la vie intellectuelle périgourdine au XVIe siècle, M. Pierre Barrière ne découvre aucun lien entre des hommes occupés à des travaux parallèles. D'ordinaire, les humanistes, fort sociables, formaient des groupes, des sortes d'académies où ils disputaient sur certains problèmes de leur compétence; ils entretenaient aussi des relations avec les doctes de Paris et du monde. Peut-être les savants périgourdins demeurèrent-ils dans l'isolement à cause de la situation de leur pays, éloigné des grandes routes de communication et d'accès difficile.

Montaigne est le type achevé de ces isolés cogitant dans leur cabinet de travail. M. Pierre Barrière lui consacre une bonne partie de son livre, la partie la plus originale, la mieux réussie; il y étudie sa psychologie réelle et examine aussi les *Essais* en fonction du Périgord. « Sans le Périgord, écrit-il, nous n'aurions vraisemblablement pas eu les *Essais* ». Pour M. Pierre Barrière, Montaigne fut un homme d'action manqué et qui ne jouit réellement de la vie qu'en voyage ou bien quand les événements le contraignirent à exercer son esprit d'initiative. Les *Essais* furent sa réaction contre le trop grand repos, la solitude, les périls, le défaut d'amour et d'amitié que lui réserva sa retraite volontaire.

Les Essais, au dire de M. Pierre Barrière, qui en fournit de nombreux exemples, sont un livre essentiellement périgourdin,

aussi bien par la langue que par les manières de voir. Montaigne tint à sa terre par des liens très forts. Il ne l'oubliait pas, même quand il était loin d'elle. Il était plein des sentiments qu'elle lui avait inculqués. Il jugeait des mœurs et des vicissitudes du monde par comparaison instinctive avec celles de son entourage.

Comme tous les intellectuels périgourdins, Montaigne a été plus historien que philosophe, mémorialiste sans le savoir, « camouflant » des idées audacieuses sous un appareil assez artificiel d'érudition, envisageant l'histoire de son temps, non pas sous son aspect réel, mais à travers son tempérament, sa sensibilité, ses préjugés d'autochtone.

Nous ne pouvons suivre M. Pierre Barrière dans le développement de sa magistrale et parfois, peut-être, un peu trop rude découverte de Montaigne. Dans les pages qui suivent, cet écrivain fait passer sous nos yeux d'autres figures curieuses, La Boétie, que ses travaux ne rattachent guère au Périgord, quelques poètes, Pierre de Laval, qui chanta avec quelque force et quelque grâce son terroir originel, Rousset, le rimeur patoisant, Fénelon et La Calprenède qui, ce semble, ne tinrent que par leur origine à ce pays, cent autres personnages de plus ou moins grand mérite.

D'une façon générale, si les hommes évoqués par M. Pierre Barrière laissent l'impression d'avoir reçu certains aspects de leurs caractères ou certaines de leurs tendances spirituelles de leur région natale, ils ne donnent guère, par contre, le sentiment d'avoir (sauf peut-être à la fin du XVIIIe siècle) créé et maintenu en activité une vie intellectuelle locale.

Revues. — *Humanisme et Renaissance*, janvier-mars 1938. De M. Abel Lefranc : *Les journées d'une société polie au XVIe siècle d'après les prologues de l'Heptaméron;* de M. Michel François : *Adrien de Jhon et l'Heptaméron de Marguerite de Navarre;* de M. Robert Maréchal : *La Coche de Marguerite de Navarre;* de MM. Pierre du Colombier et Jean Adhémar : *Germaine Pilon et sa famille;* de M. A. P. : *Saint-Quenet;* de M. Georges Diller : *Puy-Herbault, Marot et Charles de Sainte-Marthe.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 15 janvier 1938. De M. Albert Lantoine : *Abd-el-*

Kader franc-maçon; de M. A.-P. Dutertre : *Livres de raison;* de M. André Lesort : *Reverseaux* (*Jacques-Philippe-Isaac Gréau de*)*;* de M. Marc Eil : *Le corsaire Nau, dit l'Olonnais.* — 30 janvier 1938. De M. J. A. O. S. : *Le château de Crèvecœur-en-Auge;* de M. Pierre Dufay : *Jean Bodin;* de M. Marcel Baudouin : *Harpies dans les Eglises;* de M. Chandelliez : *Nos premiers timbres-postes;* de M. Dazincourt : *Antoine Dorfeuille.*

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henry Charpentier : *Ode sur l'Acropole*, Mercure de France. — Henry Charpentier : *Diptyque*, « éditions du Trident ». — André Druelle : *Evocations*, « éditions des Iles de Lérins ». — Frédéric Plessis : *La Couronne de Lierre*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Roger Desaise : *Voies dans le Soleil*, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Odilon-Jean Périer : *Les Poèmes*, « éditions des Artistes », George Houyoux, Bruxelles.

Je ne veux longuement insister; l'**Ode sur l'Acropole** d'Henry Charpentier a paru dans le *Mercure de France* du 15 novembre dernier. Les lecteurs s'en souviennent. On ne peut oublier cet éclat continu et cette ardeur de foi humaine projetés par les rythmes et les images de cette parfaite ode pindarique. Strophe, antistrophe, et dans un mètre différent, épode, se répondent, comme il sied, évoluant sur un thème commun ou sur une allusion analogue cinq fois de suite. C'est la juste exaltation de la Raison, ou Sagesse Lyrique, s'établissant au parvis du temple par l'enchaînement des âges, et rappelant aux peuples qu'à eux-mêmes ils n'auraient jamais survécu si le pasteur et le dieu n'eussent frappé la Lyre harmonieusement ni soufflé leurs chants réglés, soutenus aux cadences du pipeau.

De même en ce **Diptyque,** le poète chante *l'Immortalité* dans une ode infiniment lucide et nuancée. Certes, il ne se fait guère d'illusion; il sait bien que

Le bruit seul de son nom a l'immortalité

et que nul ne prend souci de connaître ses travaux, les tourments dont ils sont le gage. Mais il ne cherche gloire ni fortune, il ne veut qu'apprendre à ses frères qu'il chérit les fleurs, les fruits, le prix merveilleux de la Beauté, selon les préceptes du Centaure, son exemple et son conseil :

Certe, il ne songeait guère à préparer sa gloire
Le Vieillard sans patrie et sans yeux, que la noire
Infortune parmi le monde accompagnait.
De village en village il allait, chantonnait
Pour quelque aïeule au seuil de sa cabane assise,
Pour un pêcheur dont la mémoire est indécise,
Pour un faune attentif ou d'étonnés enfants
La sagesse d'Ulysse et les rois triomphants...

Dans chaque forme humaine, à sa voix, un dieu descendait, exaltait le verbe, multipliait, consacrait l'émotion et la réflexion dans toutes les âmes farouches ou délicates, et

Si deux hommes, un jour, s'éprouvent à vous lire
Heureux ou malheureux,
Ah! bénissez les dieux : Apollon et la Lyre
Vous furent généreux!

Notons, en passant, dans cette ode le soin légèrement ironique que prend Henry Charpentier à séparer à la rime (à la fin d'un vers selon la manière de Pindare) un mot en deux parties, dont la dernière emplira la chute d'une strophe :

Nous sûmes vous saisir, vous, ô Muses Syra-
cusaines!

Cette flexion voulue par l'érudit, et exceptionnellement souple ici et valable, correspond au souci, dans l'*Ode sur l'Acropole,* de choisir quelques vocables désuets au sens périmé et de leur restituer une âme nouvelle, avec goût et beaucoup de discrétion. A ces jeux de philologue je préfère la tentative qui constitue le second volet du *Diptyque :* transposition en vers nets, précis, mobiles et de mesure variable, sans l'appui d'aucune rime, de la délicieuse églogue dixième, *Gallus,* où Henry Charpentier s'efforce de maintenir l'ondoiement animé et l'éclat aux mille facettes de l'hexamètre virgilien. A-t-il réussi et partout, et toujours? Lui-même, je pense, n'y prétend pas. Il a dû consentir à maint sacrifice de détail, à déplacer certains mots, à omettre telle épithète. Qui aurait le front de penser qu'il parviendrait, un jour, à donner l'équivalent de la musique magique du Mantouan? En suggérer une idée assez proche est beaucoup; sachons louer les audacieux.

André Druelle, dont l'érudition discrète aimerait se dissimuler et n'est sensible qu'à de rares raffinés sous les échos de sa simplicité rustique, dans ce poème nouveau **Evocations** fait apparaître les tourments d'une âme inquiète sans cesse et qui chercherait à s'absorber en Dieu. *Le chercherait-il, s'il ne l'avait,* comme tant d'autres de nos jours, *trouvé?* Il se pose la question pascalienne, il la médite et laboure son cœur, interrompant le travail champêtre...

Tout à coup, dans l'étable,
Où la lanterne-tempête
Œuvre un faible cœur, le vacher
Se souvient de vous, mon Dieu!

Le vacher, homme de quarante années, survenu au cours de l'angoissante méditation du maître, a beaucoup erré, beaucoup aimé les femmes...

...et s'il n'a pas tué
Son prochain, en quatorze, ce n'est pas sa faute...
. . . .
Mon Dieu! dit le vacher, debout, dans la rigole
Où chatoie le purin, pourquoi penser à Vous,
Moi qui jamais n'y songe...

Et les vaches paisibles, devant l'auge restée vide, tandis que s'attardent maître et vacher, vers qui déjà elles tournent la tête :

Tu vas être en retard, scintillent
Leurs gros yeux interrogateurs.

« L'angélus moutonnier » sonne alors, « mêlé au livide essor de l'aurore », et le poète paysan voit lui apparaître Jésus montant dans cette clarté naissante. Il apparaît, barbu, les pieds ensanglantés, à midi encore il était là, souriant à la lumière sous son long manteau rapiécé de berger. Mais l'angélus sonna. Un bûcheron criait : « A la soupe. »

....Tout disparut... j'étais seul
Etait-ce vous
Oh! Père, semblable à mon père?

Le pauvre homme vient donc à Dieu, d'esprit comme de corps. Il se reprend au labeur, cherche à la corne du bois la jument qu'il faut livrer au boucher... Je l'ai vendue, s'excuse-t-il, Seigneur! parce qu'il faut vivre, et c'est à mon

service pourtant qu'elle s'est usée, c'est pour moi qu'elle est malade. Je tire à moi la bête.

Elle suit. Je vais plus mort que vif, oh! Seigneur,
Punissez-moi, faites-moi souffrir, j'ai tout mérité.

J'aimerais par cette analyse un peu poussée et le choix de ces citations comme ouatées et discrètes qu'on se rendît compte de la discrétion d'âme exquise, profondément déchirée, qui s'exprime dans ces rythmes dépouillés de tout artifice convenu, et toujours d'une puissance parfaite d'évocation et de douloureuse suggestion. Tout chez André Druelle est sacrifice de l'extériorité des choses, mais d'une pureté intime et courageusement contenue d'art ingénu et de lyrisme contrôlé en ses sources les plus profondes.

« Nouvelle édition revue et augmentée » **La Couronne de Lierre** est le recueil des vers écrits par Frédéric Plessis de 1904 à 1934. Il a débuté, en 1866, par *la Lampe d'argile* qu'a suivie, en 1897, *Vesper*, et réuni ses *Poésies Complètes* de 1873 à 1903 en un volume. Son activité ne s'est pas bornée à la seule poésie : sept romans, trois études d'histoire littéraire latine parachèvent sa belle œuvre de laborieux et de savant. La Muse qu'il sert est familière et paisible, elle est irréprochable. Si elle ne se livre pas à la fureur des enthousiasmes qui découvrent des cieux nouveaux et se satisfait de fouler les chemins dès longtemps éprouvés, il n'importe que fort peu. Baudelaire ou Villon ne sont pas les seuls poètes dont s'honorent la langue et la pensée françaises; marcher d'un pas uni avec Pierre de Nolhac ou avec Charles Le Goffic n'est pas une destinée méprisable. Les poèmes réunies dans le présent recueil ne sont pas tous nouveaux, puisque la plus grande part en est ici réimprimée, mais aucun est indifférent. Un charme modeste s'en dégage, mais il est fait de grâce et de la forte trempe d'une conscience virile, qui sait penser, qui chante juste. Un long poème, curieusement, des *Derniers Vers* ne laisse pas de surprendre par un accent d'indignation assez proche de celle de Vigny :

Quand la Muse elle-même a changé son langage
Et, piquant ses cheveux d'une plume sauvage,
Jette à sa blanche épaule un barbare manteau...

Ce passage n'est pas sans faire songer à celui de *la Maison du Berger :* « La Muse a mérité les insolents sourires... » Je n'y perçois aucune trace de réminiscence, une rencontre lointaine, rien de plus; de même que je ne puis croire à plus, s'il est vrai que l'illustre quatrain de la *Tristesse d'Olympio :* « Toutes les passions s'éloignent avec l'âge... » soit, en effet, la redite d'un quatrain introuvable de quelque *Almanach des Muses* éventuel. Tout cela n'est que fastidieux. *Un Rêve* est un fort beau poème, je le dis avec assurance et reconnaissance, de Frédéric Plessis, bien que, il me le faut confesser, je place plus haut encore *la Maison du Berger* et la *Tristesse d'Olympio.*

Les Cahiers du Journal des Poètes sont, en Belgique, une maison d'éditions; l'auteur de ce fulgurant et grandiose poème **Voies dans le Soleil,** Roger Desaise est Belge; je ne l'ignore pas. Vais-je empiéter sur la rubrique de mon ami Georges Marlow? C'est à lui que revient l'honneur de le louer en l'analysant. Mais il sied, cependant, que je le situe, dans les productions de l'époque en langue française, à sa vraie place, qui est la première : je félicite l'auteur récent de cet étrange et puissant « poème polyphone » de 1934, la **Cantate des Sept Portes,** d'avoir à ce point réalisé tous les espoirs que dès lors il dépassait. Maître de sa forme toute personnelle, rejetant les conventionnelles traditions, se créant selon ses besoins un grand vers polymorphe, flexible et vigoureux qui glisse par des nuances à peine perceptibles aux grandes effusions de ses poèmes en prose, et aboutit à une conclusion de grandeur souveraine, une splendide fusion de soi dans la magnificence de l'Univers.

Pouvais-je ne pas faire place à un si grand poème? Pouvais-je négliger de signaler l'édition du recueil complet des **Poèmes** d'Odilon-Jean Périer, dans leur présentation magnifique par M. Georges Houyoux (Editions des Artistes, Bruxelles) quand, précisément, les poètes et les amateurs de poésie, en France, commencent à se douter de la place de gloire et de nouveauté qu'Odilon-Jean Périer, emporté dès le plus jeune âge par la mort, eût tenue, tient déjà, au-dessus du tourbillon fourmillant de productions originales, puissantes, fortes et neuves, qui naissent sans cesse dans les deux

pays frères et amis? Certes, depuis l'héroïque génération éclose à la gloire dans les rangs de la *Jeune Belgique*, de la *Wallonnie*, du *Coq Rouge*, nulle œuvre ne s'impose aussi haut, par sa valeur de nouveauté, de réalisation sincère, très pure et dépouillée, que l'œuvre d'Odilon-Jean Périer; nulle œuvre ne la surpasse en beauté irrévélée et lucide, ni en Belgique, ni en France. Il est l'égal des très grands : *le Promeneur, la Maison de verre* suprêmement,

où toute chose s'arrête
à la merci d'un beau vers

sont des poèmes qu'on admire et en présence desquels toute chose, en suspens, est muette.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

A.-Ferdinand Herold : *Les Amants hasardeux*, Mercure de France. — Gabriel Mourey : *L'amateur de fantômes*, Mercure de France. — Jean Prévost : *La Chasse du matin*, Gallimard. — Pierre Devaux : *Gaïlen*, Plon. — Henry Bordeaux : *Le Maître de l'amour*, Plon. — Claire Sainte-Soline : *Les sentiers détournés*, Rieder. — Paul Mousset : *Maïmena*, Grasset. — Jane Valriant : *Sur un air anglais*, Nouvelles Editions de Paris.

C'est l'esprit du vieux *Mercure* dont M. Robert Brasillach disait dernièrement, dans *Je suis partout*, avec le beau dédain de la jeunesse, qu'il n'est plus qu'une survivance, en la présente revue, que l'on retrouve dans les romans de MM. A. Ferdinand Herold, *Les Amants hasardeux*, et Gabriel Mourey, *L'Amateur de fantômes*, romans littéraires ou esthétiques, et qui ne laissent pas de détonner au milieu de la production contemporaine. Poète, on sait que M. Herold a écrit pour le théâtre des drames savants, évocateurs de l'Inde et de la Grèce. Par son goût des nobles et sereines architectures, du faste oriental et des personnages aux attitudes décoratives, M. Herold est, un peu, au Symbolisme dont je viens de parler, ce que fut le peintre Alma Tadema, au Préraphaélisme. Cette fois encore, avec **Les Amants hasardeux,** c'est dans la patrie d'Eschyle et d'Euripide, dont il est le traducteur, qu'il nous transporte, pour nous conter une fable pathétique qui a pour morale, peut-être, que la sagesse est d'obéir à la volonté des dieux, c'est-à-dire à la loi naturelle, et de ne pas mépriser les dons qu'ils nous dispensent, de jouir, enfin, de ses sens avec modération, sans

renoncer à l'esprit. La belle Anthéia, d'Ephèse, qui fut la vivante incarnation d'Artémis, à la fête de la déesse, a offensé Eros, par orgueil. Elle sera humiliée. Mariée, cependant, au bel et fidèle Akontios, elle connaîtra, étant allée à Rhodes avec son époux, la honte de l'esclavage, à Tyr, du fait d'un pirate, et éprouvera les cruels effets de la haine d'une rivale. Elle faillira être prostituée en Egypte, mais grâce à la magnanimité de la reine Bérénice, de glorieuse mémoire, sortira indemne de tant d'épreuves et pourra jouir, enfin, du parfait bonheur conjugal. Je citais un célèbre peintre anglais, tout à l'heure : *Les Amants hasardeux* ne sont pas sans présenter un air de parenté avec les romans de Bulwer-Lytton et de lord Beaconsfield. Ce récit en a l'élégante imagination du détail; mais sans l'affectation *dandy*, — et sa simplicité classique évite l'étalage de l'érudition. C'est, je pense, que M. Herold est très familier avec les choses de l'Antiquité : sa pittoresque évocation de la Grande-Grèce n'a rien d'un placage. La philosophie qu'il met dans la bouche d'un poète disert, au cours d'un banquet, est souriante, non terre-à-terre; encore moins nuageuse. Il la fait sienne, probablement. C'est un « honnête homme », et qui, en écrivant son livre, nous a offert un parfait divertissement.

Epigone du Symbolisme (et très informé de la littérature et de l'art anglais), M. Gabriel Mourey semble avoir voulu, dans **L'Amateur de fantômes,** exposer sa conception de la vie qu'il est bien certain qu'il envisage sous l'angle de l'art. Amoureux, lui aussi de la Grèce, et du Quattrocento, son esthétique a le caractère d'une éthique, et je dirai même d'une philosophie. Cette philosophie, au surplus, confine à la métaphysique ou à l'ontologie (au sens qu'on donnait, naguère, à ce mot), puisque le héros de son récit est persuadé d'avoir eu des existences antérieures, d'avoir été, notamment, non batelier sur le Nil, comme Flaubert, mais portier en Arcadie, près de Mantinée, au premier siècle de l'ère chrétienne. Victime d'un accident d'automobile, ce personnage disserte avec son intelligente infirmière, et ses propos érudits, subtils, les allusions qu'il fait à ses connaissances et à ses goûts, lui prêtent une singulière ressemblance avec M. Mourey, lui-même. *L'Amateur de fantômes* est de ces

livres qu'on aime à écrire au soir de sa vie, quand on a fait la somme de ses expériences et qu'on en veut dégager un enseignement spirituel. Mais spirituel, ici, n'est pas assez dire; c'est spiritualiste qui conviendrait à la leçon qu'on recueille du roman de M. Mourey. Il n'est pas épicurien, comme celui de M. Herold. M. Mourey ne voit pas, notamment, de différence sensible entre un Grec du premier siècle, un Italien du quinzième et un Français du vingtième... Lisez, en outre, les pages (173 et seq.) de son roman qui évoquent la rencontre de Pan avec le Roi des Juifs, vous verrez que son spiritualisme n'est pas exclusif. M. Mourey croit possible, comme Ronsard, comme Gœthe, comme nombre d'autres bons esprits, l'accord du paganisme et du christianisme, et il y a bien des sujets de méditations et de rêveries à tirer de son livre.

Agaçant, au début, comme les insolences juvéniles, **La Chasse du matin,** par M. Jean Prévost, ne tarde pas à retenir, à charmer, comme les dons juvéniles quand ils transparaissent derrière la hâblerie. Ils sont là, une équipe d'adolescents, très-sport, bien entendu, très calés théoriquement, chacun dans leur partie, et qui — dédaigneux d'une civilisation « exubérante et stérile », la nôtre, celle des aînés — brûlent de toucher sans délai le prix des soins donnés à leurs intelligences et à leurs corps : « Tu nous as faits savants et solidement découplés, société; à présent, ouvre tes rangs, creuses-y pour nous la place due à nos mérites. » La société oppose à ses futurs mandarins une douce mauvaise volonté; il s'agit de leur apprendre un peu plus que des techniques ou la morale enfantine des terrains de jeux — la vie, qui, seule, lamine, trempe, sélectionne les élites finales, à la façon sévère dont le ciel éprouve ses élus. Longues démarches miteuses, besognes de raccroc; puis, l'embauchage de la bande par un député à idées délurées qui vous les improvise journalistes. Le journal, pour notre sorte de civilisation, a une telle importance que le détail des salles de rédaction et d'imprimerie plaira; d'ailleurs, il est brossé de main de maître. Et, peu à peu, l'architecte, l'ingénieur, l'homme de lettres, l'homme d'affaires font leur trou; entre temps, ils ont même trouvé des femmes qui achèvent

de réduire leurs aspérités. Si bien qu'avant maturité, les voilà à peu près tous installés confortablement, honorablement. Donc, apaisés; donc moins soucieux de refaire un monde que de s'arranger au mieux de celui qui leur dispense, enfin, travail à leur goût, et pâtée. Ils n'ont plus qu'à vieillir à leur tour, pour que de nouvelles vagues de débutants viennent déferler contre eux. *Sic transit...* Cela est vervêux, brillant. Il paraît qu'à la publication du feuilleton, *La Chasse du matin* passionna, irrita même la jeunesse. Parce que la mettant en face d'elle-même, elle lui montrait sous la chair, éternellement en fleur, l'ossature éternelle — et ce que nul ne modifiera jamais : nos limites.

Encore de la jeunesse avec **Gaïlen** par M. Pierre Devaux (qui osera le roman des mûrs et des décatis?), et cette fois, enragée. En accumulant, de père en fils, sur une série humaine, l'oisiveté et ses exigences, l'aristocratie héréditaire aboutit (aboutissait, puisque le train des choses l'élimine, faute de pouvoir la mater), à des raretés de serre, Sade, dans la note noire, saint Charles Borromée dans la note blanche. Il y a des deux dans *Gaïlen,* héritière d'une lignée polonaise, avec apports de sangs suédois et autrichien. Et c'est en vain que son fiancé, comme elle riche, comme elle noble avec un mélange de sangs espagnol et français, tente de diriger ses dons, heureux et néfastes, vers la conquête de ce qui ne meurt pas, de Celui « qui n'a même pas de nom » dans la pauvre langue de nos désirs d'au-delà. Les descriptions de Bayonne où se passe l'action, des scènes mondaines ou populaires avec arrière-plans où grouillent les larves de nos plus exaspérées pathologies, sont d'un romantisme inouï — inouï, je veux dire : rendant un son-neuf. Hélas! neuf ou ressassant du rebattu, hautain ou trivial, aucun romantisme ne brisera les portes infrangibles, qui s'entr'ouvrent toutes seules à plus humbles appels... Il y a du rêve, ici, d'ailleurs, et dans le goût de l'auteur de *Sylvie.*

Je ne connais pas le *Récit d'une sœur,* de Mme Augustin Craven, mais seulement ce qu'en a dit Louis Veuillot (*Parfum de Rome,* VII, 28) en quelques phrases robustes, « peuple », sonnant comme du Bossuet. Il était difficile de regraver sur ce marbre définitif. M. Henry Bordeaux l'a

tenté avec beaucoup de grâce et de tour de main dans **Le Maître de l'amour.** Le sujet, par lui-même, atteint à la grande émotion : reporter l'amour d'ici-bas jusqu'au delà du temps, dans l'après-mort où il sera sublimé, puisque aussi bien la mort allait mettre fin à l'amour terrestre. Sans que la mort les menaçat, d'autres amours se sont renoncées pour mieux s'accomplir; mais celles-là, seule la *Légende dorée* a pu les conter congrûment : elles nous dépasseraient trop. Les autres nouvelles du recueil de M. Bordeaux se tiennent, aussi, à mi-côte, avec même hantise des hauteurs où nos médiocrités aspirent, mais sont incapables de se hisser et surtout de se tenir. Leur langue reste la bonne langue simple, courante, de l'auteur de *La Robe de laine.*

Voici dans **Les Sentiers détournés,** par Mme Claire Sainte-Soline, une sainte d'une autre truculence. Dans sa rue populaire, elle donne et se donne jusqu'à la mort, et de préférence aux indignes. Cela n'est pas prémédité, étudié, voulu, elle a le cœur et les sens comme cela. Bon gros sang rouge, pavé des impasses, grands murs de la voie Ouest-Etat, le tous-les-jours et le tout-venant humains, comme Mme Sainte-Soline sait extraire de ces humbles choses le suc, la saveur, le rude enchantement!

Les morts vont vite, disait l'Allemand. Plus vite encore les thèmes exotiques; ils étonnent, fatiguent, eux-mêmes fatigués. On se dit: encore les guitares hawaïennes, cet éréthisme, ces miaulements de chat, et ces mœurs de chats-tigres! Comme les autres excitants, étrangeté et héroïsme, même en forçant la dose, perdent leur effet par l'accoutumance. M. Paul Mousset, l'auteur de **Maïmona,** en a eu conscience, qui, dès les premières lignes, tâche de nous mettre en fièvre par le ton, par la phrase faussement cavalière, et il nous mettrait plutôt en défiance sans les qualités plus vraies, je ne dis pas de sa documentation, qui importe assez peu, mais de son récit. C'est une forte et dure histoire d'amour; elle se passe en pays Soulou, chez les « Moros », Malais rétifs à l'ascendant occidental, rusés et braves. On sait, du reste, que ciel, vallées à essences vénéneuses, et leurs tribus sont finement cruels, et l'on est sûr que du sang coulera, après volupté. Et les Philippins christianisés sont une bien vile

espèce. Otez-les, ôtez leurs ennemis, les fils de pirates, et la chamarrure du décor; transposez l'aventure en Berry ou en Touraine, dans un décor et parmi des gens christianisés, vils aussi parfois, et pas héroïques pour un sou, avec le talent du conteur, elle sera tout aussi prenante, elle nous prendra de *l'intérieur*. Nue et débarrassée de ses ornements adventices, sa séduction ne devra rien à des à-côtés... Nous avons fait le tour du monde depuis Paul Morand : nous connaissons maintenant la géographie, que nous ne connaissions pas; si nous revenions à ce qui nous est spécifique, et d'où notre littérature a tiré ses maîtresses œuvres, la géographie des cœurs et même des âmes?...

Je signale, à ce propos, l'évolution — je ne vais pas jusqu'à dire la *conversion* — de Mme Jane Valriant, qui a passé du roman colonial au roman psychologique avec **Sur un air anglais.** Passage aisé, élégant — musicalement très réussi. C'est en Béarn que se déroule l'action de ce récit, et il révèle non seulement une fine connaissance de l'âme féminine mais (ce qui est moins commun) une divination du caractère britannique. Une Française accomplit, ici, le miracle de conquérir cette île que tout Anglais porte en soi... Mme Valriant a de la malice, et nuancée d'humour. Ses « paysages », — le décor de son tournoi de cour d'amour — tout à fait charmants.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Brouille, trois actes de Ch. Vildrac, à la Comédie-Française.

On a goûté un très vif plaisir à la reprise de **La Brouille.** C'est une aimable comédie de M. Vildrac, sensible et pénétrante, où il y a de l'ironie et de l'humanité, et qui touche un sujet pathétique, celui des malentendus, sinon des ruptures, qui peuvent survenir entre amis. Il n'y a que la jeunesse qui pense que l'on puisse abuser de l'amitié et qu'elle résiste à tout. Quiconque a vécu un peu longuement n'est pas sans avoir fait l'épreuve des cruels accidents qui peuvent la traverser. Ils sont parmi les plus durs que le cœur puisse ressentir.

Qui a pu mener l'auteur au choix de ce sujet? (On sait que c'est là une question d'un genre que j'aime à me poser.) Cela

a-t-il été pour lui un pur jeu de l'esprit? A-t-il eu le spectacle d'une aventure semblable à celle qu'il a peinte? En a-t-il vécu une lui-même? J'écarterais assez volontiers cette dernière supposition. Si M. Vildrac avait souffert une mésaventure, sinon un drame, de l'amitié, il en aurait décrit un dont le contour fût moins net et moins schématique. Que nous montre-t-il en effet? Deux amis joints par un lien qui les rend inséparables l'un de l'autre voient surgir entre eux un désaccord véniel nettement défini, à la suite duquel ils se séparent. Ils se font bientôt défaut l'un à l'autre. On les rapproche, ils se réconcilient et l'incident ne laissera bientôt aucune trace dans leur existence. Il s'agit là d'une brouille véritablement idéale et je ne pense pas qu'il arrive communément que tout se passe conformément à cette voie précise, mais un peu superficielle.

Les choses viennent généralement de plus loin et de plus profond. Si j'en crois du moins l'expérience que j'ai faite de la chose. Il m'est arrivé une fois de voir un ami très cher se retirer de moi d'une manière inexplicable à mon sens et qui me laissa plein d'inquiétude sur de nombreux problèmes et sur moi-même. Un pareil événement, assez peu propre à se tourner en comédie aimable, soulève mainte interrogation et donne presque envie de remettre le sens de la vie en question.

Il s'agissait d'un écrivain de mes aînés, aujourd'hui disparu, qui fut le premier à remarquer mes tentatives et qui facilita mes débuts en m'accueillant dans une revue qu'il dirigeait. Il mit tant de soins à me mettre en valeur qu'en ces temps reculés, beaucoup crurent longtemps que mon nom était un de ses pseudonymes. C'est dire quelle reconnaissance je lui devais, et je n'ai jamais songé à me montrer ingrat. Peu de liaisons intellectuelles furent si étroites et si confiantes. Rien ne semblait devoir l'altérer, et elle dura en effet près de vingt ans.

Je n'ai jamais clairement compris pourquoi elle cessa. L'apparence de prétexte dont cet homme colora son attitude quand il interrompit nos rapports ne me parut jamais décisive en raison. Je scrutai tous mes actes envers lui pour rechercher par où j'avais pu le froisser. Je ne trouvai rien; et cependant, je me considérai sans indulgence, dans un désir absurde de lui

donner raison contre moi. J'étais en face de l'inexplicable et je connus un étrange supplice en attendant un retour qui ne se produisait pas. Pendant des mois, je ne fus jamais appelé au téléphone, et Dieu sait cependant combien de fois un homme occupé peut être appelé au téléphone en un jour, sans imaginer instinctivement que j'allais l'entendre. Puis les années agirent par leur poids et leur épaisseur; l'oubli dut s'organiser et il fallut que sa mort survînt pour que je découvrisse que sa pensée ne me touchait plus.

Je ne saurais expliquer ces drames silencieux que par l'ignorance où les hommes sont d'eux-mêmes et par la difficulté qu'ils ont à se connaître mutuellement.

Vingt années de commerce quasi quotidien ne suffisent point pour que deux êtres parviennent l'un devant l'autre à un état de parfaite transparence. Comment en serait-il autrement puisque chacun ne réussit pas toujours à se connaître soi-même, puisque chacun peut être un jour surpris par ce qu'il découvre en lui de surprenant et d'inconnu? C'est d'aventure après vingt ans seulement que chacun peut apercevoir dans l'autre quelque chose qu'il ne peut plus supporter. A ce moment sans doute ils comprennent qu'ils n'étaient pas faits pour se lier l'un avec l'autre, comme des époux qui n'aperçoivent qu'après un long temps de vie commune la source des incompatibilités qui les empêchent de la poursuivre plus longtemps. Sans doute ont-ils eu tort de mêler leur destin sans se connaître complètement. Mais, puisqu'il faut vingt ans et plus pour se connaître, jamais destins ne se mêleraient si l'on attendait de se connaître pour s'unir par les liens du mariage ou de l'amitié. C'est toujours des inconnus avec qui l'on entreprend de faire sa vie ou une partie de sa vie. On s'aborde en ne révélant à autrui que la lumière de quelques apparences. Les secrets, les mystères que l'on recèle veulent quelquefois vingt ans pour venir au jour et c'est précisément lorsque vingt ans ont rendu, peut-on croire, une liaison indissoluble, qu'un dangereux excès de confiance dévoile, comme le fond d'un affreux tabernacle, le dernier mystère qui fait écrouler cette construction amicale presque achevée. Il y a quelque chose de diabolique, de satanique dans ce mécanisme des brouilles. Ceux entre lesquels il est capable de jouer de la

sorte auraient peut-être mieux fait de ne se point lier. Mais s'ils ont cependant commis l'heureuse erreur de le faire, comment peuvent-ils devenir les victimes de cette machination du Malin? Comment peuvent-ils lui céder, et renoncer? C'est ce qui me passe, et que la façon d'être de ma sensibilité ne peut ni comprendre, ni admettre.

L'aimable comédie de M. Vildrac a rencontré à la Comédie-Française la plus heureuse interprétation. MM. Ledoux et Bacqué sont des amis sous les pas desquels le démon ne fore point de chausse-trapes bien dangereuses. Mme Bretty est une amie délicieuse, Mme Fonteney une épouse qui met beaucoup d'esprit dans l'aigreur, et M. Bertheau avec Mlle Faure sont avec une infinie gentillesse le Roméo et la Juliette de ces Capulet et de ces Montaigu sans épines.

Le Grand-Guignol vient de donner avec bonheur une comédie tirée d'un roman de notre chère Mme Rachilde. J'en parlerai la prochaine fois.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Ferdinand Gonseth : *Qu'est-ce que la logique?* n° 524 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Jean Mariani : *Les limites des notions d'objet et d'objectivité,* préface de Léon Brillouin, n° 519 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann.

A deux reprises déjà (1), nous avons exposé l'attitude de Ferdinand Gonseth, professeur à l'Ecole Polytechnique de Zurich, en face des problèmes les plus généraux de la connaissance scientifique. En dépit de son titre, le nouvel exposé **Qu'est-ce que la logique?** se rattache plus à la science qu'à la philosophie universitaire, et c'est pourquoi nous l'examinons dans cette rubrique.

Pour bien faire saisir la différence — sans commune mesure — entre le nouvel esprit scientifique et les formes révolues de la pensée, suivons un instant l'auteur dans sa promenade à travers les vieilles logiques, comme celles d'Aristote ou de Port-Royal. C'étaient, écrit-il (p. 17), des essais de théories de la connaissance, qui choisissaient l'ana-

(1) *Mercure de France,* 15 avril 1935, p. 369, et 15 novembre 1936, pp. 135-137.

lyse grammaticale comme « lien naturel. A notre sentiment d'aujourd'hui, théories artificielles et de convenance fort limitée ». Les moules de ces logiques, tenus pour évidents et immuables, « mis, prétendait-on, hors d'atteinte du sensible » (p. 13)

...espoir suprême et suprême pensée,

les moules, dis-je, ont *craqué* sous la poussée des découvertes nouvelles. Ainsi (pp. 17-18) :

Pour Port-Royal, « la première chose que nous voyons dans le corps, c'est l'étendue; la première chose que nous voyons dans l'esprit, c'est la pensée ». Pour détruire cette classification de la substance en matérielle et immatérielle, pour rendre *illusoires* ces définitions, il a suffi de l'intrusion d'une troisième espèce de substance : l'énergie; et la physique a mis Port-Royal complètement en défaut.

Les mathématiques ont été « descendues de leur piédestal » où les philosophes les avaient juchées à tort, avec l'arrière-pensée qu'elles y partageraient leur place avec la métaphysique. Hélas! après les géométries non-euclidiennes et la relativité, il n'y a plus de vérités absolues en mathématiques, ni, à plus forte raison, autre part.

Sous sa forme expérimentale, la géométrie n'est qu'un chapitre de physique expérimentale; sous sa forme rationnelle, un chapitre correspondant de physique théorique : celui qui s'occupe de la forme et des déplacements des corps supposés rigides (p. 75).

Ce sont les techniques de l'expérimentation et de la pensée qui ont fondé le concept « objectif »; elles en jugent aussi en dernière instance (p. 54).

Tout cela nous prépare à répondre à la question : *qu'est-ce que la logique?* C'est, semble-t-il, à la fois une science et une technique. En tant que technique, la position de l'auteur reste assez classique, encore que l'expression en soit heureuse : « canon naturel de nos jugements » (p. 81), « charte de nos libertés naturelles » (p. 86). Quant à la science, sur laquelle cette technique doit nécessairement s'appuyer, c'est — nous le savons — la physique de l'objet quelconque :

Certes! l'idée, selon laquelle l'objet est formé d'une certaine quantité de matière toute ramassée dans un morceau d'espace

bien délimité est merveilleusement efficace... Néanmoins, le développement de la physique en a touché tous les termes, pour ne leur laisser qu'une vérité approximative et provisoire... L'idée d'objet que nous suggère la réalité la plus commune n'est que sommairement juste, au même titre que l'idée de ligne droite que nous suggère un fil tendu (p. 69). De même que l'intuition de l'espace est le terme d'une abstraction préaxiomatique, les règles intuitives de la logique et du bon sens ne sont, pour une part, que l'aboutissement d'une schématisation à partir du monde des objets concrets (p. 79).

§

Un sujet très analogue est traité dans **Les limites des notions d'objet et d'objectivité,** par Jean Mariani, assistant au Collège de France, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs : nous avons, en effet (2), cité quelques-unes de ses judicieuses remarques sur la « transplantation », dans l'infiniment petit, des phénomènes à notre échelle.

Il convient tout d'abord d'extraire quelques passages caractéristiques de l'excellente préface de Léon Brillouin :

La science classique a vécu sur la notion d'objets extérieurs, dont les propriétés seraient intangibles... (p. 3). [Qu'on parle de corpuscules ou d'ondes], peu importe; ce n'est qu'une image, une fiction qui nous sert à exprimer, en langage courant, les résultats d'une théorie, dont l'essentiel consiste en sa formulation mathématique (p. 4). Tout renoncement à une idée préconçue (3), à une image qui nous paraît évidente, peut conduire à une meilleure conception des faits, et permettre un classement mieux ordonné (p. 5). Le but de la science n'est pas de nous donner une description, plus ou moins coloriée et détaillée, du monde extérieur; la connaissance scientifique est celle qui permet, à partir d'un certain nombre de mesures et d'observations, faites à un instant donné, de prévoir le résultat que donneront certaines mesures ultérieures; la prédiction peut n'être qu'approximative et s'exprimer par des lois de probabilité; dans certains cas particuliers, la prévision sera une certitude. Les lois de prévision, voilà le but de notre recherche (p. 5).

(2) *Ibid.*, 15 décembre 1935, p. 581.

(3) Jean Mariani écrit plus loin (p. 10) dans le même sens : « Les auteurs, souvent à leur insu, n'étudient pas les problèmes psychologiques et biologiques dans un esprit absolument objectif, mais s'efforcent de faire prévaloir des idées préconçues, de nature métaphysique. » Nous allons voir qu'il prête lui-même le flanc à cette critique.

Parmi ces « idées préconçues », Mariani mentionne la superstition de l' « immédiat » : il y a, écrit-il (p. 67), « en quelque sorte une conspiration générale pour nous persuader que l'Univers possède une structure intrinsèque, dont nous [aurions] la connaissance immédiate ». Et, comme exemples, il invoque l'inexistence des « données immédiates de la conscience », au sens de Bergson (p. 78), ainsi que cette « extraordinaire décomposition » de l'être humain « en corps et en esprit » (p. 71); il parle également de ceux dont « le but secret » est de sauvegarder (p. 11) le *libre arbitre* (4).

Comme Gonseth, l'auteur reconnaît que « les êtres géométriques ont été tirés de l'expérience par voie d'abstraction » (p. 44). Mais c'est surtout la microphysique qui a modifié notre attitude vis-à-vis de la notion d'objet, car l'infiniment petit « ne peut être atteint qu'au moyen d'observations extrêmement perfectionnées » (p. 7). Et voici la conséquence essentielle :

> Dans la physique classique, la notion d'objectivité ne se [séparait] jamais de la notion d'objet qui lui a donné naissance; il a fallu arriver jusqu'à la théorie quantique pour trouver l'exemple d'une théorie dans laquelle *les lois objectives de la nature ne traduisent pas les propriétés objectives des objets* (p. 26).

Mais là où nous ne suivons plus du tout Jean Mariani, là où il nous semble mériter le reproche auquel nous avons déjà fait allusion, c'est quand il évoque on ne sait quel « instinct d'objectivation » (p. 68). Le mot *instinct* a une signification précise, et une seule : c'est un système *transmis par hérédité* dans l'organisation des centres nerveux; l'objectivation est, au contraire, un système cohérent et permanent, *individuellement acquis* par le jeu des opérations sensorielles. En d'autres termes, il nous faut à regret insister sur cette double naïveté, dont on n'a pas tenu compte : on apprend l'objectivation, on n'apprend pas la faim!

(4) En parfait accord avec l'auteur, nous terminions ainsi la préface au livre de Philippe Frank, *La fin de la physique mécaniste* (même Collection, voir *Mercure de France*, 15 janvier 1937, pp. 359-361) : « Le problème apparent consistait à rechercher si la théorie des quanta accepterait de réhabiliter le libre arbitre; le problème réel est de se demander par quels processus psychiques des savants véritables se sont laissés aller à outrepasser leur compétence, pour se poser un problème apparent. »

Tout ce qui est relatif au rêve est aussi inconsistant, par méconnaissance d'une théorie, qui offre, pour le moins, l'avantage de servir de base à la discussion : la théorie d'Eugenio Rignano. Pour celui-ci, le rêve consiste essentiellement en une suspension de l'affectivité, avec maintien du travail des centres d'association. Le rêve est certes une objectivation, en ce sens qu'il est une représentation automatique d'objets. Mais on ne saurait, sous aucun prétexte, admettre que *le rêve crée l'objet;* il se borne tout simplement à le reproduire...

Enfin l'auteur accorde quelque importance à cette « monstruosité psychiatrique » qu'est la *schizophrénie :* dans la mesure où l'on peut préciser ce que Bleuler, Kretschmer, E. Minkowski et H. Claude entendent par là, il convient de l'identifier avec la démence précoce (hébéphrénocatatonie), maladie organique, lésionnelle (encéphalite toxi-infectieuse), dont les retentissements psychiques sont : l'idéation floue, le rêve pauvre, l'idiotie acquise, le néant du fonctionnement intellectuel. Jean Mariani est un successeur de Théodule Ribot et d'Henri Bergson (fourvoyés par les psychiatres), quand il suppose (p. 75) qu'au point de vue de l'objectivation, il faut accorder la même créance à l'homme normal et au « schizophrène ». C'est un peu comme si lui, physicien, mettait sur le même pied la conception ondulatoire de Louis de Broglie et celle (?) de Georges Lakhowsky! Ou encore s'il se demandait, en relativité : « Après tout, Carvallo et Esclangon n'ont-ils pas raison contre Einstein et Langevin? » Bernard Shaw, peut-être volontairement, s'est rendu coupable d'une hérésie du même ordre, en disant un jour : « Je ne vois pas bien pourquoi les hommes qui croient aux électrons se considèrent comme moins crédules que les hommes qui croient aux anges. »

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henry Peyret et autres : *Bilan du Communisme*, Librairie technique et économique, 3, rue Soufflot. — Mémento.

Le très remarquable recueil d'études écrites par M. Henry Peyret et ses collaborateurs sous le titre **Bilan du Commu-**

nisme est un livre que tout Français devrait lire; il n'a contre lui que son format 27 sur 18, bien mal commode pour les bibliothèques; avec le format ordinaire, ses 200 pages à 2 colonnes, d'ailleurs très bien imprimées en Belgique où l'on a le goût de la belle typographie que tant de nos imprimeurs ont oublié, auraient fait un épais volume d'au moins 500 pages, mais cela aurait mieux valu.

C'est M. Henry Peyret lui-même qui étudie la base théorique du communisme politique, le marxisme, et ce qu'il en dit est ce que pensent tous les gens sensés et instruits : le marxisme, en tant que doctrine, ne tient pas debout. Karl Marx, esprit prodigieusement étroit, et par conséquent inintelligent en dépit de sa subtilité judaïque et de sa ténacité germanique, ayant découvert, un jour, que le patron gagnait plus que l'ouvrier, en a conclu tout de suite que le patron volait l'ouvrier; c'est la fameuse plus-value capitalistique. Il ne s'est pas demandé un instant si ce patron ne jouait pas un rôle d'organisateur et de prévoyeur légitimant ses bénéfices ni si ces bénéfices n'étaient pas la contrepartie de risques que l'ouvrier ne court pas, et il a ramené tout travail à l'heure de travail, sans voir que l'heure du travailleur laborieux et habile n'était pas la même que celle de l'ouvrier paresseux ou maladroit, et sur cet amas d'erreurs il a bâti son système, erreur pire, que la société pouvait et devait se passer de patrons. Théoriquement, le système semble pouvoir cependant être réalisé : il y a sur terre environ 2 milliards de créatures humaines et chacune a besoin de tant d'aliments, de tant de vêtements, de tant de matériaux divers, il n'y a qu'à produire ces diverses quantités multipliées par 2 milliards, pas plus difficile que ça!

Or les circonstances ont permis au marxisme de joindre la pratique à la théorie; et ce que le communisme peut donner en réalité, nous le voyons, depuis une vingtaine d'années, en Russie. Ici deux hommes se sont rencontrés sinon d'une profondeur de génie incroyable, comme Bossuet dit de Cromwell, du moins d'une incroyable énergie de volonté servie par une non moindre incapacité et servilité d'alentour, en sorte que les trois fanatismes conjugués de Karl Marx, Lénine et Staline ont permis à l'expérience de se poursuivre dans toute sa monstrueuse ampleur. Et alors on a assisté à ce qui serait le

dernier mot du comique si ce n'en était pas le dernier du tragique (et quel tragique!), c'est que ce communisme, réalisé par les gens les plus sincères et sur les gens les plus dociles, est arrivé assez vite, et à deux reprises, à devoir céder la place à ce bourgeoisisme capitalistique pour lequel le communisme n'a qu'anathèmes. Le communisme de Lénine, appliqué à partir d'octobre 1917, après quels massacres de nobles, de prêtres, de bourgeois, de soldats, d'ouvriers, de paysans, plusieurs millions de créatures humaines! a produit une telle misère générale, et quelle misère! dans quelques cantons on en était arrivé à l'anthropophagie! que Lénine lui-même a dû desserrer son étau et qu'il a laissé s'instituer ce qu'on a appelé la *Nep* (nouvelle économie politique) et qui était tout simplement la très vieille économie politique des bourgeois et des capitalistes, avec patrons, bénéfices, épargne, prêts à intérêt, etc. Cela eut lieu en 1921 à la suite de la révolte de Cronstadt, et cela dura jusqu'au second accès du Communisme en 1927 avec Staline. Lénine était mort dans l'intervalle, le 21 janvier 1924; il se trouvait d'ailleurs dans un état de grande infériorité physique et morale depuis une première attaque de paralysie en 1921. S'il avait vécu en pleine force, serait-il revenu sur sa Nep comme on dit qu'il en avait l'intention, et aurait-il devancé Staline? Son fanatisme inintelligent le fait craindre. Mais on peut penser aussi qu'instruit par l'épouvantable expérience il aurait laissé la Nep se développer naturellement et la Russie revenir à l'état d'avant-guerre avec les millions d'hommes et les milliards de richesses en moins.

Toutefois Lénine mort, ce fut Staline qui, avec une habileté peut-être supérieure encore à la sienne et une ténacité volontaire non moindre, finit par prendre sa place à la fin de 1927, et qui empauma son public avec le plan quinquennal, comme Lénine avait empaumé le sien avec les deux mots magiques : paix et terre. Et ce fut une nouvelle réalisation du communisme, plus scientifique que celle de Lénine, avec un luxe inouï de chiffres et de statistiques, et une foi doctrinale, semble-t-il, accrue; et le premier quinquenium fut abattu en quatre ans (1929-1932) et un second fut aussitôt mis en train (1933-1937). Mais alors, révélation! On s'aperçut que le communisme, même quinquennal, n'aboutissait qu'à des échecs

(il y eut une seconde famine 1930-1931, aussi meurtrière que celle de 1921-1924) et à des massacres (peut-être y eut-il plus de paysans tués ou déportés par Staline que de nobles ou de bourgeois exécutés ou emprisonnés par Lénine) et on revint au bon vieux bourgeoisisme capitalistique. Actuellement la Russie (on peut lui rendre ce nom puisque l'*Urssie* devient archirusse) se retrouve, comme au temps des Tsars, avec la propriété, l'héritage, le travail aux pièces, l'épargne et l'emprunt, le mir paysan et la bureaucratie; elle a même reculé; immensément, puisque les Tsars avaient aboli le servage sous Alexandre II et démoli le mir sous Nicolas II, et que les hautes classes riches et lettrées qui la rattachaient à la civilisation ont été exterminées; il ne reste que 30 millions de foyers misérables, les Russes actuels étant, sauf quelques privilégiés du gouvernement, beaucoup plus mal logés, mal habillés, mal nourris, mal pourvus de quoi que ce soit que du temps des Tsars. C'en est hilarant, mais d'un hilarant à faire pleurer!

La Russie d'aujourd'hui n'en reste pas moins révolutionnaire d'esprit, car toutes les doctrines ne sont que prétexte, et il faut en arriver aux réalités qui sont les bourreaux et les victimes. L'histoire humaine a toujours été la lutte des hommes de proie et de ceux qui ne voulaient pas être proie. Les communistes se moquent complètement du communisme, mais non de la puissance ni de la vengeance, et pour les Lénine comme pour les Staline, il n'y a qu'une chose qui compte : se maintenir au pouvoir, dussent-ils, pour cela, mettre le feu au monde; même embourgeoisé comme il l'est, Staline soutient les hommes de proie en Espagne et ceux qui voudraient bien être tels en France et ailleurs, parce qu'il est lui-même un homme de proie. C'est la lutte de la barbarie contre la civilisation qui continue en se donnant des prétextes idéologiques dont les barbares d'autrefois n'avaient pas souci, voilà tout.

Sur le communisme en Russie on lira avec fruit les études de MM. Marc Vichniac, Paul Berline, Jean Rutard et S. Rousselet dans le livre dont je parle, comme celles de MM. Alain Buisson et Jean Aubin sur le Communisme hors de Russie. De même que, pendant les vingt ans d'avant la Grande-Guerre, tout s'explique par la volonté de conquête de l'Allemagne kaisériste, de même, pendant les vingt ans d'après, tout s'ex

plique par la volonté de destruction et d'extermination de la Russie communiste. Dans chaque pays il y a ainsi un groupe de chenapans ou de fanatiques ou de simples jobards qui fait le jeu de cette Russie, et ce groupe qui dans des pays comme l'Angleterre ou les Etats-Unis ne comprend que quelques individus (exactement aux Etats-Unis, 79.653, et tous probablement slaves ou judéo-allemands) en compte un million et demi en France, ce qui est vraiment inouï.

Sur cette question du communisme en France, d'autres collaborateurs, MM. Henry Robin, Raymond Millet, Pierre Dominique et Edmond Emmanuel, s'expriment avec sagesse et vigueur. Le communisme, péril de mort! dit l'un d'eux. Et le mot est exact. Il conviendrait seulement d'ajouter que ce péril n'existerait pas si le parti radical-socialiste auquel appartiennent tous ces messieurs, ne l'avait pas provoqué, suscité et cultivé. Les radicaux-socialistes sont, en réalité, plus coupables vis-à-vis de la société comme du pays, que les socialistes-communistes, car ils sont, doctrinalement parlant, beaucoup plus près des républicains modérés que d'eux et cependant ils ont toujours fait alliance avec eux contre ces républicains modérés. Ceux-ci étaient, d'ailleurs, parfois bien peu modérés, et Clemenceau, Millerand, Doumergue, Poincaré même, avaient été de bien regrettables radicaux, des politiciens d'esprit jacobin, pour qui l'histoire, la juste et sereine histoire, sera très sévère. Alors, que ne sera-t-elle pas pour ces radicaux-socialistes qui, par haine de tout ce qui n'est pas leur petit groupe mangeur et corrupteur, ont toujours fait alliance avec le groupe destructeur et chambardeur des socialistes et communistes! *L'Histoire et Psychologie de la Troisième République* à laquelle je travaille dira sans doute un jour ce que fut leur stupide et criminelle politique de ces quinze dernières années. Et c'est pourquoi les bons citoyens et les seuls vrais républicains, car il n'y a pas de vrais républicains sans liberté, égalité et fraternité, mettent dans d'identiques sacs les radicaux-socialistes, les socialistes et les communistes, sacs qu'ils ficellent soigneusement pour les jeter au plus profond du Bosphore.

MÉMENTO. — Klugmann et Dumesnil de Gramont : *Le Prophète rouge. Essai sur Marx et le Marxisme*, Rieder. Un livre de plus

sur Karl Marx! Quand nous serons à mille, nous tirerons un trait comme l'archer de Rieder, et nous recommencerons. La première ligne de l'Introduction est celle-ci : qui de nos jours n'est pas marxiste ou antimarxiste? Mais les auteurs se gardent de citer le mot connu de Karl Marx : Je ne suis pas marxiste. — Léon Jouhaux : *Le syndicalisme. Ce qu'il est. Ce qu'il doit être,* Flammarion. La Collection dans laquelle paraît ce petit livre fait une guerre très décidée et très louable à toutes les folies révolutionnaires tant syndicalistes que communistes. On peut donc admettre que les directeurs aient fait place chez eux à un spécimen de ces folies, d'ailleurs soigneusement camouflées. — Louis Leroy : *La Règlementation du blé. Comment vendre, comment acheter, comment stocker,* Flammarion. L'auteur est secrétaire de l'Union nationale des Coopératives de vente et de transformation du blé et son livre ouvre une Encyclopédie paysanne. *La Terre,* dirigée par M. Le Roy Ladurie, secrétaire de l'Union des Syndicats agricoles. Il s'agirait de créer une organisation corporative et intercorporative excluant à la fois libéralisme et étatisme. Soit. Mais reste à savoir si une règlementation corporative sera bien conforme à l'intérêt général dont tous les intérêts particuliers, même celui du paysan, ne sont que de partielles et subordonnées manifestations. — Georges Duhamel : *Au chevet de la Civilisation,* Flammarion. Titre excellent, la Civilisation est malade et à son chevet les médecins s'assemblent. En moins de cinquante pages, l'auteur expose les grands et petits symptômes de la maladie, et en moins de sept pages il formule ses propositions thérapeutiques qui sont aussi simples que louables : aimer la modération, l'équilibre, le bon sens, conserver sang-froid et sagesse judicieuse, pratiquer la politesse qui est l'humanité des rapports entre les êtres et s'abstenir de haine. Tout ceci est l'évidence mais à cette évidence beaucoup, hélas, se refusent, qui sont tous des fanatiques de politique. D'où mon diagnostic à moi aussi : Le mal dont nous souffrons est la folie politicienne, terrible et inexorable syphilis! Maurice Bedel : *La France des Français et l'autre,* Flammarion. Dans la même Collection *Directives* où ne paraissent guère que d'excellents petits livres, l'auteur insiste sur le désordre des esprits dans le monde qui a fini par gagner la France, pourtant pays d'ordre et de sagesse. « Nous avons souffert de force volcans dont celui de 89 ne fut pas un des moins meurtriers ni celui de 1871 un des moins abondants en boues dégoûtantes et en gaz délétères » et nous avons à en craindre d'autres. L'auteur insiste, toutefois, sur les raisons d'espérer. Puisse son optimisme être justifié! Mais tant que nous serons empoliticaillés, les raisons de craindre seront

plus nombreuses. — *La Revue de la plus grande famille* attire l'attention sur une prime de vie chère a raison des charges d'enfants que viennent d'établir les syndicats patronaux et ouvriers de la céramique de l'Ardèche et qui devrait servir d'exemple aux autres syndicats français; le mécanisme des allocations familiales dans l'industrie faciliterait la chose, mais il est à craindre que nos politiciens ne s'intéressent pas à de pareilles questions, inutiles à leur réélection. — Les divers numéros de l'*Espoir français*, 38, rue de Liége, sont toujours pleins de faits et de chiffres. Le n° du 21 janvier commente les trois débâcles financières et monétaires du bloc des gauches en 1926, en 1934 et en 1936, la triple leçon n'ayant pas suffi puisqu'en janvier 1938 nous venons d'en ajouter une quatrième : le franc est tombé de 43 milligrammes d'or (juin 1937) à 33, exactement le dixième 322 de ce qu'il était en 1918. Le n° du 28 janvier insiste sur les mesures non prises, donc à prendre contre le péril aérien. Le n° du 4 février démontre que le parti communiste est la négation de la démocratie, de la république parlementaire et de tous les principes de 1789. La même revue offre en prime à ses abonnés un de mes livres qu'elle a édité : *Au pays des leviers de commande* et qui montre que, moi aussi, je suis un des médecins venus au chevet de la France malade, très malade...

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Nikolaus Pevsner : *An enquiry into industrial art in England*, Cambridge, University Press, in-4°, XI-234 p. — H. S. Bennett : *Life on the English manor; a study of peasant conditions*, 1150-1400. Cambridge, University Press, in-8° XVIII-364 p., 6 pl. — Mrs M. Macleod Banks : *British calendar customs*, t. I, London, Folklore Society et William Glaisher, 8°, XIX-202 p., 8 pl.

L'Exposition des arts et techniques a réintroduit dans le folklore une section importante, déjà bien étudiée au XVIIIe siècle dans la Grande Encyclopédie de d'Alembert et Diderot, puis davantage du point de vue social par l'Ecole de Le Play, ensuite abandonnée au profit de la seule littérature (contes et légendes) et de la musique populaire (chansons). Cette section peut se considérer sous les deux points de vue indiqués par le nom de l'Exposition; et sous un troisième, d'ordre sociologique, qui comprend le problème de l'artisanat. L'effort qui a été fait par les organisateurs du commissariat central et par ceux des diverses classes officielles a été vraiment réussi, au moins sur certains points.

Malheureusement, les résultats ont été éphémères, à moins, comme on me l'affirme, que des ouvrages bien rédigés et bien illustrés ne viennent fixer les faits. Attendons. C'est aux mêmes tendances générales que répond un ouvrage dont le titre **L'art industriel en Angleterre** pourrait prêter à confusion. Ce que M. Pevsner a voulu montrer, ou étudier, c'est comment un art industriel peut se fonder sur un art traditionnel; et comment un art de grande industrie n'est nullement obligé de se soumettre à la mécanisation du procédé de fabrication, à la standardisation des types, à la monotonie des décors. Le problème sera toujours : dans quelles conditions une industrie qui fabrique nécessairement certaines formes esthétiques (céramique, meuble, carrosserie d'auto même) gardera-t-elle le marché acquis, trouvera-t-elle des marchés nouveaux, luttera-t-elle contre la concurrence intérieure et étrangère? La réponse est évidente : en ajoutant sans cesse du nouveau au connu. Mais dans certaines limites seulement.

On met le public à l'épreuve au moyen d'expositions spéciales ou générales; l'industriel intelligent est celui qui obéit au goût public tout en le guidant, et sait lui imposer les nouveautés. L'auteur étudie ce problème dans les industries anglaises en tenant compte à la fois des traditions et des procédés nouveaux, non pas d'un point de vue théorique supérieur, mais du point de vue franchement pratique. Les innovations, d'ailleurs, sont souvent le fait d'étrangers (cf. p. 195) « parce que leur imagination est moins commercialisée »; mais les dessinateurs de l'usine très souvent aussi expurgent des dessins ce qui choquerait le goût anglais commun. Très intéressante est aussi la discussion sur « la valeur esthétique des produits à bon marché ».

Bref, c'est un ouvrage qui suggère au folkloriste toutes sortes d'idées neuves, bien qu'en principe il ait été destiné par son auteur aux industriels trop souvent coupables de malfaçons esthétiques sous prétexte que le client redoute le nouveau. Il est vrai que l'Angleterre est l'un des pays les plus traditionalistes de l'Europe; et qu'on peut y suivre le développement sur place d'institutions, d'occupations et de techniques qui remontent au haut moyen âge. Il suffit pour

s'en convaincre de lire (il est vraiment très agréable à lire) l'ouvrage consacré par H. S. Bennett à **La vie rurale anglaise entre 1150 et 1400.**

Au XIIe siècle, cette vie est nettement stabilisée et les rapports entre nobles possesseurs du sol, fermiers, cultivateurs et éleveurs libres, sont fixés par une législation à la fois écrite et coutumière. Le tout reste à peu près inchangé jusqu'à la Réforme. On pense bien que pour tracer ce tableau, très vivant et d'autant plus intéressant pour nous qu'à certains égards la vie rurale en France (dans le Midi surtout) était très différente, M. Bennett a dû dépouiller une masse énorme de documents et détruire beaucoup de préjugés établis par les historiens du dernier siècle.

La vie rurale en Angleterre pendant cette période n'était pas caractérisée par une misère générale, ni par une exploitation cruelle de la part des possesseurs du sol, ni par une accumulation de charges sans compensations. Il suffit de suivre pas à pas l'auteur dans ses descriptions, souvent comparées à celles qu'on a pour la même période sur le continent, pour se plonger dans une atmosphère plus joyeuse et plus agréable qu'on ne l'imagine. Tour à tour il étudie par rapport à la vie des paysans : l'Eglise; les domaines agricoles (manoirs; terrains communaux); le type de population; les travaux, fêtes et cérémonies calendaires; les taxes, impôts et obligations; l'administration communale; la justice dans les campagnes; la vie quotidienne (maison, jardin, alimentation, mariage, testaments); les jeux, luttes, danses, auberges; et dans un grand chapitre très bien fait, la marche des classes rurales vers l'émancipation et la liberté.

Une bibliographie de onze pages termine ce volume qui est construit avec un sens critique averti; bien des idées toutes faites sont, au courant des chapitres, détruites par l'examen direct des documents premiers. En Angleterre comme en France, c'est le travail inlassable et accumulé du sol qui a créé le pays entier et conditionné sa force de résistance aux épidémies, aux guerres, aux cataclysmes. Même de nos jours, le village est l'unité stable et impose sa tendance générale à la petite collectivité. Le malheur est que pour l'Angleterre les documents détaillés manquent sur

les cérémonies et réjouissances familiales; il faut recourir à des mandements d'évêques, à des procès pour violence et abus, bref à l'exceptionnel. Pour connaître vraiment les coutumes populaires anglaises, galloises, écossaises et irlandaises, on doit se reporter aux ouvrages spécifiquement folkloriques publiés au cours du XIXe et du XXe siècle en supposant, dans les limites permises, que le lien interne ou formel n'a pas été interrompu entre maintenant et le XIIe siècle.

Le corpus en cours d'impression par les soins de la célèbre Folklore Society de Londres sur les **Coutumes calendaires** fournit de bons appuis en faveur de mon argument. Le t. I consacré à l'Ecosse concerne les fêtes mobiles, les fêtes des moissons, diverses processions à nom local (march riding; wapynshaws, etc.), les sources et puits sacrés, enfin les foires. Mme Macleod Banks donne les textes intégralement, en les faisant précéder dans chaque chapitre d'une courte introduction des faits décrits.

Je dois avouer que si vraiment ce corpus est complet pour l'Ecosse, le folklore écossais des cérémonies calendaires et agraires est vraiment pauvre par rapport au Continent, et même par rapport à la Belgique ou aux diverses provinces françaises. La même entreprise pour la France, comme on peut le voir dans le tome III de mon *Manuel* (bibliographie) m'aurait fourni facilement deux volumes in-8° de 500 à 600 pages chacun; mes 180 communes du seul département de l'Isère m'ont donné 230 pages (et encore j'ai fortement résumé par endroits); pour l'ancienne Savoie, où j'ai 554 communes, je compte sur un volume de 450 pages au moins. Et ainsi de suite pour toutes nos provinces. Il y a en Ecosse 31 comtés; j'ignore combien ils représentent de communes ou de paroisses; l'explication doit être que la superficie du territoire n'a été explorée que partiellement. De même chez nous, les renseignements de George Sand et de Laisnel de La Salle ne valent que pour le canton de La Châtre, soit une quinzaine de communes, et nullement pour tout le Berry, quoi qu'on pense d'ordinaire.

Aux textes antérieurement publiés l'auteur a pu en ajouter d'inédits. Elle s'excuse de ne pas avoir donné de commen-

taires ni d'interprétations; c'est en effet dommage; mais nous savons tous combien notre triste période impose de restrictions. Pour l'étude comparative, ce recueil est très commode; et c'est l'essentiel. Deux compléments sont désirés cependant par le *foreigner :* une carte des comtés et un index géographique, à défaut de carte de répartitions des faits typiques, qui reviendraient sans doute trop cher.

Un autre souhait se formule de lui-même : on espère que la Folklore Society pourra publier rapidement les volumes du même type consacrés aux autres régions de la Grande-Bretagne.

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Jean-Rémy Palanque : *Constantin.* Premier volume du recueil d'essais : « Hommes d'Etat ». Desclée De Brouwer, éditeur, 1937.

L'empereur Constantin, à qui M. Palanque consacre une substantielle monographie, doit nous intéresser ici du fait qu'il fut par sa politique le précurseur de la division de l'Eglise chrétienne en deux branches; celle de l'Occident et celle de l'Orient; on sait que de cette dernière est née l'Eglise gréco-slave, à laquelle appartiennent la plupart des peuples de l'Orient chrétien.

C'est en transformant l'antique colonie mégarienne *Bizantium* en une capitale et en lui donnant son nom, que Constantin fit le geste initial qui devait rompre définitivement, quelques siècles plus tard, l'unité de l'Eglise romaine.

C'est que, dit justement M. Palanque, avant de devenir une grande ville, Constantinople est dès l'origine, une « Nouvelle-Rome ». Dioclétien avait pu déserter l'*Urbs,* il ne l'avait pas « décapitalisée ». Constantin, plus hardi, donne à la cité qui reçoit son nom tous les attributs d'une *caput imperii.*

Par ce fait, le pape n'est plus que l'évêque de Rome et bientôt, au-dessus de lui, se place le concile d'Occident et au-dessus du concile le Tribunal impérial.

Certes, Constantin et ses successeurs immédiats comptaient bien continuer de gouverner à la fois les provinces d'Orient et d'Occident, mais c'est uniquement parce qu'ils n'apercevaient pas le fossé profond qui séparait, au point de vue

moral et matériel, leurs deux capitales; c'est qu'ils ne se rendaient pas suffisamment compte que chacune d'elles représentait un monde à part que rien, en réalité, ne soudait ensemble, mais qu'au contraire tout séparait.

La différence de race entre Grecs et Latins, si marquée déjà à l'époque païenne, mais qui fut tempérée aux premiers siècles du christianisme par l'ardeur commune dans la foi universelle, reparut au moment où cette ardeur devint moindre et où, à la population purement grecque de la nouvelle capitale vinrent s'ajouter, toujours en plus grand nombre, des éléments ethniques d'origine slave et asiatique.

Ces éléments de souche non romaine avaient un idéal autre que celui des occidentaux; ils concevaient le pouvoir impérial comme une despotie orientale; ils voyaient en l'Eglise non un corps indépendant, au-dessus du temporel, mais comme soudé à lui. Pour leur complaire, Dioclétien avait déjà modelé la magistrature du Principal à l'image qu'ils se faisaient du pouvoir suprême : tout ce qui touchait au prince était divin et sacré; le *dominus* ne se montrait à ses sujets qu'avec les insignes de sa majesté, à laquelle les simples mortels devaient les rites de l'*adoratio*. Constantin élargit cette conception du pouvoir impérial; il reprit la vieille formule qui faisait que tout Auguste était le chef de la religion, en tant que *Pontifex maximus* et il l'appliqua à l'Eglise. Ce n'était pas encore le césaro-papisme, mais l'Eglise à Byzance devenait déjà dépendante de l'Etat, elle se confondait avec lui. Oh, évidemment, elle gardait tout ses privilèges matériels, mais, devenue sujette de l'Etat souverain, elle devait fatalement le suivre sur la même route, en mesurant ses pas aux siens. Ainsi s'éloignait-elle peu à peu de sa sœur, l'Eglise occidentale. Le jour où l'Empire, grâce à des changements qui se produisirent dans la situation ethnique de l'Europe, en raison des grandes invasions, se vit obligé d'abandonner ses prétentions à l'hégémonie universelle, l'Eglise byzantine perdit à son tour son aspect d'universalité. Ainsi donc se furent bien plus des causes politiques, ethnographiques et géographiques que des questions touchant la foi qui furent à l'origine du grand schisme d'Orient en 1054. Du reste cette rupture ne fut pas estimée

à sa juste valeur par les contemporains. C'est ainsi qu'on chercherait en vain, chez les historiens grecs officiels, des détails sur les événements de 1054. L'importance et la signification du schisme ne furent aperçus qu'après que l'Europe en eu subi les lointaines conséquences.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LES REVUES

Europe : un portrait de Mme Geneviève Favre et quelques passages de ses souvenirs sur Charles Péguy. — *Les Primaires :* un soldat de l'empire refuse l'épaulette et un domaine en Allemagne, pour obtenir la croix qu'il reçoit après l'exil de Napoléon. — *Revue bleue :* dès 1769, on opposait Bacon à Shakespeare; dès 1796, on voyait dans *Hamlet* la tragédie de Marie Stuart épousant le meurtrier de son second mari; ce sont des découvertes de M. A. Lefranc. — *Le Génie français. Le Divan. Le Lunain :* trois poésies. — Mémento.

L'importance de Charles Péguy, par son œuvre d'écrivain et d'éditeur, fait que les partisans se disputent sa puissante personnalité avec une passion qui tend à la déformer. On essaie actuellement de faire l'oubli sur le Péguy socialiste, bon défenseur de la vérité au cours de l'Affaire, pour exalter surtout l'homme revenu à la foi catholique et luttant contre la doctrine philosophique, sociale et politique auparavant soutenue par lui. La fatale réaction contre cet accaparement d'une mémoire vénérable par des gens de parti devait se produire. L'honneur en revient à Mme G. Favre, la fille de Jules Favre et la mère de M. Jacques Maritain. Elle a donné à **Europe** (15 février) le commencement de ses « Souvenirs sur Péguy ». Les années 1903 à 1914 en limitent la période. L'auteur est une de ces personnes distinguées dont l'influence spirituelle s'exerce à l'insu même de cette minorité dans le public, attentive au mouvement des idées. Aussi, n'est-il pas superflu d'emprunter à M. Edouard Dolléans ce passage de la présentation qu'il fait de celle qui fut une grande amie de Charles Péguy et de ses fameux *Cahiers :*

Geneviève Favre est fidèle aux souvenirs de son père, à cette République sentimentale qui, sous le second Empire, était si belle. Par le style de ses lettres, elle est l'héritière authentique de George Sand. Mais la forme de sa conversation est toute différente, et ses propos d'une exquise simplicité. Lorsque son fils ou l'un de ses intimes lui amenait un nouveau venu, elle avait une façon directe de l'accueillir, qui le plaçait au cœur de la réunion ami-

cale. Nul n'aurait pensé ,du reste, à lui amener un indifférent, à introduire une fausse note dans l'harmonie de ces jeunes voix qui librement exprimaient leurs révoltes, leurs enthousiasmes, leurs rêves. Pas un instant on ne songeait à la différence des générations. L'âme de Geneviève Favre était — et elle est restée — rayonnante de jeunesse. Les jeunes la sentaient d'instinct proche d'eux. Un scrupule, une incertitude sentimentale..., ils allaient à elle. De son cœur tendu à pleines mains, Geneviève Favre, avec un tact infini, savait susciter la confession, apaiser la peine, guérir.

En dépit des années, elle est restée fidèle à elle-même, conservant la même humanité, la même susceptibilité de révolte contre l'injustice. Aucune ride sur son cœur. Elle frémit à tout événement. Voici des mois que la guerre d'Espagne est pour elle une torture quotidienne. La flamme de sa foi révolutionnaire est aussi vive.

L'existence de Geneviève Favre a été illuminée, dominée par un double sentiment : l'amitié, le goût de la vérité. Un seul sentiment à ses yeux. Pour lui obéir, elle a écrit ces pages sur Péguy.

Et en effet, depuis que la tourmente de 1914 a emporté Péguy, Geneviève Favre a souffert, longtemps, silencieusement, de voir inexactement distribuées, sur le visage de Péguy, les ombres et la lumière. — C'est là en effet la plus injuste cruauté des écrivains qui s'emparent d'un homme mort pour remodeler son visage au gré de leur fantaisie et de leur passion.

Cet automne, Geneviève Favre m'écrivait : « Oui, je le sais, je le sens, j'ai souffert pour dire *vrai :* écrire, avec le respect de l'histoire, sur un être qu'on a réellement connu, est chose très grave : elle exige un courageux effort de conscience, afin de négliger les susceptibilités des vivants, pour concentrer toute la lumière de vérité sur celui dont on parle. La vie de Péguy est tissée de souffrances sentimentales. Si on les écarte, tout s'effondre. Ce qui doit rester dans le souvenir, *c'est Péguy dans toute la pureté et la tragédie de sa vie.* »

Pour connaître Péguy, il faut avoir lu ces pages de Geneviève Favre. Car, elle est possédée par une exigence absolue de la vérité; et son cœur est sans faiblesse à l'égard de ceux qu'elle aime. Geneviève Favre ignore cette complaisante lâcheté à laquelle nous nous laissons aller en estompant certaines oppositions. Elle préfère paraître cruelle à l'amitié plutôt que de taire quoi que ce soit des obligations de l'homme vis-à-vis de soi-même.

L'accent de ces lignes respire l'honnêteté. Pour la même vertu, on aimera la relation de Mme Geneviève Favre.

Péguy était vraiment un « Envoyé », — écrit-elle. Il prit immédiatement une place prépondérante dans ma vie, emplissant ma solitude de sa présence. Avec ce don de pénétration qui était un de ses privilèges, devinant certains désaccords de pensées qui s'étaient glissés entre mon fils et moi, il se plut à venir s'installer parmi nous, dînant souvent à notre table, se faisant ensuite accompagner par Jacques jusqu'à son pied-à-terre du boulevard Port-Royal, pour nous « empêcher de souffrir ce que sa mère et lui avaient souffert ».

Comment, dès lors, ne l'aurais-je pas vénéré?

Très vite, je fus conquise par l'originalité, l'éclat de son intelligence, par la farouche indépendance de son caractère, par le charme de sa délicate bonté.

La bourgeoise que j'étais, au dire de mes enfants, était à l'unisson avec ce jeune ami dreyfusiste, socialiste... libertaire même. Il me confiait son affection pour mon enfant, qu'il considérait lui-même comme un grand fils, et sur lequel il comptait pour être son collaborateur aux *Cahiers*, son continuateur.

Il était tout rayonnant de la passion socialiste exprimée dans les étonnants *Cahiers* « de la grippe ». Je m'enthousiasmais sur sa *Première Jeanne d'Arc*, sur sa solennelle dédicace révolutionnaire — on sentait que sa vie était donnée à l'idéal d'une société de Travail et de Pauvreté. Quand plus tard j'ai connu la femme extraordinaire qu'était sa mère, j'ai compris de quelle chair il était pétri, de quel sang, de quelle sève son individualité était alimentée.

Comment n'être frappé par l'aveu de cette vénération de Mme Favre pour l'ami de son fils? Plus loin, elle assimile ce sentiment à ceux que lui inspire la mémoire du pur Jules Favre :

Comme pour mon père, je fus pour Péguy saisie de respect, d'admiration, d'émerveillement devant sa personnalité puissante, sa bravoure, son cerveau créateur, sa volonté de lutte contre le mensonge et l'injustice. Voulant, en dehors de lui, par ses œuvres et par moi-même, le connaître, je travaillais à le comprendre et lisais avec enthousiasme ce passage de *La Grippe :* « Pas un seul instant je n'ai redouté le Jugement et la Réprobation. Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduits, chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces. »

Comment, sur cette déclaration, douter de l'exactitude de cette remarque, laquelle suit immédiatement ce texte :

J'ai l'impression que, dans son for intérieur, il est toujours resté « de la Commune ».

Il ne s'intéressait nullement à Jules Favre. Il fréquentait Protot, survivant de l'insurrection. Il projetait l'édition d'un Cahier sur Louise Michel. Le 1er mai 1906, il est dans la rue où la police charge les manifestants. Mme G. Favre est à son côté. Lorsque s'opère la conversion de son fils et de sa bru, en 1906 et 1907, sous l'influence d'abord des œuvres de Léon Bloy, Péguy se tourmente (avec M. Maurice Reclus) de la voir bouleversée :

Depuis ces événements, il ne me disait plus : « Votre fils vous glorifiera, peut-être, encore plus que votre père... » Jamais plus... se souvient Mme Favre.

En ces années, harcelé par « les exigences matérielles » du foyer qu'il avait fondé et par les besoins de ses *Cahiers*, il subissait des découragements et même « une étrange attirance de la mort », se rappelle Mme Favre. Elle trace de la mère de Péguy ce portrait qui est un hommage :

Grande, fortement charpentée, très droite, mise soignée, de noir vêtue; longue jupe ample, froncée à la taille, corsage à basques; petite capote, avec brides nouées sous le menton qu'elle s'obstinait à garder — belles mains laborieuses, aux doigts allongés, agiles à rouler, à tordre la paille... les mains de Péguy avaient le même caractère.

D'aspect rigide, un peu dur, sous lequel on sentait une solide bonté : regard malicieux : franchise rude; têtue dans ses idées — heureuse d'être là avec « son garçon ».

Ce qui frappait, dès le premier abord, c'était son aisance; je l'ai revue souvent dans des milieux riches : toujours la même : immuable aisance — aucune pose; personnalité dominante; elle avait conscience d'être partout la représentante de la haute noblesse de la pauvreté, du travail, de la probité : c'était son blason sans tache; elle s'imposait, elle était une grande figure de la classe ouvrière. Mme Péguy me laissa une profonde impression : j'aspirais à gagner son estime, son affection.

Dans des « notes de 1915 », Mme Geneviève Favre avait inscrit :

Dernièrement j'ai causé, à la Sorbonne, de Péguy avec Andler, qui, très ému m'a parlé de notre ami en termes dont il eût été fier. « Avec quel génie, m'a dit Andler, Péguy a accompli ce tour de force de renouveler la langue française » et il a ajouté : « J'ai grandement souffert de son attitude vis-à-vis de Lucien Herr et de Jaurès : j'ai été révolté de son injustice : puis je me suis demandé si sa déconcertante intuition n'avait pas senti des choses qui m'échappent, si en un mot, il n'avait pas vu vrai. »

Dès 1909, Ernest Psichari, Péguy, M. Maurice Reclus, « prophétisèrent la guerre proche, le triomphe certain de la France sur l'Allemagne ». Jaurès redoutait aussi le cataclysme. Mais, il croyait généreusement à « la levée fraternelle des peuples sauvant la France du crime de la guerre ». Il a payé cette erreur de sa vie. Péguy a donné son sang à la France. Que « ces deux nobles consciences » survivent en paix dans l'égale admiration de ceux qui honorent les grands serviteurs de notre pays!

§

Les Primaires (février) achèvent les « Mémoires d'un soldat de l'Empire ». Leur auteur, Pierre Boutin, mériterait une multitude de lecteurs. Il narre avec agrément. Le 1er août 1813, il pourrait être proposé pour sous-lieutenant ou pour la croix. Il choisit la décoration. Le lendemain, l'Empereur passe la revue. C'est à Wurtzbourg-sur-Mein.

Sa Majesté à chaque bataillon se faisait représenter les sujets. Après les avoir beaucoup questionnés, il leur accordait cette insigne faveur.

Notre tour arriva; les six portés lui furent présentés. Un capitaine réclama pour son sergent-major. L'Empereur l'écouta, et comme le dernier porté, il fut convenu que celui-ci l'aurait. Sa Majesté me répondit avec bienveillance : Ce sera pour une autre fois. Je n'avais rien à répondre : l'autre sergent-major était beaucoup plus ancien que moi, et un excellent sujet.

Malgré toute la justice de la cause, je ne pus taire mon mécontentement, me répandant même en quelques invectives, qui me firent remarquer du général Mouton-Duvernet, qui me gourmanda. L'Empereur s'en apercevant voulut connaître le motif de mon mécontentement. J'eus l'honneur de lui en faire part et de lui soumettre tous les documents desquels j'étais possesseur. Reconnais-

sant mes droits, et après de nombreuses questions, il me dit : Tu l'as gagnée, tu l'auras, je te le promets, parole de roi, parole sacrée. — Vive l'Empereur! fut ma réponse. Je m'en retournai plus content.

Cependant, dans le logement que j'occupais, l'on me fit part du projet que l'on avait conçu à mon égard. Le patron me dit un jour : J'ai une proposition à te faire, tâche de bien comprendre ma pensée. Tu sais, me dit-il, que nous t'aimons. Nous n'avons point d'enfant; sous ce rapport nous désirons que tu restes avec nous; dès aujourd'hui je te donne l'intendance de toutes mes terres. Tu peux être bien persuadé que tu n'auras pas lieu de t'en repentir, d'autant que je dois te le dire, la campagne qui s'ouvre sera désastreuse pour l'armée française. C'est ce que je peux t'assurer; ainsi réfléchis bien, et donne-moi une réponse définitive. Une pareille sortie était faite pour brouiller mes idées. Cependant, tout bien examiné, je répondis que je le remerciais beaucoup, mais qu'étant en ligne d'avoir la Croix d'Honneur, il fallait poursuivre ma carrière; que si j'avais le bonheur de l'obtenir, alors il serait possible que je me rendisse à leurs désirs. Pour achever de me décider, il eut la bonté de me dire que je ne lui disais pas le véritable motif de mon refus, qu'il pensait n'être fondé que par le manque de confiance, en ajoutant : Eh bien, tu connais la petite campagne où tu as été avec Madame; si tu veux rester, dès aujourd'hui, elle t'appartiendra, en due et bonne forme; elle vaut plus de cent mille francs de France; ainsi, c'est quelque chose. Il fallait être jeune, sans expérience pour refuser autant de bien. Je refusai tout et me décidai à suivre mon étoile. C'est la plus grande faute que j'aie faite en ma vie.

Pour la croix d'honneur, Boutin a refusé l'épaulette, puis « une petite campagne ». Tout lui a manqué. Napoléon est à l'île d'Elbe, que le sous-officier n'a pas reçu la croix. J'apprends à mes lecteurs les plus sensibles qu'elle lui fut enfin donnée. Il figurait sur une des dernières listes signées par l'Empereur. Il refuse d'épouser la fille d'un riche horloger, quoiqu'elle fût enceinte. Il s'était diverti avec elle à Strasbourg. Il retourne dans son village du Gard et y reste durant les cent jours. La seconde Restauration lui octroie un grade dans la garde nationale. Son congé définitif demandé et obtenu, il devint un politique agissant autour du clocher natal.

§

« La Question shakespearienne au XVIIIe siècle » nous vaut un fort intéressant article de M. Abel Lefranc, dans **Revue bleue** (février). Sans me départir de la prudence qu'impose la sévérité des spécialistes du problème shakespearien, je recueille cette promesse que « le jour viendra, peut-être plus proche qu'on ne pense » où la personnalité de l'auteur du plus prodigieux théâtre moderne « sortira de l'ombre qui l'entoure encore ». En attendant, M. Abel Lefranc constate que, « dès 1769, un chirurgien anglais, Herbert Lawrence, ami intime de David Garrick », traita par allégorie du « cas étrange de l'acteur de Stratford », dans un « curieux ouvrage » intitulé : *The Life and adventures of Common Sense : an Historical Allegory.* Il fut publié simultanément en français à Avignon et à Yverdon, l'année 1777. La bibliothèque de l'Université de Londres a récemment bénéficié d'un « legs de livres provenant d'un Baconien fervent, sir Edwin Durning-Lawrence ». Il s'y trouve le manuscrit d'une leçon professée par James Carton Cowell le 7 février 1805, à la Société philosophique d'Ipswick, sur ce sujet : « Quelques réflexions sur la vie de William Shakespeare ». Au grand scandale de son auditoire, il donne Bacon pour l'auteur des drames et comédies attribuées à Shakespeare. Cela, d'après le Révérend James Wilmott D. D. recteur de Barton-on-The-Heath, village situé à six ou sept milles de Stratford. » Ce dernier mena pendant 25 ans une enquête « tant à Stratford qu'aux environs, sur l'époque de Shakespeare et sur les contemporains du poète ». Il ne découvrit nul souvenir du poète, ni « dans le pays la plus petite trace des livres qui ont dû lui appartenir ». La nièce de ce Wilmott le donne pour l'auteur des illustres *Letters of Junius.*

Vers 1781, — résume M. A. Lefranc — il renonça à prendre une part active à la vie de la société londonienne et se retira dans la cure de Barton-on-the-Heath, où ses livres, et particulièrement la pratique des œuvres baconiennes formèrent, avec les visites de ses amis, sa principale distraction. Ce fut vers 1785 que le problème shakespearien commença à le passionner et qu'il en prépara la solution conformiste. Quand Cowell le connut, il

avait près de quatre-vingts ans. « Au cours de l'année même où la Société philosophique d'Ipswich avait reçu communication de ses théories « perverses », le vieillard convoqua à la cure le maître d'école de Long Compton pour lui transmettre, en même temps qu'à sa propre gouvernante, des ordres formels : « Prenez donc mes clefs, commanda-t-il, et brûlez sur la plate-forme, devant la maison, tous les sacs et caisses de mes écrits que vous pourrez découvrir dans les cabinets de ma chambre ». Cet ordre était fort inattendu, mais il fut scrupuleusement exécuté. Tous les papiers conservés dans les divers dépôts de la maison furent livrés aux flammes. Ainsi périrent les notes amassées sur les diverses légendes locales de Stratford qui, si elles avaient été sauvegardées, seraient aujourd'hui d'un si grand intérêt. Le feu consuma leur secret, et les membres de la Société philosophique gardèrent, avec le soin qu'on devine, leur promesse de silence absolu. C'est par une chance singulière que la connaissance de toute cette histoire a été préservée dans les trente-cinq pages du manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Londres. Il n'y avait guère plus d'un siècle que l'acteur Shakespeare reposait dans l'église des bords de l'Avon, quand naquit, tout près de là, à Warwick, le distingué et mystérieux clergyman, qui, ayant longtemps vécu dans le pays de Stratford, osa le premier nier l'identité traditionnelle du poète et formuler en même temps la première théorie baconienne, au grand scandale, toutefois, de ses compatriotes, si bien que, voyant venir sa fin, il décida de faire disparaître son long et original labeur pour le plus grand avantage de l'orthodoxie.

Autre découverte : James Plumptre M. A. a établi, dès 1796, l'analogie entre l'histoire d'*Hamlet* et « la vie de Marie Stuart depuis la mort de Darnley, son second mari, et son remariage avec Bothwell ».

La démonstration — renseigne M. A. Lefranc — est présentée dans deux brochures successives, aujourd'hui très rares, et introuvables en France, dont il est utile de reproduire ici les titres explicites : *Observations on Hamlet; and on the motives which most probably induced Shakspeare* (sic) *to fix upon the story of Hamlet, from the Danish Chronicle of Saxo Grammaticus, for the plot of that tragedy. Being an attempt to prove that this designed it as an indirect censure on Mary Queen of Scots*, By James Plumptre, M. A.; Cambridge, Norwich and London, 8°, 1796 (1).

(1) Observations sur « Hamlet » et sur les motifs qui ont très probablement conduit Shakespeare à adopter l'histoire d'Hamlet d'après la

Une controverse s'engagea aussitôt touchant les conclusions si neuves de J. Plumptre. Celui-ci riposta à ses contradicteurs par une nouvelle brochure qui vit le jour l'année suivante : *An Appendix to Observations on Hamlet containing. I Some observations on Dramas which professdly allude to the Occurences and Characters of the Times in which they were written, and a Answer to the Objections brought against the Hypothesis. II. Some further Arguments in Suport of it. And III. An Answer to the Objections brought against Dr Warburton's Hypothesis respecting an Allusion to Mary Queen of Scots in the celebrated Passage in the Midsummer Night's Dream* (2). By James Plumptre, M. A. 8°, 1797.

§

Le Génie français (février) publie ce bref poème anonyme d'un tour assez plaisant :

PARTAGE

Mon corps est païen,
Mon âme est chrétienne,
Mais mon corps est tien
Et mon âme est mienne.
Ainsi tout est bien.

De « Mesures pour rien », un choix de gentilles pièces de M. Tristan Klingsor, que donne **Le Divan** (février), — j'extrais celle-ci qui est galante à la façon exquise d'un Parny :

La peau de Zénobie
Quand ta main fine
Sur elle tendrement s'appuie,
Est aussi lisse qu'aubergine.

Ni la rose de l'Arabie,
Ni l'œillet d'Inde, ni la chinoise fleur
Du pêcher, pour toi ne passent en douceur
La peau de Zénobie.

chronique danoise de Saxo Grammaticus, pour en faire l'intrigue de cette tragédie. Exposé tendant à prouver que le poète avait le dessein de formuler une censure indirecte contre Marie, reine d'Ecosse.

(2) Appendice aux Observations sur « Hamlet », contenant : I) Quelques observations sur les drames qui ostensiblement se rapportent aux événements et aux personnages des temps dans lesquels il ont été écrits et une Réponse aux objections élevées contre ce genre d'hypothèse. II) Quelques arguments nouveaux avec leurs justifications. Et III) Une réponse aux objections contre l'hypothèse du Dr Warbuton concernant une allusion à Marie, reine d'Ecosse, dans le célèbre passage du « Songe d'une nuit d'été ».

Le Lunain (janvier) insère ce sonnet curieux de M. Michel Poissenot :

VOYAGES

J'ai connu le pays, où se joue la pavane,
Et sous un ciel uni le sol parcheminé.
Je me suis étendu sur le rocher miné.
J'ai franchi les déserts privés de caravane.

J'ai senti dans sa fleur le tabac du havane.
J'ai vu vers le Couchant l'Océan terminé,
Et l'or des sommets vers l'homme acheminé.
J'ai perdu mon sentier dans la tendre savane.

Mais je ne chante pas dans les vers de ma stance
Le transport trop rapide ou la grande distance,
Passion du voyageur ou besoin du marchand.

Car j'aime aller à pied. Je goûte avec paresse
La chaleur du soleil, le souffle qui carésse,
Et l'odeur du ruisseau, qu'on respire en marchant.

MÉMENTO. — *L'Alsace française* (10 fév.) : M. F. E. Schneegans : « La Délaissée de Botticelli » dans « Rome » de Zola.

L'Archer (janv.) : Prof. Forgue : « avec Paul Voivenel à la 67[e] D. de Réserve ». — « Les petites revues et les grands écrivains » par M. Touny-Lérys.

Arts et Idées (fév.) : « Rabindranath Tagore » présenté à la Radio par M. André Gide. — Un bel « Adieu à Ravel » de M. G. Friboulet. — « Autour d'une variante de Francis Carco » par M. A. Rousseaux. — Poèmes de MM. P. Mahéval et P. Piazzolla.

Arts méridionaux (janv.) : « Avec Touny-Lérys », une belle étude sur un beau poète, par M. A. Fajol.

Commune (fév.) : Richard Wagner : « Tribulations des Allemands à Paris. » — Poèmes de MM. L. Moussinac et R. Desnos. — Mme Cl. Sainte-Soline : « Irma en cour d'Assises ».

Etudes (5 fév.) : « Le charme de Maulnes » par M. Jos. Paves. — Suite de « Où va le Mexique? » par M. Jos. Lecler.

La Grande Revue (janv.) : « L'actualité de Georges Sorel » par M. J. de Saint-Chamant. — De M. Pierre d'Hugues : « Autour d'un survivant : R. de la Tailhède. »

Le Lys rouge (janv.) : « Ezilda », d'Anatole France, récit du x[e] siècle paru en 1865, dans « Les petites nouvelles » du 30 nov.

au 2 décemb. — La précieuse revue accorde à son regretté fondateur, Michel Corday, le souvenir ému que voici :

ANNIVERSAIRE

Se peut-il que Michel Corday, notre ami, celui qu'à Serbonnes on appelle « le Père », nous ait quittés depuis un an déjà? Si le temps passe et rend la douleur moins aiguë, elle n'atténue pas la ferveur de notre souvenir. Pour tous ses proches, la vie de Michel Corday était un exemple; pour tous ceux qui lisaient son œuvre, elle en était un autre.

Exemple de fermeté, de probité stricte, de compréhension large, d'enthousiasme, de bonté, de dévouement.

Michel Corday avait consacré ses dernières forces au culte d'Anatole France, négligeant pour cela son œuvre littéraire personnelle. Nous sommes fiers de suivre ses traces, de labourer le sillon qu'il a tracé.

Cet anniversaire est pour nous l'occasion de réunir une fois de plus deux noms chers à tous nos cœurs : Anatole France et Michel Corday.

La Nouvelle Revue française (1er fév.) : « Un grand homme en enfer » (qui est Toltoï) par M. André Suarès. — La fin du « Régulier dans le siècle » de M. Julien Benda-l'Impitoyable. — « Ravel » par M. de Schœlzer. — « Du côté de Ramuz » par M. P. Claudel.

Revue des Deux Mondes (15 fév.) début de « Le rendez-vous du soir », nouvelle œuvre de Mme Marcelle Tinayre. — Lettres inédites du feu comte de Paris à un de ses familiers de 1870-71 où l'on voit le postulant au trône de France décidé à devenir citoyen des Etats-Unis et montrer de minimes qualités intellectuelles.

Ophys (janv.-fév.) : M. Simon Herta, étude sur « Les Cavaliers de Dieu » de M. Wilfrid Lucas.

La revue hebdomadaire (12 fév.) : « Les véritables ascendances de Montaigne » par M. le Dr Henri Bertreux, découvreur malveillant et tardif des hérédités maranes du merveilleux essayiste, honneur des lettres françaises.

Revue de Paris (15 fév.) : « En Egypte » par M. Camille Mauclair. — « Glaïeul noir », roman de M. L. Maulvault.

La Revue Universelle (15 fév.) : « La nuit du long couteau » par M. J. Benoist-Méchin qui explique là les assassinats hitlériens du 30 juin 1934. — Suite de la verveuse « Jeunesse de Frédéric II » par M. Pierre Gaxotte.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le droit d'auteur devant le divorce; pères, mères, enfants (*Le Jour*, 24 février). — A l'écurie (*L'Echo de Paris*, 24 février). — « Kidnappée? » (*Le Journal*, 24 février). — Bibliothèque parlante pour aveugles (*Le Journal*, 15 février). — Les couvertures imprimées; la rénovation de l'art du livre et le *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 12 février). — « Quartier Buci » (*Je suis partout*, 11 février). — Baudelaire camelot (*L'Œuvre*, 24 février).

— Je suis l'éditeur de ses œuvres, arguait par l'organe de Me Gaufreville, l'ancien époux.

(M. Max Jamin, ex-mari de Mme Marguerite Canal, premier grand prix de Rome de musique, professeur au Conservatoire).

...Je suis l'éditeur de ses œuvres. Ces œuvres sont tombées dans la communauté, elles m'appartiennent.

— Pardon! mon droit d'auteur est un droit de la personnalité qui n'est pas cessible, et que je ne vous ai jamais cédé. Aucun contrat n'existait entre nous.

Ainsi répliquait Mme Marguerite Canal, par l'organe de Me Pierre Turpaud, arguant d'un jugement du tribunal dont son ex-époux avait interjeté appel.

Intéressante contribution à la question du droit d'auteur, ce débat. Et voici la conclusion, d'après **le Jour :**

Conformément aux articulations de Me Pierre Turpaud, la Cour, présidée par M. Villette, a reconnu le droit de maîtresse absolue

(jolie façon de dire)

de l'auteur sur son œuvre. Ce droit est inséparable de la personnalité de l'auteur, il ne rentre dans aucune des classifications prévues par le Code civil et constitue un droit extra-patrimonial.

Le droit d'auteur n'étant point un bien en lui-même ne saurait donc être revendiqué dans la liquidation de la communauté par l'époux divorcé.

Faut-il remarquer avec *le Jour* qu'un tel arrêt

va changer la face du divorce dans les domaines artistiques et littéraires?

Ce serait si simple de ne pas divorcer. Si simple de ne pas se marier, même.

§

Et est-il absolument nécessaire d'avoir un enfant, si c'est, par exemple, pour enchaîner une fillette de quelque dix ans dans une écurie? M. et Mme Lesueur, journaliers, usaient ainsi de leur petite Simonne.

La porte de l'écurie était fermée à clef, note **l'Echo de Paris ;** les gendarmes la firent sauter et découvrirent Simonne Lesueur à genoux, pieds et mains liés par une grosse chaîne fixée au mur par un cadenas.

Poignets en sang, traces de coups sur tout le corps. Motif : il fallait bien punir l'enfant de sa gourmandise. Et voilà pourquoi Simonne était au pain sec. Pas de grand-père pour lui porter des confitures, l'hôpital de Bernay y pourvoira. Le charmant papa est en prison, — mais sans chaîne. Et la délicieuse maman? Qu'on se rassure : Mme Lesueur a été laissée en liberté provisoire. L'écurie, la prison ne sont pas faites pour les mégères.

Les fous dorment sur les tables du réfectoire. Chaque année, le nombre des déments s'accroît,

(est-ce bien sûr? Un directeur d'asile départemental m'écrit : « Méfiez-vous » — « Des fous? » — « Des statistiques »).

Pour barrer la route à ce fléau moderne, il faut d'abord... surveiller l'enfance.

Ainsi dit Chamine, dans *le Jour*. D'accord, chère Chamine. Mais il serait plus juste de commencer par surveiller les parents. Et je ne pense pas seulement aux père et mère alcooliques, syphilitiques, mais aux sadiques, mais aux types dans le genre du ménage Lesueur.

Vraiment Marthe Legrand, elle, concentrait le pire, dans sa malheureuse personne : muette — et par suite de quels antécédents? — elle avait quatorze ans quand M. Legrand, dans un débordement d'amour paternel, la viola. Bien empêchée d'appeler : « Maman! » parbleu! la pauvrette. Mais ce n'était pas assez : les religieuses de l'hôpital de Soissons ont recueilli la petite muette, le père purge sa peine : quatre ans de prison, lorsqu'un garçon de salle, Plateaux, alléché, prend la suite du père, ou du moins s'y essaie, et puis étrangle la fillette.

— Messieurs, dit la mère, désignant le satyre, l'assassin, aux jurés, faites-lui couper la tête!

Couper la tête? Ah! mais non. Les travaux forcés suffiront. N'est-ce pas encore trop? On prête ce mot au père de la victime :

— Dommage que ce vieux Plateaux ne s'en soit pas tiré avec la prison. On aurait fait une belotte, et on aurait parlé d'*elle*.

§

On aurait lu le journal, aussi, qui est tout plein rigolo avec cette sacrée affaire Weidmann. Au fait,

la charmante artiste Clara Bizou a-t-elle failli être « kidnappée » par Weidmann?

demande **Le Journal.** Il n'est bruit que de cela, et pas seulement rue Chaptal, et ce problème super grand-guignolesque passionnerait jusqu'aux gardiens de phare, que je n'en serais pas surpris. Que faire dans la tour d'amour, sinon sonder la question, toutes noyées cessantes? Aucune raison d'ailleurs de mettre en doute les souvenirs de Mlle Clara Bizou, et c'est avec curiosité qu'on verra en présence, sur décision du juge, l'artiste et Weidmann. Bon lever de rideau.

§

Il y a une œuvre qui procure des livres aux gardiens de phare. On sait des œuvres qui procurent des livres aux aveugles. Parlant de ceux-ci :

Beaucoup lisent couramment des ouvrages imprimés pour eux, et suivent avec une dextérité inouïe les lignes en relief des caractères de l'alphabet Braille, rappelle M. Maurice Randoux dans **le Journal.** Mais tous ne possèdent pas cette science, et nombre de ceux qui la pratiquent éprouvent, à s'assimiler des textes un peu longs, une fatigue compréhensible. Leur plaisir alors s'en trouve bien diminué.

Partant de cette constatation, l'*American Braille Press*, œuvre philanthropique qui recherche toutes les améliorations susceptibles de diminuer la peine des aveugles et de donner à leur existence plus de douceur, a créé le « livre parlé ».

Belle innovation, direz-vous? Simple application du disque et du phono? En principe, oui. En pratique, énormes différences. Voyons! Un disque ordinaire donne quatre minutes d'audition. Il en faudrait donc tout simplement une cinquantaine pour un volume de format courant. Prix de revient prohibitif, manipulations excessives.

(Il n'y a pas si longtemps, remarquerai-je, qu'on présentait toute une œuvre sous la forme d'un film sonore.)

Alors, enregistrement photo-électrique, fort employé par la

T. S. F. ou par le cinéma? Solution commode, mais l'appareil utilisé par celui qui écoute aurait été d'un prix trop élevé, et qu'un budget modeste n'aurait pu supporter.

On entreprit donc l'étude d'une suite de problèmes techniques, pas mal compliqués, et qui portaient aussi bien sur la façon de graver les disques que de les fabriquer en série, et de les reproduire dans les meilleures conditions. Enfin, tous les ennuis furent surmontés, des brevets pris, des machines spécialement construites. Aujourd'hui, le système est au point, et le rendement parfait. La bibliothèque parlante comprend déjà une vingtaine de titres; on y trouve *la Vie de Jésus, la Féerie cinghalaise, les Croix de bois*, etc.

Un livre de 250 à 300 pages tient à peu près en une dizaine de disques souples et qui occupent vraiment peu de place. Pour *Salammbô,* il en a fallu dix-huit. On les offre aux aveugles, et à eux seuls, car l'opération n'a aucun caractère commercial, exactement à la moitié du coût de revient, soit une douzaine de francs. Cela fait sans doute une dépense assez importante, plus de cent francs pour une œuvre de longueur moyenne. Mais, en regard, que d'heures de loisirs tranquilles et instructifs, sans la moindre lassitude!

Un livre en Braille, c'est encore un livre. Prenons garde que la lecture mécanique ne l'emporte. Quoiqu'il soit difficile de ne pas souscrire à tout ce qui peut concourir à éclairer la nuit des aveugles, évidemment. Il faut tout tenter lorsqu'un écrivain, un lettré frappé de cécité n'a plus la possibilité de se réjouir devant les couvertures imprimées par exemple. C'est de ces dernières qe M. Jacques Mégret, dans **Toute l'Edition,** trace l'historique :

...on pourrait trouver l'origine de cette coutume dès le XVIIe siècle, chez les Elzéviers, à Amsterdam et à Leyde : ces célèbres imprimeurs — bien démodés aujourd'hui — ont laissé quelques-uns des exemplaires de leurs petites éditions non rognés, sous un brochage de papier gris, et destinés aux bibliophiles, qui, ne se contentant pas du vélin ou du veau de série, préféraient les recouvrir de reliures en maroquin de leur goût.

Remontant plus loin encore, n'oublions pas de citer Bernard de Bluet d'Abères, l'étrange comte de Permission qui, dès 1600, colportait — c'est lui qui nous l'apprend — ses abracadabrants petits livrets sous des couvertures de papier dont les couleurs variées prenaient pour lui un sens symbolique.

Mais l'honneur d'avoir créé la couverture imprimée revient à un

imprimeur toulousain du début du XVIe siècle, Jean Faure, dit Jean Farfant.

D'origine allemande, Jean Faure s'établit à Lyon en 1842 et y réussit mal. Quittant les bords du Rhône vers 1504, il vint chercher fortune à Toulouse dont les imprimeurs et libraires étaient alors en relations étroites avec leurs confrères lyonnais. Installé d'abord dans le capitoulat Saint-Quentin, il se fixa ensuite rue Dagulhères, qui est aujourd'hui la rue Matabiau. Il y exerçait en même temps l'imprimerie et la librairie et mourut vers 1523.

On aimerait suivre dans tous ses détails l'historique, montrer qu'à certaine

fièvre de l'édition qu'a si bien décrite Balzac — rappelez-vous Lucien de Rubempré chez Dauriat, au Palais-Royal —

succédèrent des couvertures d'un aspect plus sévère, « la fantaisie étant laissée aux éditeurs des grandes publications illustrées, en livraisons ».

L'éditeur Charpentier fonda, en 1840, sa célèbre collection in-12 dont la fameuse couverture jaune pare aujourd'hui les livres de son successeur Fasquelle; Michel Lévy adopta une classique couverture verte qui recouvrit les réimpressions de Stendhal, *Madame Bovary* (1857) et combien d'autres romans... Auguste Poulet-Malassis, éditeur méticuleux, au goût raffiné, était plus sobre encore et ses couvertures des *Fleurs du mal* (1857) ou des *Odes funambulesques* (1857), purement typographiques, méritent la comparaison avec les plus beaux titres qu'aient construits les grands imprimeurs d'autrefois.

A la fin du second Empire et au début de la République, tout est terne, là comme ailleurs, exception faite pour les innombrables pamphlets politiques que firent éclore l'Empire libéral et la Commune et qui se présentent sous les couvertures les plus curieuses, les plus biscornues et, trop souvent, les plus laides.

Mais alors? plus de couvertures illustrées? M. Jacques Mégret reprend :

Il faut attendre l'époque symboliste et la fondation du *Mercure de France* (1890) pour assister à une rénovation de l'art du livre et retrouver un style vraiment original, dû à Alfred Vallette, Remy de Gourmont et Alfred Jarry.

Pour Gourmont, l'aspect extérieur d'un livre, le papier et les caractères étaient choses vivantes, une source de symboles, de « correspondances » baudelairiennes avec sa pensée. La vingtaine de

livres et de plaquettes édités au *Mercure* par ses soins n'est que le résultat de ces tentatives d'harmonies typographiques. Il a su créer un style plein de profondeur, de fantaisie, un style tout neuf qui, bien qu'on s'en gausse, n'est pas tellement démodé puisque nombre de couvertures actuelles s'inspirent des siennes sans que leurs auteurs veuillent l'avouer. Admirons la monastique couverture du *Latin mystique* (1892), dont un morceau de vitrail dû à Fliger éclaire le papier gris, le luxe byzantin de *Théodat*, orné de trois lions d'or sur un chaud papier d'un violet foncé, les couvertures cubistes — déjà ! — de *Phocas*, de sa délicieuse édition de *Gaspard de la Nuit* ou des *Minutes de sable*, de son ami Jarry. Aucune de ces plaquettes ne se ressemble, bien que l'on puisse suivre à travers leur succession une unité d'esprit, une ligne de conduite dissimulée sous leur merveilleuse diversité.

Le *Mercure* tient sa place dans les souvenirs de M. Edmond Pilon, également. Le « quartier Buci » étant, dit-on, menacé de disparaître, M. Henry Hugault a recueilli pour **Je suis partout** les doléances de l'auteur des *Sites et personnages*. A la nouvelle du danger :

— Je sens que le cœur me manque, dit M. Edmond Pilon. Il est vrai que j'ai, à cela, de solides raisons. La principale est que ce quartier est celui de mon enfance, de ma toute jeunesse.

Et plus loin :

— On ne saura jamais ce qu'il y a de rare et de précieux dans les souvenirs d'un enfant. Les miens sont contenus justement dans cet ancien coffret du quartier de l'Institut et de Saint-Germain-des Prés, et, quand je soulève le couvercle, j'aperçois toutes sortes d'ombres un peu mélancoliques, lointaines et douces, qui s'échappent comme du fond d'un rêve. La belle sarabande d'amitiés ! D'abord, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, dans son modeste bureau du *Mercure de France*, c'est Alfred Vallette qui accepte et publie mes premiers vers. Rue de l'Université, c'est ma visite à Marcel Schwob, déjà souffrant et qui me fait un don merveilleux : ce *Livre de Monelle* que j'ai conservé depuis, avec sa dédicace, ainsi qu'un trésor. C'est ensuite, sur ce quai Malaquais qu'on menace de nous abîmer, la rencontre d'Honoré Champion et de ses excellents fils, Pierre et Edouard, restés mes amis. C'est, pour terminer, dans ma boutique aux estampes, l'arrivée de Paul Fort, venu présider en ma compagnie à la naissance d'un éphémère périodique : *le Livre d'art* qui n'eut, comme bien on pense, que deux à trois numéros, mais auquel

Paul Verlaine consentit à collaborer. Pour des garnements de lettres, à peine nés comme nous à la poésie, quel honneur c'était!

Quant à lui, le cher vieux bonhomme, quelle émotion m'étreignit, le soir où, l'ayant aperçu à l'une des tables du café Procope, j'allai jusqu'à lui et lui exprimai, rouge de honte et de confusion, mon admiration naïve. D'autres ombres sont encore là, surgissent pour moi du quartier docte, ancien et ,dit-on condamné : Octave Uzanne, assidu du magasin paternel et qui me révéla, le premier, le nom de Barbey d'Aurevilly; Louis Ménard, le maître hellénisant que j'allai visiter dans la région voisine de la Cour de Rohan ou de Rouen plutôt. Car telle est ma géographie de ce quartier, et voilà pourquoi je l'aime.

§

C'est « une des grandes journées de l'histoire » que M. Alexandre Zévaès retrace dans **l'Œuvre** avec le quatre-vingt-dixième anniversaire du 24 février 1848. Et voilà qui nous ramène au carrefour de Buci, — cher à M. Edmond Pilon. Parlant de Charles Baudelaire :

Dans la soirée du 24, on l'aperçut, carrefour de Buci, gesticulant tumultueusement au milieu d'une foule qui venait de piller une armurerie et portant un beau fusil et une magnifique gibecière en cuir jaune, qui représentaient son butin.

Et le lendemain, Baudelaire se trouvait avec Champfleury et Charles Toubin au café de la Rotonde, proche de la Faculté de médecine. Que faire, sinon un journal? Mais comment l'appeler?

— *Le Salut public,* proposa Baudelaire.

Ses deux interlocuteurs trouvèrent le titre un peu raide, un peu « quatre-vingt-treize ». Finalement, ils s'y rallièrent, et, séance tenante, sur les tables du café, les trois collaborateurs rédigèrent le journal, puis apportèrent leurs manuscrits à l'imprimerie Bautruche; ainsi le premier numéro du *Salut public* vit le jour.

Une déclaration intitulée : *Vive la République! Au Peuple,* ouvrait la petite feuille in-4° imprimée sur deux colonnes. Et voyez Baudelaire transformé en camelot, Champfleury et Toubin *idem.* Ils vendent eux-mêmes leur journal, ils récupèrent ce faisant les quelques douzaines de francs que l'impression leur avait coûtées.

Le second numéro s'ornait d'un dessin de Courbet : il re-

présentait un insurgé dressé sur une barricade et portant un drapeau sur lequel on lisait ces devises : *Voix de Dieu! Voix du Peuple!*

Les Châtiments de Dieu, ainsi s'appelait l'article de tête. Non signé, mais où Alexandre Zévaès reconnaît « la marque de Baudelaire ».

L'ex-roi se promène.
Il va de peuple en peuple, de ville en ville.
Il passe la mer. Au delà de la mer, le peuple bouillonne, la République fermente sourdement.
Plus loin, plus loin, au delà de l'Océan, la République!
Il rabat sur l'Espagne; — la République circule dans l'air et enivre les poumons comme un parfum.
Où reposer cette tête maudite?
A Rome?... Le Saint-Siège ne bénit plus les tyrans.
Tout au plus pourrait-il lui donner l'absolution. Mais l'ex-roi s'en moque, il ne croit ni à Dieu ni à Diable.

Etc. C'est tapé. Pourtant *les Fleurs du Mal* ont plus d'allure, — dans un autre genre. Les vers de Baudelaire, on les lira toujours. Le second numéro du *Salut public* fut le dernier.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : première représentation de *Le Cantique des Cantiques,* ballet en deux actes, argument de M. Gabriel Boissy, musique de M. Arthur Honegger. — Bouffes-Parisiens : première représentation de *Les Petites Cardinal,* opérette en deux actes et dix tableaux, de MM. A. Willemetz et P. Brach; musique de MM. Arthur Honegger et Jacques Ibert. — Concerts divers : Œuvres nouvelles de M. Philippe Gaubert.

Le rideau, en se levant, découvre un magnifique décor ensoleillé (puisse-t-on plus souvent faire régner la lumière sur le plateau de l'Opéra). Ce sont les vignes d'Engaddi, et, sur la colline, les blanches maisons d'un village. La Sulamite passe, cherchant son bien-aimé, et le bien-aimé, caché parmi les vignes, contemple celle qu'il convoite, mais bientôt l'irrésistible appel du désir joint le berger et la vendangeuse. Cependant Salomon passe et lui aussi, mordu par le désir, convoite la fille qu'il entraîne. Le faste du palais royal, ni les tentations, ni les sortilèges ne peuvent cependant faire oublier à la Sulamite le pauvre berger qui, pareil au

chevreuil des forêts, bondissait sur la colline pour rejoindre son amante. En vain Salomon fait-il appel aux princes de la Jeunesse, aux charmes de la volupté, aux danses érotiques, la fille des champs ne regrette que plus encore le bien-aimé. Et voici que son appel est entendu par le berger. Il surgit :

Lève-toi, ma grande amie,
Avant la brise du matin,
La vigne exhale son parfum
Des caresses sont dans mes mains.

Salomon engage la lutte avec son rival; la puissance d'un roi est moindre que la force de l'amour, et la victoire reste au simple et au pur. Tandis que Salomon s'abîme dans la mélancolie, tandis que son palais s'efface, le couple amoureux est accueilli par les vendangeurs d'Engaddi :

— Tu es le lys de la vallée...
— Tu es la rose de Saron...

Tel est le très poétique livret proposé par M. Gabriel Boissy au chorégraphe et au musicien. On admire sans réserve l'art avec lequel le poète s'est inspiré des versets du **Cantique des Cantiques** et a su conserver la fraîche et brûlante évocation biblique de l'éternelle idylle.

Sur cette trame, M. Arthur Honegger a brodé de somptueux dessins sonores, rehaussés du coloris orchestral le plus brillant. Mais les entraves qui l'ont maintenu dans certaines limites étroitement définies par le chorégraphe l'ont visiblement gêné. On retrouve — et avec quelle joie — l'orientaliste du *Roi David*, de *Judith* et de *Sémiramis* toutes les fois qu'il peut se libérer de cette servitude. Il atteint alors une réelle grandeur. L'adjonction des appareils Martenot aux instruments de l'orchestre (encore que l'exécution n'ait pas toujours été parfaite) est fort judicieuse et doit produire de très beaux effets de sonorité veloutée.

Certaines questions se posent à propos de ce ballet, qui sont proprement préjudicielles. Si l'on ne conçoit point que le chorégraphe et le musicien demeurent indépendants, si leur action doit être concertée, si la collaboration qui les unit doit être aussi complète, aussi étroite qu'il est possible, s'ensuit-il que le musicien doive abdiquer en faveur du

maître de ballet, et jusqu'à réduire sa tâche (comme on l'a vu dans *Icare*) à marquer seulement le rythme à l'aide de la batterie ou des pizzicati des contrebasses? M. Serge Lifar rêve d'affranchir la danse, de ne lui donner qu'un soutien rythmique. Son rêve semble aussi téméraire que celui d'*Icare*, ou du moins s'il a pu le réaliser sans péril lorsqu'il s'est contenté d'exprimer de manière élémentaire l'action, il semble condamné à l'échec lorsqu'il veut, en se privant de toute musique, exprimer des nuances psychologiques. La musique possède un pouvoir expressif, suggestif même, dont le chorégraphe, si sûr qu'il soit de son art, a tort de faire fi. Remarquons d'ailleurs que dans *Le Cantique des Cantiques*, le chorégraphe ne répudie pas complètement ce très précieux appoint : la partition de M. Arthur Honegger est riche de substance musicale. Mais elle aurait pu l'être bien davantage et on en veut un peu au maître de ballet de n'avoir point permis qu'elle le fût. D'autre part, les pas qu'il invente étonnent souvent par leur rigidité inhumaine. Tout ce qu'il y a de grâce et de charme dans les mouvements harmonieux de beaux corps disparaît pour faire place à une espèce d'automatisme anguleux, sec et dont la répétition devient lassante. Salomon, par exemple, avance comme un fantassin prussien au pas de parade. Et comme il arrivait tout à l'heure au musicien, l'interprète principale, Mme Carina Ari qui est la Sulamite, s'échappe elle aussi fort heureusement de ces contraintes. Son tempérament l'en délivre. Elle est elle-même, pour notre plus grand plaisir. Ses attitudes harmonieuses, passionnées, expriment à merveille l'ardeur de la Sulamite. Son succès personnel a été des plus vifs, et des mieux mérités. Celui de M. Lifar (qui est le berger) n'a pas été moindre. Il bondit comme un faon — selon le texte du roi Salomon, et sa légèreté est merveilleuse. Ses qualités de danseur ne sont point discutables comme le sont ses théories. M. Goubé, excellent en Salomon, n'est pas responsable des étranges gestes qu'on lui fait faire. Mlle Kergrist et Mlle Simoni font regretter la brièveté de leurs rôles : elles y sont délicieuses. Les décors de MM. Paul Colin et Mouveau — le premier surtout, car le second est un peu confus — sont admirables. Enfin l'orchestre et les chœurs, sous la direction

de M. Philippe Gaubert, montrent beaucoup de vaillance.

§

Le succès de *L'Aiglon,* sans doute, a décidé MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger à tenter une nouvelle expérience, mais en collaborant cette fois pour une opérette. Et nous avons ainsi **Les Petites Cardinal**, dont les Bouffes-Parisiens viennent de donner la première représentation.

L'histoire de cette famille Cardinal, contée en trois fois par Ludovic Halévy de 1873 à 1883, n'était peut-être plus très connue des générations nouvelles : la jeunesse, aujourd'hui, ne regarde plus le foyer de la danse de l'Opéra comme un Eden. Elle a, ou feint d'avoir, d'autres désirs, d'autres plaisirs. Il n'en demeure pas moins que ce nom de Cardinal a passé dans la langue, et qu'on dit encore une Mme Cardinal pour dire une mère complaisante. MM. Willemetz et Brach ont réussi cette tâche périlleuse de tirer un livret d'opérette de romans qui, sous leur apparence de légèreté et de cynisme dégagent pourtant une morale parfaitement droite. L'ironie est un bandeau sur une plaie. Au théâtre il y a le risque, quand les personnages sont montrés « en chair et en os » que le bandeau ne cache plus suffisamment la plaie, que les actions et les propos deviennent odieux malgré l'humour. Eh bien non, cela reste léger et charmant; et puis la couleur locale aussi bien que la couleur temporelle (l'action se déroule au temps où la République venait de remplacer le Second Empire) donnent à la pièce ce charme irrésistible que nous prêtons aux choses disparues.

La musique est aimable. Pas plus que pour *L'Aiglon* il n'est opportun de chercher à reconnaître ce qui vient de l'un ou de l'autre des collaborateurs; il convient seulement de marquer les qualités de cet ensemble si habilement joint, si uni dans sa diversité. L'esprit parodique des passages où les « anges purs » de *Faust* se penchent sur les petites Cardinal comme pour emporter « au fond des cieux » ce qu'elles ont perdu pour toujours, où l'air de la Calomnie est si finement évoqué, ces allusions subtiles au répertoire (nous sommes à l'Opéra et nous voyons l'envers du décor, comme nous voyons l'envers de l'histoire contemporaine,

eût dit Balzac), tout cela est pimpant, spirituel et léger, et tout cela est représenté parmi les décors et les costumes les plus ravissants qu'on puisse imaginer. Ils sont dus à M. Fernand Ochsé, homme de goût et artiste accompli, dont chaque invention est un enchantement.

L'interprétation est bonne; elle serait meilleure si les chanteurs et chanteuses n'étaient pas si rares dans la troupe. M. Fabert, qui fut à l'Opéra Bekmesser et Mime, est Méphistophélès aux Bouffes et, ici et là, toujours un artiste étonnant. M. Saturnin Fabre est un M. Cardinal épique. M. Bertelasso ténorise fort agréablement. Mme Marguerite Pierry est, tout de même que M. Saturnin Fabre M. Cardinal, une Mme Cardinal vraisemblable au possible. Leurs filles sont Mlles Yvette Lebon et Monique Rolland, et elles sont charmantes à voir, en vérité. Il faut citer encore Mmes Fabienne Soisy, Luce Fabiole, MM. Numès et Lehmann, et le chef d'orchestre, M. Cariven.

§

Deux ouvrages nouveaux de M. **Philippe Gaubert** ont été donnés : une *Sonatine* pour violon (ou flûte) et piano, et un *Divertissement sur un Choral,* le premier à la Société Nationale et le second à la Société des Concerts. Ils ont obtenu pareil succès, et tous deux sont en leur genre également réussis, également expressifs. Musique saine et pleine, musique qui ne semble point née par hasard, comme tant d'autres dont on se dit qu'elles auraient pu tout aussi bien être toutes différentes de ce qu'elles sont ou n'être pas du tout sans que l'art y ait perdu, la musique de M. Philippe Gaubert porte la marque d'un tempérament qui s'est affirmé dès ses premiers ouvrages, mais qui, dans les derniers, dans le *Concert en fa,* dans la *Symphonie* particulièrement (je ne parle point des *Inscriptions,* par essence plus descriptives), s'est concentré, et tout en gardant cette généreuse richesse et cette franchise d'allure qui lui sont propres, s'est comme approfondi sans s'alourdir. Cette évolution d'un artiste à l'âge de la maturité s'est faite sans que M. Philippe Gaubert ait rien perdu des qualités de la jeunesse. C'est exactement un enrichissement, un accroissement, alors que nous voyons

trop d'exemples de dessèchement sous les mêmes causes. La *Sonatine* m'a paru un modèle du genre : loin que la forme gêne l'auteur, les idées se meuvent à l'aise, et les règles auxquelles il les plie semblent ici résulter de sa fantaisie même. Quant au *Divertissement,* c'est une suite de variations sur un thème en forme de choral, confiée à un orchestre de chambre et au piano. Les soli y tiennent une grande place. Aussi bien par l'ingéniosité de l'écriture que par la variété de l'instrumentation, ce *Divertissement* mérite de prendre place auprès de ce chef-d'œuvre qu'est le *Concert en fa.* Il a la même solidité et la même élégance. Il n'est pas téméraire de lui prédire le même brillant avenir.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Tischler. — Les nouveaux vitraux de Notre-Dame. — Mémento.

Voici une petite exposition — une dizaine de toiles, autant d'aquarelles — qui nous a comblé d'aise. **Tischler** peint avec une sorte de ferveur des châteaux et de grands parcs français. C'est l'esprit de l'architecture et l'esprit du jardin qui vivent sous son pinceau. Il peint avec des minuties de miniaturiste et pourtant son ouvrage est une synthèse. Il sait rythmer les grandes lignes et ordonner l'essentiel. Les quelques réserves que nous pourrions formuler sur certaines nuances de sa palette lorsqu'il s'attache aux verdures sont peu de chose à côté de ce sens de l'élégance et de la noblesse qui caractérisent ses peintures où il fait tenir dans un petit format ces grands paysages humanisés.

Il n'est pas indifférent de constater, dans cette période de tension politique particulièrement âpre en Europe centrale, que Tischler, bien qu'il vive à Paris depuis dix ans, est autrichien. Son œuvre est de la filiation des grands paysagistes français. L'impressionnisme n'a pas été sans le marquer de son influence; mais au delà de l'impressionnisme, ce sont les paysagistes français qu'il évoque, de Poussin, de Claude Gellée jusqu'à Corot. Telle place d'Aix-en-Provence, tel paysage de Vaison-la-Romaine sont particulièrement significatifs. Le sens de l'exactitude architecturale, la discrétion dans les modes d'expression n'empêchent pas ces

œuvres, d'une inspiration si pure et si classique, d'être vivantes. Elles vivent malgré leur absence d'originalité apparente parce que nous sentons cet artiste consciencieux et d'un incontestable talent, possédé par l'amour des sujets magnifiques qu'il semble toujours, par scrupule et discrétion, craindre de trahir. Il ne cherche donc pas à se singulariser. Son art a peu de chance d'être distingué dans la cohue des salons. C'est un art d'intimité, à la fois humble et aristocratique.

Nous nous étions fort réjouis de savoir que des **vitraux** venaient d'être commandés aux maîtres-verriers d'aujourd'hui pour remplacer les grisailles de la nef de Notre-Dame. Enfin la tradition était reprise : les artistes modernes n'allaient plus renoncer à leur foi créatrice, ils n'allaient plus se borner à des pastiches. Il devaient suivre leur inspiration pour créer des œuvres de leur époque et leur faire prendre place dans un monument ancien.

C'était une telle réaction contre plus de cent ans de routine que l'idée même devait faire scandale. Et tel qui ne fut jamais choqué de voir des vitraux du XVI[e] dans des églises romanes, s'est cette fois voilé la face et a crié à la profanation.

La tâche était délicate. Il fallait craindre de rompre l'harmonie de l'insigne cathédrale. Si nos élgises ont pu souvent subir sans dommage l'apport des générations successives, on peut redouter l'apport contemporain, — justement parce qu'il ne s'inscrit pas généralement dans la suite naturelle des siècles qui les ont précédés. Mais s'il est un art en pleine renaissance, un art qui renaît sous une forme « active » et « actuelle » en s'appuyant sur la tradition, c'est bien celui du vitrail. On ne peut qu'être reconnaissant au cardinal Verdier d'avoir fait confiance à ces artistes, à leur talent et à leur foi, pour orner sa basilique. On ne peut que louer les monuments historiques de les avoir aidés dans leur tâche. Nous y avons vu un acte d'une grande portée. On sort enfin d'une incroyable résignation. L'artiste du XX[e] siècle ne doit-il pas laisser à l'avenir son message et montrer qu'il peut, comme ses prédécesseurs, porter son concours à la grande œuvre collective pour la parure de la maison de Dieu?

Après la décadence de la peinture sur verre, le vitrail contemporain a repris ses titres de noblesse et sa dignité. Il a droit de cité dans nos vieux sanctuaires. La question se pose aujourd'hui de tout autre façon qu'avec « ces abominables vitriers du XIXe siècle » que cingle Paul Claudel à juste titre.

Je ne veux pas dire que les verriers qui collaborent à l'ensemble de Notre-Dame soient tous sans défauts. On s'est peut-être montré un peu trop large. Sans doute, pour ne pas causer de déceptions, trop d'artistes ont été conviés; et les résultats sont inégaux.

Chaque vitrail est consacré à un grand saint de France. Les proportions étaient imposées. On remarquera la vigueur et l'autorité, le noble hiératisme de Barillet, l'initiateur de l'entreprise — qui, en d'autres temps, eût pu agir comme un véritable maître d'œuvre. Les œuvres d'Hébert-Stevens et du R. P. Couturier nous paraissent les plus séduisantes par l'équilibre de leur ligne et par la disposition des fragments colorés.

Nous avons vu ces vitraux au Pavillon pontifical à l'Exposition, et nous les avons vus à Notre-Dame lors d'un essai de mise en place. Conçus pour Notre-Dame, c'est incontestablement à Notre-Dame qu'ils étaient le mieux en valeur. Non seulement ces œuvres d'inspiration moderne ne choquent point, mais on peut dire qu'elles animent le monument. Les couleurs, aux dominantes roses et bleues, remplacent fort heureusement la froide et pauvre grisaille. Nos grands verriers français ont trouvé là un champ d'action dont ils ont su, dans l'ensemble, se montrer dignes. Certains, parmi les meilleurs, ne s'y trouvent pas : Labouret qui taille le bloc de verre au marteau, et sait ainsi donner à ses ouvrages un éclat si vif, Décorchement qui moule en relief la pâte de verre et en assemble au ciment les morceaux. (On verra la prestigieuse verrière qu'il vient de réaliser ainsi, après un labeur de trois années pour la nouvelle église Sainte-Odile.) Ce sont les inventeurs. Mais leur technique neuve — quelle qu'en soit la qualité — ne pouvait trouver place à Notre-Dame sans rompre l'harmonie générale. Et cette harmonie, il faut le répéter, a été réalisée avec un accent très juste.

M. Achille Carlier, qui a rendu par ailleurs des services

si éminents à la cause du vitrail ancien, — notamment par l'action qu'il a entreprise pour la dépose rapide, en cas de guerre, des verrières de Chartres, — a bien tort, croyons-nous, de s'attaquer à une œuvre si courageuse, si logique en son principe et, malgré quelques fautes de détail, si satisfaisante dans ses résultats.

Mémento. — Etienne Collignon (Galerie Billiet) ne recherche pas l'imitation, ni même l'évocation. Ses images, d'un graphisme élégant, nous emportent dans un monde assez étrange, où la vie se pare d'un halo de poésie. Le peintre doit se méfier de certains effets séduisants, mais un peu trop faciles.

Marysa Neubertova (Office du Tourisme de Tchécoslovaquie) a rapporté de la Russie subcarpathique des paysages très évocateurs. Elle a su en particulier rendre avec beaucoup de bonheur l'atmosphère lourde des temps de neige. Les costumes éclatants des paysans jouent à merveille dans cette région mystérieuse et rude. C'est une peinture où les notations rapides sont souvent les meilleures par leur accent de sincérité et de spontanéité.

La peinture de Favé (Galerie Druet) est aussi fort sincère, souvent naïve, et parfois gauche jusqu'à la maladresse. Mais le dédain du tour de main habile, la franchise de la facture et le goût qui préside à l'ordonnance des couleurs rendront ces œuvres estimables et même sympathiques. Certaines ne sont pas sans rappeler Utrillo.

On goûtera les fines aquarelles de Jacques Le Chevalier (Galerie Lucy Krogh). Le sens décoratif de cet artiste, habitué au carton de vitrail, ne nuit en rien à la fraîcheur de son inspiration devant la nature.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

LETTRES ROMANES

Louis Alibert : *Gramatica occitana*, Société d'Etudes occitanes, Toulouse. — *Armana prouvençau*, Lib. du Roi René, Aix-en-Provence. — Revues : *Era Bouts dera Mountanho, Calendau, Lo Gai Saber*. — La séance à Paris de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. — Laforêt, Durand-Picoral.

Lors de l'assemblée de l'Académie des Jeux floraux qui se tint en 1937 à Paris, et dont je parle plus loin, M. Armand Praviel définit un intéressant problème : l'Académie des Jeux floraux doit-elle, comme elle semble s'y acheminer assez nettement, devenir une société bilingue ou, se souvenant qu'elle est l'héritière des troubadours, doit-elle donner plus d'activité à la résurrection de la langue et de la littérature

occitanes? Richelieu, pour épurer et discipliner la langue et la littérature françaises, fonda l'Académie française; l'Académie de Toulouse doit-elle jouer le même rôle pour la langue et la littérature occitanes? La langue d'oc, immense miroir brisé dont chaque éclat est un dialecte, perd chaque jour un peu plus de sa pureté depuis la guerre des Albigeois, et la guerre de Cent ans. Déjà, de nos jours, des demi-lettrés l'appellent patois, ce qui est une erreur ridicule, certes, mais trop souvent commise. Des auteurs, bien intentionnés mais peut-être mal informés, ont émis le vœu, qui les honore, que fussent composés sans plus attendre un dictionnaire et une grammaire de la langue d'oc, qui seraient le reflet du dictionnaire de l'Académie française et de la grammaire de Vaugelas : on sait trop, pour pouvoir les suivre, comment est élaboré le Dictionnaire, immense broderie au petit point dont on ne voit jamais la fin. Quant à la grammaire... passons : on a vu ce que fut, en 1932, l'essai de rajeunissement. En occitan comme en français, il existe des dizaines de dictionnaires fort bien faits, et quelques grammaires, dus à des initiatives privées.

Un très important ouvrage, véritable monument de savoir, a été publié par M. Louis Alibert, diplômé supérieur d'études méridionales de l'Université de Toulouse, secrétaire général de la « Société d'études occitanes ». C'est **Gramatica occitana,** publiée, je crois, par la revue *Oc* voici quelques années, et recueillie en deux tomes de 250 pages chacun, datés, le premier de 1935, le second de 1937. Une importante introduction d'une trentaine de pages sur « Le dialecte languedocien » situe géographiquement le Languedoc :

En parlant de Languedoc, nous nous référons, non pas à la province royale de l'ancien régime, mais plutôt au groupe de pays qui emploient les parlers languedociens. C'est ainsi que nous annexons à notre domaine : l'Agenais, le Quercy, le Rouergue, la région d'Aurillac et le pays de Foix, et que nous en rejetons le Velay, le Vivarais et les pays de Nîmes et d'Uzès. [Il conviendrait d'y ajouter encore les parlers du Périgord méridional (Bergerac et Sarlat) qui présentent les caractères distinctifs du languedocien.]

Ce vaste territoire enclôt approximativement onze départements :

Lozère, Aveyron, Lot, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Tarn, Haute-Garonne, Aude, Ariège, Hérault et Gard. Il faut y ajouter une partie du Cantal, de la Gironde et des Pyrénées-Orientales, et en distraire une partie du Lot-et-Garonne, du Tarn-et-Garonne, de la Haute-Garonne, de l'Ariège et du Gard. Cela représente au moins 3.500.000 habitants sur un total d'environ dix millions d'occitans cispyrénéens. Le dialecte languedocien constitue donc la plus puissante unité linguistique de la Terre d'Oc.

Ensuite, M. Alibert suit le cheminement de la langue à travers les peuples primitifs, la conquête romaine, les barbares et la féodalité; il arrive ainsi à la formation du languedocien, aux caractères et classifications des parlers languedociens qui diffèrent (il dit pourquoi) du catalan, du gascon, du provençal, du limousin et du bas-auvergnat; il montre quels éléments ont formé le vocabulaire : apports latins, grecs, germaniques, prélatins, arabes orientaux, apports modernes. Enfin, sont soulignées l'évolution historique du languedocien et la renaissance depuis Fabre d'Olivet (1767-1825) jusqu'à MM. Antonin Perbosc et Prosper Estieu, en passant par Jasmin, Mistral, Auguste Forès de Castelnaudary :

Un peu plus tard, le Quercynois Antonin Perbosc (1861) et le Lauraguais Prosper Estieu (1860) suivent l'exemple du chanoine limousin Roux (1834-1905), tentent d'unifier la langue en restaurant la graphie classique et de la purger plus étroitement des gallicismes. Malgré la résistance des félibres traditionalistes de Languedoc et de Provence, leurs œuvres, de valeur indiscutable, ont fait éclore une nuée d'imitateurs. Aujourd'hui, l'évolution met en évidence la nécessité d'unifier les dialectes pour rendre possible l'enseignement dans les écoles et la vie d'une littérature occitane.

La première partie de la *Gramatica occitana* a trait à la graphie et à la phonétique, la seconde à la morphologie (t. I); la troisième partie à la syntaxe et la quatrième à la formation des mots. Un appendice se rapporte à l'adaptation des mots savants à l'occitan, et l'ouvrage se termine sur un très important vocabulaire orthographique et une bibliographie très complète. Enfin, une carte des dialectes d'oc est adjointe aux deux volumes.

Il faut remercier M. Louis Alibert pour sa claire *Gramatica*

occitana, et souhaiter que ce très sérieux ouvrage soit entre des mains, non seulement d'un grand nombre d'étudiants, mais aussi de félibres, de lettrés, et en général de tous ceux qui ont au cœur l'amour de la langue *mairala,* sur quoi M. Louis Alibert s'est penché avec une application passionnée.

Très amusant **Armana prouvençau** « pour l'an de grâce 1938, an quatre-vingt-quatrième du félibrige », où ont collaboré les meilleurs écrivains de Provence.

L'Ecole des Pyrénées fut fondée pour le Comminges et le Couserans, régions comprenant les vallées du centre des Pyrénées, entre celle de l'Adour et celle de l'Ariège, et leurs prolongements vers le Nord, soit l'est des Hautes-Pyrénées (bassin de la Garonne), l'est du Gers (jusqu'à l'Arrats), deux tiers de la Haute-Garonne (jusqu'aux portes de Toulouse) et un tiers de l'Ariège (du Salat à la Lèze); le reste de l'Ariège y fut adjoint en 1926 : région où les sous-dialectes gascons sont nombreux. L'Ecole des Pyrénées et sa revue, **Era Bouts dera Mountanho,** ne s'occupent pas seulement de ces sous-dialectes : elles ont encore étendu leur activité aux dialectes des régions avoisinantes. Cette activité est divisée en huit sections : I. Quatre vallées et pays adjacents; II. Bigorre, Béarn, Landes; III. Haut-Comminges, Nébouzan, etc.; IV. Couserans et Ariège propre; V. Bas-Comminges garonnais; VI. Bas-Comminges savais; VII. Astarac, Armagnac et Basse-Gascogne; VIII. En dehors de la Gascogne : Dordogne, Tarn-et-Garonne, Languedoc, Provence. Tout cela explique la grande variété des pages d'*Erà bouts dera Mountanho,* où chaque lecteur a toutes les chances de trouver proses ou vers du coin de terre même qui le vit naître. Ainsi, dans le numéro de décembre, une très intéressante étude signée Jan de la Catofo, sur le troubadour limousin Bernard de Ventadour, est écrite en « parler d'entre Foix et Lavelanet », par conséquent d'un particulisme assez étroit, puisque ces deux villes sont distantes à vol d'oiseau de quelque vingt kilomètres. Dans les deux derniers numéros d'*Era bouts dera Mountanho,* signatures de : Mmes Dedieu-Anglade, Dechaumont, Clardeluno, Marie Laffont, Marthe Blandinière, Flore

Rivière, Yvette Macau; MM. Lucien Laporte, Alphonse Arnaud, R. Lizop, Jules Palmade, Clovis Roques, J. Dougnac, H. Mouly, F. Barrié, P. Lasserre, A. Moulis, Roger Lafagette, M. Canal, Julien Boubila, Alfred Esquirol, Joseph Dengerma, Léon Soula, Gratelot-Lemercier, René Escoula, Michel Biros, Jan de la Catofo, Jacoulet.

M. Marius Jouveau, capoulié du félibrige, a relevé dans des textes français du XII[e] au XVI[e] siècle (*Vie de saint Alexis, Chanson de Roland, Aucassin et Nicolette* (1), *Chevalier au Lion, Roman de la Rose, Roman de Renart*, etc.) un certain nombre de mots qu'il rapproche du provençal :

Piz, poitrine (*piés*); *demaiseler*, frapper à la mâchoire (*maisso*); *mudede*, changée (*mudado*); *talent*, désir (*agué talènt de...*); *ambedui*, tous les deux (*ambedous*); *mollier*, épouse (*mouié*); *vilanie*, vilenie (*vilanié*); *verais*, vrai (*verai*); *mestier*, besoin (*faire mestié*); *coe*, queue (*co*, *coua*); *encui*, ce jour-ci (*encuei*); *tesson*, blaireau (*teissoun*); *mi ueil*, mes yeux (*meis uei*, mars.); *porpenser*, méditer (*perpensa*); *gonele*, jupe (*gounello*); *paile*, dais (*pàli*); *bodele*, boyaux (*budèu*); *demorance*, demeure (*demouranço*); *esme*, jugement (*èime*); *nice*, ingénu (*nèsci*); *senez*, sensé (*sena*); *atourner*, orner (*adourna*); *losenger*, louer (*lausenja*); *touaille*, nappe (*touaio*); *affan*, effort, peine (*afan*); *negun*, personne (entre *degun* e l'italian *nessuno*); *querre*, chercher (*querre*); *estiveaus*, bottes (*estivau*); *tenemens*, propriété (*tenamen*); *traire*, tirer (*traire*); *chevestre*, licol (*cabèstre*); *fouiront*, creuseront (*fouiran*); *adès*, bientôt (*adès*); *bessons*, jumeaux (*bessoun*); *besongne*, chose (*besougno*); *cremteuse*, craintive (*crentouso*); *apostume*, abcès (*poustèmo*); *à grand erre*, à vive allure (*à grand erre*); *verdes*, vertes (*verdo*); *bouter*, placer (*bouta*); *pigne*, peigne (*pigno*); *allangouries*, langoureuses (*alangourido*); *usance*, usage constant (*usanço*); etc.

M. Jouveau a laissé de côté : *cambre, fourme, fisance, amunt. sempres, remembre, palud*, etc., et même le verbe *galler, galer* que François Villon emploie pour : s'amuser, et qui s'apparente peut-être à *galeja*, si spécifiquement provençal. « Il y

(1) Une très bonne traduction, avec des notes, d'*Aucassin et Nicolette*, due à M. Marcel Coulon, a été publiée aux éditions de la Cigale, à Uzès, fin 1936.

en aurait pour faire un livre »... Et au cours de son article de **Calendau,** M. Marius Jouveau s'attache à montrer que dans les langues romanes, le provençal, sans pour cela se placer au-dessus du français, a mieux conservé son vocabulaire à travers les siècles et mieux résisté aux influences étrangères; que les savants et surtout les demi-savants l'ont moins abîmé; que ses mots conservent assez visiblement leur origine, et qu'il est un des instruments les plus précieux pour la culture latine.

Dans le même numéro, une amusante « épigramme du perruquier qui ne le fait pas exprès », signée curieusement : « Jan-sens-Pèu ».

Bonne étude sur « Le poète au travail : I. Joseph Roumanille », par M. Marius Jouveau (*Calendau*, septembre); un discours de distribution de prix prononcé en 1937 par M. Berne, professeur d'histoire au lycée de Montpellier : « Apologie pour le Languedoc. »

Lo Gai Saber est la revue de l'Ecole occitane; le bureau de cette Ecole est une véritable académie d'oc, il est composé ainsi : MM. Prosper Estieu, Antonin Perbosc, J.-Rozès de Brousse, J.-E. Abeious, Armand Praviel, Joseph Salvat, Jean Séguy; Mme Philadelphe de Gerde; MM. F. Tresserre, L. Théron de Montaugé, J. Cubaynes, J. Ladoux, l'amiral d'Adhémar de Cransac, P. Sibra, G. Bousquet, F. Albert, J. Girou, Th. Ferrié, E. Lagarde, qui donnent à la revue une collaboration suivie.

Dans le numéro de septembre, *Lo Gai Saber* a publié un très bon article de M. A.-J. Boussac sur « La propagation de la langue wallonne en Belgique ». L'auteur a souligné l'effort fait en faveur du wallon, notamment à Liége où, chaque année, a lieu un concours de « rédaction wallonne » entre les élèves des écoles primaires, secondaires et normales, un concours de diction et même un concours de typographie wallonne; où le théâtre communal wallon de Trianon est connu, qui publie chaque semaine un programme gratuit tiré à cinq mille exemplaires. M. A.-J. Boussac compare cet effort en faveur du wallon avec celui fait en France pour la langue d'oc : inutile de préciser la conclusion...

« Peut-on espérer? » s'est demandé, dans le numéro d'octobre, M. l'abbé Joseph Salvat, majoral du félibrige, qui a passé en revue les ouvrages d'histoire littéraire où les félibres ne sont pas trop oubliés : il y en a peu, et M. l'abbé Salvat écrit :

Etonnez-vous, après cela, si la plupart — il faut dire la vérité — de nos professeurs d'humanités (de l'enseignement libre comme de l'enseignement public), même dans le Midi de la France, demeurent étrangers, pour ne pas dire hostiles, à l'enseignement de la langue d'Oc : toute leur culture les oriente ailleurs; ils ignorent; et c'est dans leur ignorance qu'il faut presque toujours trouver la raison de leur hostilité.

M. l'abbé Salvat, qui s'occupe aussi du théâtre de langue d'oc, a pris le soin de classer les pièces de théâtre en pièces pouvant être jouées par des hommes seuls, des femmes seules, des hommes et des femmes; en pièces en un, deux ou plus de deux actes, à deux ou plus de deux personnages, etc. : panorama des pièces d'oc qui rendra service à tous ceux qu'intéresse la scène occitane.

L'activité de M. l'abbé J. Salvat, qui est énorme, va trouver encore matière à s'employer : il a été chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature occitanes à l'Institut catholique de Toulouse, où il a donné, le 5 novembre, devant un nombreux public, sa leçon d'ouverture. Cette chaire de langue et littérature occitanes, créée en 1879, eut comme premier titulaire l'abbé Léonce Couture.

L'Académie des Jeux floraux a tenu séance à Paris pour la première fois depuis sa fondation qui date de 1324, environ la Toussaint, époque où sept bourgeois de Toulouse, amis des lettres, sept *mainteneurs,* se réunirent dans le verger du couvent des Augustines et décidèrent de former une compagnie pour cultiver la poésie et honorer les poètes. Chaque année, des fleurs finement ciselées : lis, violette, églantine, souci, décernées aux lauréats, sont déposées sur l'autel de l'église de la Daurade, bénites, puis portées en cortège au Capitole où elles sont remises aux poètes couronnés, au cours d'une séance solennelle. En 1937, par la grâce de l'Exposition internationale, cette séance solennelle s'est donc tenue à Paris. Le 7 novembre, messe commémorative

au pavillon pontifical, avec un programme musical en langue d'oc; le 9, au pavillon Pyrénées-Languedoc, séance littéraire sous la présidence de M. J. Calmette : rapport, remarquable en tous points, sur le rôle de l'Académie, par M. Armand Praviel; poèmes des lauréats et des membres illustres de l'Académie, de Victor Hugo à Frédéric Mistral, dits par Mlles Gabarre, Brianne, Juliette Dissel; MM. Romuald Joubé, J. Froment, Gautier-Sylla.

L'Académie des Jeux floraux a reçu solennellement, le 12 décembre, à Toulouse, M. Norbert Casteret au fauteuil de M. Fr. de Gélis, historien des Jeux floraux.

Mort, le 19 septembre, à Nîmes, à l'âge de 60 ans, du félibre **Laforêt,** auteur de *Gàubi d'enfant, Ferigoulo Sant-Gilenco, Ramoun VI, Nivoulas,* et de *Proun que tèngon!* dont j'ai parlé dernièrement dans ces pages.

Le 21 septembre, est décédé à Castelnau-de-Mandailles (Aveyron), M. A. Durand, félibre, plus connu sous le nom de **Durand-Picoral,** né à Artigues-de-Bonnefon, commune de Saint-Chély-d'Aubrac, le 8 septembre 1862. M. Durand-Picoral était l'auteur de *Lous Gospijaires d'Aubrac, Peyroutou è Morgorido, Lou moriage de Peyroutou è Morgorido.*

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

VARIÉTÉS

Victor-Emile Michelet et Louis Le Cardonnel. — Un grand poète est récemment parti pour l'autre monde, et peut-être ne sommes-nous encore que quelques-uns à mesurer ce que le nôtre a perdu. En apparence, il y tenait peu de place. Dans son modeste cabinet de la rue Monsieur-le-Prince où, depuis vingt ans, j'allais le voir à chacun de mes passages à Paris, entre des dessins de Rodin et un grand portrait de Villiers de l'Isle-Adam, qui tous deux furent ses amis, Victor-Emile Michelet restait éloigné du bruit de la foule et considérait les vaines agitations de notre temps avec une pitié dédaigneuse. Il n'ignorait rien, pourtant, de la vie du siècle, mais il mettait les choses à leur vrai plan, et poussait le sens des réalités jusqu'à juger essentielles les réalités invisibles.

C'est elles surtout qu'il a chantées, en des vers d'une beauté rare et profonde, étincelants comme de sombres joyaux. Il était peut-être le plus haut dépositaire, en notre temps, de ces connaissances hermétiques, trop oubliées par notre science utilitaire et matérialiste, et sur lesquelles, avant la nôtre, toutes les grandes civilisations ont reposé. Il se mouvait avec sûreté dans les mystères de l'au-delà. Et je pense qu'il a dû pénétrer sans effroi dans le Royaume des Ombres, dont il connaissait à l'avance tous les secrets.

De la génération des Villiers de l'Isle-Adam, des Barbey d'Aurevilly, des Léon Bloy, il avait hérité la fière indépendance, l'horreur de la courtisanerie littéraire. Il avait presque la crainte des honneurs. Le ruban rouge, demandé pour lui depuis vingt ans par les plus grandes voix de la littérature, il l'attendit sans impatience jusqu'à ces dernières années et, comme je le félicitais de cette distinction tardive, il me répondit : « J'ai toujours peur, au cas où je deviendrais quelque chose, de cesser d'être quelqu'un. »

Président des Amis de Baudelaire, de la Société des Poètes français, de la Maison de Poésie : ce ne sont pas là des lauriers populaires. Mais lorsqu'en 1933, sur l'initiative, je crois, de Jean-Desthieux, on essaya de réunir les plus purs d'entre les poètes en un groupe qui ne fût pas une chapelle, mais un ordre, au sens presque monastique du mot, c'est à Victor-Emile Michelet que l'on songea pour en être le bâtonnier ou, si l'on préfère, le supérieur. Louis Le Cardonnel consulté, faisait écrire sous mes yeux cette réponse : « Je vote bien volontiers pour Victor-Emile Michelet, dont la poésie toute chargée de gemmes symboliques, regarde l'Orient, dans la nuit pure et brillante, comme les Trois Mages l'Etoile annonciatrice du Sauveur. »

J'ai longtemps rêvé de faire rencontrer Victor-Emile Michelet et Louis Le Cardonnel, maîtres tous deux dans les sciences sacrées et qui se vouaient une mutuelle admiration. Ils ne s'étaient jamais vus; pourtant ils suivaient à peu près la même route et présentaient entre eux les plus curieuses affinités. Quoi qu'en ait écrit mon confrère et ami Marcel Coulon, dans une étude intéressante mais souvent bien

hasardeuse (1), Louis Le Cardonnel était au fond un vrai Celte et un grand mystique, sensible à tous les appels de l'invisible, doué de l'instinct en même temps que de l'appétit du surnaturel. En faisant du poète du *Dernier Chant d'Orphée* et de la *Nuit sur les Ecritures* une sorte de mystificateur inconscient, j'ai peur que son critique ait été lui-même victime de son scepticisme professionnel. Dans un livre actuellement sous presse (2), et qui est le fruit de cinq années d'entretiens confiants, j'ai tenté de dégager la pensée de Louis Le Cardonnel; elle dépasse de beaucoup l'expression poétique qu'il en a donnée. Ses vers représentent des haltes heureuses, des repos dans la lumière : ils laissent rarement deviner les combats, les recherches qui ont conduit le poète, à travers les cultes et les doctrines, jusqu'à cette sereine affirmation catholique scellée par son ordination.

Dès sa jeunesse, Louis Le Cardonnel a été hanté par les sciences cachées. *Dans les Portraits du Prochain Siècle* (3) (1894) aujourd'hui introuvables, Alphonse Germain nous présente le jeune aède « avec ses yeux d'instinctif, ses yeux de lumière, qui le révèlent vivant de la vie intérieure... Il a pénétré, dit-il, les arcanes de l'ésotérisme, scruté les traditions orientales, interrogé les modernes métaphysiques ». Outre un recueil de vers au titre significatif, *les Incantations*, dont j'ai eu le manuscrit entre les mains, mais qui ne fut pas publié, il préparait alors un livre d'apologétique et un livre d'hermétisme, qui eux non plus n'ont jamais vu le jour. Mais il a songé à eux toute sa vie.

Sauf leur conclusion, l'aventure des deux poètes est presque identique. Nés à un an de distance (Le Cardonnel en 1861, V.-E. Michelet en 1862), si le second est un Breton de Nantes, le premier, quoique né à Valence, se réclame de ses aïeux irlandais, bardes, navigateurs et constructeurs de cathédrales. Tous deux débutent jeunes dans les revues, mais publient tard, et presque en même temps, leur premier recueil de vers, tout pénétré d'inspiration mystique et

(1) Edit. de la Cigale (Uzès).
(2) *Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible* (Edit. Plon).
(3) Edmond Girard, éditeur.

d'occultisme (V.-E. Michelet : *La Porte d'Or* (4), (1902), bientôt suivi de l'*Espoir merveilleux* (5). — Louis Le Cardonnel : *Poèmes* (6), (1904). Cette passion de l'inconnaissable est d'ailleurs un des traits caractéristiques de la génération symboliste. A peu près tous les adeptes de la nouvelle église en ont subi l'empreinte plus ou moins profonde, depuis les mages professionnels comme Péladan et Stanislas de Guaïta, jusqu'à Remy de Gourmont, Huysmans, Mallarmé, Maurice Barrès. Malheureusement, bon nombre de ces esthètes en mal d'au-delà n'ont été que des curieux un peu naïfs ou des amateurs de sensations originales. Ils n'ont retenu de l'occultisme que le frisson.

Il en va tout autrement de Victor-Emile Michelet et de Louis Le Cardonnel, bien trop instruits et bien trop prudents pour se laisser enchanter par des fantaisies imaginatives. Sans négliger les enseignements de la Kabbale, ni les correspondances qu'ils rencontrent dans le bouddhisme et dans la pensée antique, ils ne s'éloignent jamais des sources authentiques de la sagesse occidentale, qui coulent de la Sainte-Ecriture et traversent l'œuvre des docteurs chrétiens. Leur culte commun pour Claude de Saint-Martin, le « Philosophe inconnu », pour Joseph de Maistre qui fut son disciple, et pour leur descendance, Ballanche, Lacuria, Blanc de Saint-Bonnet, est bien expressive. Par eux, Victor-Emile Michelet s'achemine vers une sorte de christianisme ésotérique. Quant à Louis Le Cardonnel, je crois l'avoir justement défini « le seul poète qui ait pleinement dégagé le sentiment chrétien que le romantisme contenait en puissance, et qui ait poussé ses velléités religieuses jusqu'à leur suprême aboutissement, en couronnant la poésie par le sacerdoce, en mariant le dogme au transport lyrique, en faisant chanter la théologie ».

Voilà pourquoi ces deux penseurs se sentaient au fond si fraternels. A l'époque où je fis sa connaissance (1929), Louis Le Cardonnel se tenait déjà reclus et presque aveugle dans le vieux palais du Roure où il est mort; Michelet ne voya-

(4) Réédité par Albin-Michel.
(5) Edit. du *Mercure de France*.
(6) *Idem*.

geait guère. L'un et l'autre sont disparus, à un an de distance, sans que j'aie pu servir entre eux d'autre chose que de messager, pour l'échange de leurs méditations spirituelles. Maintenant je les imagine, comme les sages de Platon, s'entretenant parmi les champs d'asphodèles. Ames bienheureuses dans des corps diaphanes et transfigurés, ils cueillent les hautes vérités dont ici-bas ils n'ont étreint que les ombres,

> Et regardent, sur la forêt paradisiale,
> Sur la forêt de lys qui parfume le ciel.
> Les nuages dormir dans le soir immortel.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Marguerite Jouve : *Vu en Espagne;* Flammarion. — Jean Jacoby : *Le Front populaire en France et les égarements du Socialisme moderne*, « Les Libertés françaises », Paris.

Mme Marguerite Jouve se trouvait en Espagne comme journaliste depuis un an quand la Révolution y éclata. Adepte des théories socialistes ou communistes, elle la salua avec allégresse. Tout ce qui fut fait par les révolutionnaires, elle l'approuva. La Révolution avait commencé par la révolte des mineurs des Asturies en octobre 1934; elle fut un véritable acte de brigandage. On peut prétendre que les grandes propriétés terriennes sont le résultat de la conquête et de la féodalité, mais une mine ne rapporte que parce que des capitalistes l'ont fait organiser à grands frais. Les mineurs voulaient s'emparer de celles des Asturies par fait de guerre. Ils échouèrent. D'après Mme Jouve, la pitié qu'inspira le grand nombre de détenus fut une des causes de la victoire du front populaire en février 1936. La droite et le centre se soumirent sans résistance au changement de gouvernement, mais le « peuple », que Mme Jouve ne cesse de magnifier, excité par « les provocations fascistes », fut « entretenu dans une confuse agitation. De ses rangs aussi quelques coups de feu claquèrent; ici ou là, on brûla quelques églises, geste traditionnel en Espagne pour se calmer les nerfs. Il en brûla même une à Madrid : Saint-Louis des Français. Bref il se livra à quelques manifestations... » Ceux

qui en étaient les victimes se révoltèrent. Le gouvernement arma le « peuple ». Il pouvait dès lors « tout se permettre ». Il aurait pu brûler le quartier de Salamanca (ou des riches). « A mon avis, écrit Mme Jouve, il lui fallut un peu comme un sentiment de sa dignité pour résister à cette tentation. » Il se contenta de la « solution la plus intelligente » de l'*incautacion*, c'est-à-dire de la confiscation des propriétés dont les maîtres avaient disparu.

A cette disparition, le « peuple » aida. La Commission parlementaire anglaise estima à 17.000 le nombre de bourgeois massacrés à Madrid en trois mois. Mais Mme Jouve y voit une nécessité.

Chaque phénomène est régi par sa propre loi... Il est vain de souhaiter que la guerre civile n'entraîne pas de vastes effusions de sang. Les exécutions qui, pendant de nombreux matins, ensanglantèrent la Pradera San Isidro... je comprends qu'elles aient blessé certains idéalistes... La réalité ne peut se couler dans ce moule trop étroit... Rien de ce qui est vivant n'est tout à fait pur.

Pas une seule fois Mme Jouve ne blâme ce qu'a fait le « peuple »; pas une seule fois elle ne rend justice à ceux qui ont cherché à délivrer l'Espagne de la Terreur et de l'Anarchie. Son livre, **Vu en Espagne,** d'ailleurs écrit avec talent, est un monument de partialité.

ÉMILE LALOY.

§

La maison d'édition « *Les Libertés françaises* », bien que de fondation récente, a déjà à son actif plusieurs beaux livres. Et voici qu'elle vient de s'enrichir d'un volume extrêmement bien fait de M. Jean Jacoby : **Le Front populaire en France et les égarements du socialisme moderne.** M. Jacoby est un esprit éclectique et sagace. Son intelligence toujours en éveil et à l'affût de toutes les questions à l'ordre du jour et de tous les personnages que l'actualité met en vedette (voyez sa *Jeanne-d'Arc*, son *Lénine*, son *Raspoutine*, etc.), n'est pas cependant exempte d'un certain doctrinarisme. M. Jacoby plaide souvent des causes difficilement défendables, mais il les plaide d'une façon si habile qu'il met de son côté les juges, c'est-à-dire les lecteurs. Ceci dit, constatons qu'il a su

échapper dans son dernier ouvrage à toute exagération dans l'un ou dans l'autre sens. Il tient la balance égale entre ses antipathies personnelles et l'enseignement que nous procurent les faits. M. Jacoby commence à établir ce qu'est en somme le socialisme. Il montre qu'à l'aurore de la civilisation les premiers groupements humains semblent avoir été de caractère « communiste ». Mais bien vite à cette tendance grégaire vint s'opposer une tendance contraire, l'instinct de l'individu qui essaie de se dégager de l'emprise de la société. La lutte qui naquit de l'opposition de ces deux tendances aurait été funeste à la société, et même au genre humain, s'il ne s'était pas présenté un médiateur : l'Etat. Cependant l'Etat n'était pas la société et ne pouvait la remplacer, car il ne devait qu'en exprimer la volonté. Aussi, quand l'Etat, au lieu de servir la société, prétendit la dominer, l'idée sociale se vit remplacée par la politique. Cette tendance de l'Etat à asservir la société fut énergiquement combattue, au début du XIXe siècle, par certains penseurs français qui se faisaient appeler socialistes parce que partisans de l'amélioration de la société, et non point du perfectionnement de la machine étatiste. La transformation du socialisme primitif, du socialisme de Proudhon, de Louis Blanc, etc., en socialisme d'Etat, se fit grâce à Karl Marx et à ses ouvrages. Cependant, ce qui a dirigé le mouvement socialiste vers le marxisme, ce n'est pas l'œuvre scientifique de Marx, mais son enseignement révolutionnaire. Le marxisme n'est pas une doctrine pour l'amélioration de la société, c'est une arme forgée dans le but de la détruire. Quant à l'œuvre scientifique de Karl Marx qui en son temps constituait un progrès notable sur les doctrines socialistes précédentes, elle est périmée. Elle est dépassée depuis longtemps par la science moderne. La part de vérité qu'elle contenait est assimilée par l'histoire et la sociologie.

Reste donc le programme révolutionnaire de Marx. C'est à lui que se réfèrent les socialistes et les syndicalismes de nos jours, et c'est lui qui les guide. Cependant jusqu'à ces derniers temps, ils n'allaient pas au fond des choses. Ils parlaient encore de changements quand Marx précise qu'il ne s'agit pas de faire changer l'Etat de mains, mais de le *briser*. Cette constatation a été faite par Lénine et c'est cette dernière

mesure qui est préconisée par la IIIe Internationale communiste. Mais dans la formation hybride politico-sociale qui a nom « Front Populaire », les membres de la IIIe Internationale sont venus se joindre aux socialistes de la IIe Internationale et aux radicaux bourgeois. Dans quel esprit? Certainement pas celui de leur faciliter leur tâche, mais celui de disloquer la vieille société, la faire périr par n'importe quels moyens et à n'importe quel prix. Et les occasions ne manquent pas pour achever le vieux monde enlisé plus que jamais dans des luttes doctrinales, des conflits sociaux et des disputes idéologiques. Pour sortir de tout cela, que doit faire une société qui ne veut pas périr, si ce n'est d'amener à une étroite collaboration toutes les classes qui la composent et de créer un pouvoir national médiateur, fort, mais non oppresseur, honnête, stable, indépendant et respecté.

Ce n'est qu'à cette condition, nous dit M. Jacoby pour clore son ouvrage, qu'une nation peut espérer sortir d'une crise économique et politique latente et redresser sa « ligne » nationale.

Lorsque les éléments sains de la nation l'auront bien compris et, surtout, lorsqu'ils auront le *courage* de le dire et au besoin de l'*imposer*, alors seulement la paix sociale sera prête à être établie.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

De l'accord austro-allemand à la crise anglaise. — Au cours de ces dernières semaines le tourbillon politique qui s'annonçait par les changements survenus à Berlin le 4 février a continué à entraîner l'Europe vers un ordre nouveau dont il n'est pas encore possible de discerner tous les aspects, mais dont on est certain qu'il sera très différent de celui qui existait jusqu'ici. L'entrevue du chancelier Hitler et du chancelier fédéral autrichien von Schuschnigg à Berchtesgaden, le 12 février, dans l'intention de régler les « malentendus » austro-allemands; le discours prononcé le 20 février par le Führer devant le Reichstag, dont on attendait des précisions quant à la politique de paix que se propose de pratiquer l'Allemagne hitlérienne, mais qui, abstraction faite du ton de polémique à l'usage intérieur, n'a comporté aucun

point de vue nouveau; la crise anglaise qui, à la suite de divergences entre le premier ministre, M. Neville Chamberlain, et le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures, M. Anthony Eden, s'est traduite par la démission de ce dernier; enfin, le discours si émouvant prononcé à Vienne, le 24 février, par M. von Schuschnigg devant la Diète fédérale pour affirmer à la face du monde que l'Autriche entend défendre son existence indépendante, ce sont les événements qui ont passionné l'opinion au cours de ce mois de février qui a réellement marqué un tournant décisif pour la politique générale de l'Europe.

Il ne faut pas se dissimuler que l'entrevue de Berchtesgaden du 12 février avait produit une impression assez pénible dans les conditions et les circonstances où elle avait été improvisée. Le chef du gouvernement autrichien invité par le Führer du puissant Reich allemand à aller conférer avec celui-ci sur l'état des rapports entre Berlin et Vienne et l'organisation de la collaboration austro-allemande, cela faisait un peu l'effet d'une mise en demeure à l'Autriche et d'une menace pour l'indépendance effective de cet Etat. L'entretien dura de longues heures et fut par instants dramatique, M. von Schuschnigg s'efforçant de résister à la pression qu'on voulait exercer sur lui et s'en tenant avec fermeté aux principes qu'il considérait comme essentiels pour la souveraineté et la dignité de son pays. A peine de retour à Vienne, et après en avoir conféré avec le président Miklas et les dirigeants du « Front patriotique », le chancelier fédéral prit courageusement ses responsabilités. En exécution de l'accord de principe intervenu avec le Führer allemand il procéda spontanément à un large remaniement de son cabinet. S'il confia le ministère de l'intérieur à M. Seyss-Inquart, pro-allemand notoire jouissant de la confiance des dirigeants du Reich, il maintint les services de la Sûreté, de la police et de la gendarmerie sous la direction de M. Skubl, homme sûr et énergique, entièrement dévoué à la politique d'indépendance, et il fit place au sein du gouvernement à un représentant des éléments ayant des sympathies déclarées pour le mouvement légitimiste, et même à un ancien social-démocrate, auquel il confia le département du travail.

Par là M. von Schuschnigg marquait sa volonté d'obtenir la réconciliation de tous les Autrichiens et de faire appel à toutes les forces vives du peuple autrichien pour une sincère collaboration à l'œuvre nationale. D'autre part, une large amnistie fut décrétée en faveur des nazis coupables des menées criminelles de ces dernières années et des agitateurs d'extrême-gauche, étant entendu que ceux-ci comme ceux-là seraient admis désormais dans les cadres du « Front patriotique », mais seulement sur la base de la Constitution en vigueur, laquelle ne reconnaît aucun parti politique et exclut toute activité illégale.

En contre-partie de ces concessions autrichiennes, qui étaient importantes, à quoi s'engageait exactement l'Allemagne? On disait bien qu'elle reconnaissait formellement l'indépendance de l'Autriche et s'interdisait désormais toute immixtion dans les affaires intérieures de ce pays; mais en fait, faute d'un texte précis, on n'avait aucune certitude à ce sujet, et le discours du chancelier Hitler du 20 février se bornait sur ce point capital à une simple référence à l'accord austro-allemand du 11 juillet 1936. Le malaise qui en résultait était sérieux, car on pouvait craindre que grâce aux possibilités de manœuvre du national-socialisme sur le terrain intérieur à Vienne, l'Autriche ne se trouvât définitivement entraînée dans le sillage du Reich. C'est ce malaise que le discours du chancelier von Schuschnigg devant la Diète fédérale, le 24 février, est venu dissiper dans une certaine mesure. C'est une justice à rendre au chef du gouvernement autrichien que dans les circonstances les plus délicates pour lui personnellement et les plus critiques pour sa patrie, il a su faire preuve d'un courage politique qu'on peut citer en exemple à tous les hommes d'Etat de notre époque. Il s'est dressé en défenseur résolu de l'indépendance et de la souveraineté de l'Autriche. Il a déclaré que le Führer allemand avait reconnu cette indépendance et cette souveraineté de l'Etat autrichien, et que c'est à la suite de cette déclaration qu'avait été conclu un accord, — que M. von Schuschnigg a dit être une « paix honnête », — interdisant, d'une part, toute immixtion du parti national-socialiste allemand dans les affaires intérieures de l'Autriche et admettant, d'autre

part, le « Front patriotique » comme seul organe de la volonté politique de ce pays, mais assurant en même temps le droit à tout Autrichien respectueux de la Constitution d'entrer dans les rangs de cet unique groupement national. La reconnaissance de la Constitution autrichienne, a dit le chancelier fédéral, est une condition formelle de l'accord qui est intervenu. Le gouvernement du Reich est prêt à prendre des mesures interdisant toute intervention des autorités allemandes du parti national-socialiste dans les affaires intérieures de l'Autriche, et il sait que de telles interventions ne seront aucunement tolérées par le gouvernement autrichien.

Les bases des rapports entre l'Allemagne et l'Autriche étaient ainsi pour la première fois clairement fixées, et M. von Schuschnigg a marqué avec force par là que la limite des concessions compatibles avec l'indépendance et la dignité de son pays se trouvait atteinte. « Jusqu'ici, mais pas plus loin », s'est-il écrié aux applaudissements de l'Assemblée entière. Il a affirmé en des termes sur lesquels personne ne peut se méprendre la volonté inébranlable du peuple autrichien de défendre son existence indépendante. « Il faut que notre Autriche reste l'Autriche, a-t-il déclaré. Ce n'est pas nous qui avons fixé nos frontières, mais ce que nous avons, nous voulons le garder et nous le garderons. Nous faisons profession devant le monde entier des principes de notre existence nationale. » C'est un langage fier et digne qui sera compris par tous les peuples conscients de leurs responsabilités envers eux-mêmes, et c'est à la lumière de ce langage qu'il faudra considérer désormais la situation créée par la menace de l'hégémonie allemande en Europe centrale. L'Autriche ne renie point son caractère allemand, sa culture germanique, mais elle entend rester « un Etat libre et un Etat chrétien », ce qu'elle tient d'ailleurs pour nécessaire à la paix et au bien de l'Europe.

Quelles seront les répercussions de la position ainsi prise par M. von Schuschnigg au nom de la communauté nationale autrichienne? Elles peuvent être importantes pour l'ensemble de la politique internationale. Déjà on avait noté que l'entrevue Hitler-Schuschnigg de Berchtesgaden et l'ini-

tiative allemande à l'égard de l'Autriche avaient provoqué quelque surprise à Rome où, en dépit de tout le prix que l'on attache à l'amitié du Reich hitlérien, on ne saurait se désintéresser entièrement, par souci même de la sécurité italienne, du grave problème de l'indépendance autrichienne. Il n'est pas exclu que cette situation nouvelle ait déterminé, du moins en partie, les démarches de la diplomatie fasciste en faveur de l'ouverture d'une large négociation avec l'Angleterre en vue de liquider les questions qui se posent depuis si longtemps déjà et d'une façon si inquiétante entre Rome et Londres. Toujours est-il que les entretiens que le comte Grandi eut à ce sujet avec M. Neville Chamberlain et M. Anthony Eden furent à l'origine de la crise britannique qui provoqua un si vif émoi non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays du Continent, et même aux Etats-Unis. Dès le lendemain de sa nomination au poste de premier ministre, M. Neville Chamberlain avait manifesté le désir, par son échange de lettres avec M. Mussolini, d'arriver à un éclarcissement des relations anglo-italiennes. Ce désir était certainement partagé par le gouvernement britannique unanime. Il se trouva que pendant des mois et des mois l'attitude de l'Italie au sujet des affaires d'Espagne, dans la Méditerranée et dans le Proche-Orient, ainsi d'ailleurs que sur le terrain de la politique générale en Europe, fit pratiquement obstacle à une telle négociation. M. Neville Chamberlain a considéré que les démarches du comte Grandi fournissaient une occasion qu'il ne fallait pas laisser échapper d'aborder franchement la conversation avec le gouvernement fasciste. C'est alors que s'est produit son désaccord avec M. Eden, non pas sur le fond des choses, mais sur la procédure. Le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures estimait que certaines solutions fermes devaient être acquises, notamment en ce qui concerne la crise espagnole, le retrait des renforts italiens de Libye et la suppression de la propagande antibritannique dans les pays arabes, avant d'engager une négociation officielle avec l'Italie. Le premier ministre, au contraire, estimait qu'il ne convenait point de poser des condtions préalables aux pourparlers et que les résultats considérés comme indispensables par M. Eden devaient être obtenus au

fur et à mesure que progresseraient les conversations, étant entendu que la conclusion d'un accord définitif en dépendrait entièrement.

Le grand débat qui s'est institué à la Chambre des Communes à la suite de la démission du secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures — remplacé quelques jours plus tard par lord Halifax — a fait la pleine lumière sur les causes profondes de cette crise. M. Chamberlain l'a emporté, puisque la motion de censure présentée par les travaillistes a été repoussée par 330 voix contre 168. La scission du parti conservateur, que d'aucuns prévoyaient, ne s'est pas produite. Pourtant, il ne faudrait pas en conclure que les réactions dans le pays même n'ont pas été vives. Le conflit était bien entre deux méthodes, entre deux conceptions d'ensemble des problèmes de l'heure. M. Chamberlain pense que rien ne doit être négligé pour faire obstacle à la guerre, que tous les efforts doivent tendre à rendre possible une collaboration permanente entre le bloc franco-britannique et le bloc germano-italien. Cette doctrine peut se défendre du point de vue de la raison, surtout aussi longtemps que le réarmement de l'Angleterre n'est pas achevé et qu'il s'agit de gagner le temps nécessaire pour que la Grande-Bretagne dispose des forces indispensables à la politique de paix qu'elle veut faire prévaloir. Si le premier ministre britannique, qui assume maintenant la responsabilité des négociations avec Rome, réussit à conclure un accord comportant toutes les garanties qui s'imposent pour l'avenir, il aura évidemment contribué à consolider la paix pour un temps déterminé. S'il devait échouer dans son effort, le prestige de la Grande-Bretagne en serait durement atteint et les conditions de la lutte des puissances libérales et démocratiques face aux puissances autoritaires s'en trouveraient rendues plus difficiles et plus pénibles.

De toute manière, la méthode Chamberlain, bonne en soi, peut présenter des inconvénients dont ceux qui demeurent fidèles à la Société des nations et au système de la sécurité collective se montrent préoccupés à juste titre. Le premier ministre britannique, tout en déclarant que la Société des nations et le pacte lui-même doivent demeurer intacts, a

insisté sur l'impuissance de l'Institution genevoise à réaliser, dans l'état présent des choses, la sécurité collective, ce qui conduit tout naturellement à considérer que la paix de l'Europe dépend uniquement, à cette heure, d'une entente ferme entre les quatre principales puissances, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie. Qu'on le veuille ou non, cela tend à engager la politique internationale dans des voies nouvelles, et avec l'initiative de M. Neville Chamberlain commence une expérience qui peut être décisive pour le bien comme pour le mal.

ROLAND DE MARÈS

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

R. P. A. Flachère : *En route vers les idoles*. Avec 49 gravures h. t. et une carte; Plon. 20 »

Jean Fontenoy : *Shangaï secret;* Grasset. 18 »

Joseph Gauthier : *Vieilles maisons du terroir*. Nombreuses illustrations; Plon. » »

Camille Mauclair : *L'Egypte millénaire et vivante;* Grasset. 18 »

Ethnographie, Folklore

Aloys Miramar : *La vie merveilleuse de Moïse*, mœurs égyptiennes et israélites, avec 141 illust. de Mlle de Mertzenfeld et du P. Roussel O. P. Préface du R. P. Spicq O. P., Lethielleux. 20 »

Curt Sachs : *Les instruments de musique de Madagascar*. Avec des illust.; Institut d'Ethnologie. » »

Histoire

Octave Aubry : *Sainte-Hélène*. I : *La captivité de Napoléon*. II : *La mort de l'empereur;* Flammarion, 2 fascicules, chacun. 4,25

Louis Bertrand : *Louis XIV*. (Coll. *Les vies illustres*); Hachette. 3,95

Littérature

E. Armand : *En marge du vice et de la vertu*. Avant-propos bibliographique par Catherine Campoursy; Edit. de L'En dehors, Orléans. 13,50

Georges Barbarin : *La vie agitée des eaux dormantes* (Coll. *Les Livres de nature*); Stock. 15 »

Paul Claudel : *Un poète regarde la Croix;* Nouv. Revue franç. 21 »

Elie Cottier : *Le comédien auvergnat Montdory, introducteur et interprète de Corneille*. Avec des illustrations; Imprimeries Mont-Louis, Clermont-Ferrand. 25 »

Adrien Jans : *La pensée de Jacques Rivière* (Coll. *Essais et portraits*); La Cité chrétienne. 7,50

Jacques de Lacretelle : *Discours de réception à l'Académie française et Réponse de M. Abel Hermant;* Nouv. Revue franç. » »

Maurice Lecat : *Les caractères principaux du génie de Mau-*

rice Maeterlinck; Libr. Castaigne, Bruxelles. 12 »
Maurice Lecat : *L'intelligence des animaux, insectes sociaux, chevaux mathématiciens et causeurs;* Libr. Castaigne, Bruxelles. 3 »
Paul Leclercq : *Autour d'Yvonne Vernon.* Avec un portrait; S. n. d'édit. » »
Raymonde Machard : *Les femmes cachées;* Flammarion. 15 »
André Marèse : *La femme que nous aimons* suivi de *Les merveilles et les Leçons de notre jardin, Les bons et les mauvais bergers* et *Pensées cueillies en notre jardin;* Messageries Hachette. » »
Paul Pochet : *Le moi de Maurice Barrès* (Coll. *Essais et portraits*); La Cité chrétienne. 7,50
Jean François Primo : *La vie privée de Louis XVIII;* Edit. Montaigne. » »
Docteur Maurice Renard : *Pensées sur la biologie et l'esprit;* Le François. » »
Jean Roche : *Le gouvernement de soi avec le concours des moralistes;* Alcan. 60 »
Madeleine G. Rudler : *Parnassiens, symbolistes et décadents;* Messein. 9 »
Michel de Saint-Pierre : *Vagabondage.* Avec une préface de Jean de la Varende; Aubanel père, Avignon. » »
Zinaïda Scharkhowsroy : *Vie d'Alexandre Pouchkine.* (Coll. *Essais et portraits;* La Cité chrétienne. 7,50
Paul Sirven : *Vittorio Alfieri,* tome III; Droz. 20 »
Mme de Staël : *Lettres inédites à Juste Constant de Rebecque* 1795-1812, publiées par Gustave Rudler; Droz. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Albert Pingaud : *Histoire diplomatique de la France pendant la grande guerre.* Tome I : *Les Alliances et les interventions.* Tome II : *Les Alliances et les interventions.* Avec 3 planches; Edit. Alsatia. » »

Philosophie

Pierre Leiris : *Cogitationes;* chez l'auteur, château de L'Hautil, Triel (S.-et-O.). 12 »

Poésie

André Delacour : *Les saisons et les jours;* Perrin. 15 »
Germaine Emmanuel Delbousquet: *Pochades basques et espagnoles;* Edit. d'Aquitaine, Bordeaux. 12 »
Robert Houdelot : *Le temps perdu;* La Presse à bras, 19 avenue d'Orléans, Paris. 15 »
Robert Mahieux : *Légendes du Porhoët,* récits et poèmes du terroir morbihannais; Messein. 10 »
Nestor Miserez : *Climat perdu;* Nouv. Editions eropéennes. » »
Antoinette Nusbarme: *L'inconnaissable;* V. Attinger. 18 »
Noël Saint-Martin : *Fleurs de nostalgie;* Les feuillets poétiques et littéraires. 8 »
Louis Valadou : *Les jours de la vie;* Figuière. » »

Politique

André Tardieu : *La note de semaine* 1937; Flammarion. 20 »
Jean Vicens : *L'Espagne vivante. Un peuple à la conquête de la culture;* Edit. sociales internationales. 12 »

Questions coloniales

René Pottier : *Un pionnier saharien méconnu : Henri Duveyrier.* Préface de Conrad Kilian. Avec une carte et un frontispice; Plon. 20 »

Questions médicales

Docteur Auguste Colin : *Le retour à Hipocrate;* Fasquelle. 15 »
Docteur Georges Contenau : *La médecine en Assyrie et en Babylonie.* Avec 60 figures et une carte; Maloine. » »

Questions militaires et maritimes

Général Duval : *Les leçons de la guerre d'Espagne*. Préface du Général Weygand. Avec 4 gravures et 4 cartes h. t.; Plon. 18 »

Roman

Anne Brontë : *La dame du château de Wildfell*, traduit de l'anglais par Maurice Rancès; Nouv. Revue franç. 32 »

Cinelle : *Mon amie Josette*. Illust. de Gev; Office français du livre. 11 »

Victor Fink : *Légion 14*, traduit du russe par Charles Steber; Edit. sociales internationales. 18 »

Louis Hémon : *Maria Chapdelaine;* Nelson. » »

Paul Massio : *Captif dans l'Atlas;* Baudinière. » »

Louis Jérôme Morstin : *L'épée de la Vierge*, traduit du polonais, par Paul Cazin; Edit. du Sagittaire. 20 »

Jean Paillard : *Ghâna, ville perdue;* les Œuvres françaises. » »

Chota Roustavelé : *L'homme à la peau de léopard*, texte français de M. Georges Gvazava et de Mme Anie Marcel Paon; Firmin-Didot. 20 »

Jean Souvenance : *Entre les sens et l'âme*. Préface de Rosemonde Gérard; Debresse. 12 »

André Theuriet : *Le mariage de Gérard;* Nelson. » »

Sociologie

Jacques Doublet : *Le front du travail allemand;* Hartmann. 10 »

François Perroux : *Français. Pourquoi?* Edit. du Cerf. » »

Anton Van Miller : *La nation de la mort (Allemands et Juifs)*, traduit de l'allemand par Marguerite Diehl et Bernard Lecache; Le Droit de vivre. » »

A. Zevaës : *Jaurès*. (*Coll. Les vies illustres*); Hachette. » »

Théâtre

Emile Dernay : *L'homme heureux*, moralité en 3 tableaux en vers libres, suivi de *Le vœu de Marie-Anne*, pièce en un acte en vers. Illustrations de C. L. Bzor; Les Amis de La Fontaine. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Gabriele d'Annunzio. — Mort d'Edouard Champion. — Le prix Louis Le Cardonnel. — A la mémoire d'Alfred Mortier. — Un titre mérité. — — Elections à la Maison de Poésie. — Le prix de la Fondation Strassburger. — La 3e Exposition de Poésie contemporaine. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Gabriele d'Annunzio. — Sa mort subite, survenue le 1er mars, a frappé des échos profonds dans la presse des deux mondes. Celle de notre pays a rappelé que ce grand poète italien avait été aussi un étonnant écrivain français. Son *Martyre de saint Sébastien* lui fait une couronne formée de joyaux assez disparates, mais d'une abondance et d'une richesse extraordinaires. Naturellement, on ne pouvait manquer de rappeler aussi comment, ayant élu domicile en France, il en était parti pendant la grande guerre, pour aller, de sa parole de feu, enflammer les foules italiennes et faire triompher les partisans de l'intervention. On sait la part qu'il prit lui-même à la lutte; comment le poète se lança sur les ailes de l'avion; comment, blessé, il faillit devenir aveugle; com-

ment, dans l'affaire de Fiume, il se fit condottiere et fut, pendant quelque temps, presque un souverain.

Il est mort à sa table de travail. Il paraît que sa dernière manifestation publique fut une lettre que la presse italienne avait publiée la veille de sa mort et où il annonçait au ministre de la Propagande qu'il venait de faire construire un cinéma privé où ne seraient admis que des films silencieux, parce que, ajoutait-il, « j'abomine les bavardages ».

Dans cette même lettre, il annonçait qu'il irait bientôt à Rome, où il n'avait pas paru depuis octobre 1922, date de l'accession du Fascisme au pouvoir. Pourtant, tout récemment, il avait été élu président de l'Académie italienne, en remplacement du sénateur Marconi.

Dans son numéro du 1er avril, le *Mercure* publiera sur Gabriele d'Annunzio un article d'un de ses collaborateurs les mieux qualifiés. — L. M.

§

Mort d'Edouard Champion. — Edouard Champion est mort à Paris, des suites d'une longue maladie, le 28 février dernier, à l'âge de 58 ans. Il était le frère de l'historien Pierre Champion et le fils d'Honoré Champion, le libraire-éditeur ami d'Anatole France, qui s'était spécialisé dans la publication de textes d'érudition du Moyen Age et de la Renaissance. Lui-même avait continué à diriger la maison que celui-ci avait créée quai Malaquais, et on lui doit notamment la publication des œuvres complètes de Stendhal, de Gérard de Nerval et de Mérimée. Il édita également la *Corespondance de Chateaubriand;* un *Itinéraire de Paris à Jérusalem* écrit par Julien, le domestique de l'auteur de *René;* une collection d'auteurs modernes : *Les Amis d'Edouard,* etc.

Parmi ses travaux personnels citons : *Le Tombeau de Louis Ménard, Entretiens avec Sully Prudhomme; les Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges,* le *Livre aux Etats-Unis* et une importante *Histoire de la Comédie-Française.*

§

Le Prix Louis Le Cardonnel. — A la séance d'hommage à Louis Le Cardonnel, organisée à l'Institut Catholique par le chanoine Calvet et qui a eu lieu, le 5 février dernier, en présence du cardinal Baudrillard, de l'Académie française, de Mgr Beaupin, Mgr Bressolles et sous la présidence de M. Abel Bonnard, de l'Académie française, M. Louis Lefebvre, après avoir annoncé la fondation du Prix Louis Le Cardonnel, fit appel aux souscriptions, en

faveur de ce prix qui doit être attribué tous les deux ans à un poète d'inspiration catholique.

L'appel de M. Louis Lefebvre a été entendu. Le 12 février avait lieu, 8, rue Portalis, une vente de livres signés par les auteurs, d'autographes et de livres de Louis Le Cardonnel, de dessins de George Desvallières, de Maurice Denis, etc. Le produit de cette vente, dont le comité de patronage était sous la présidence d'honneur de M. Georges Goyau, secrétaire perpétuel de l'Académie française, s'ajoutait aux souscriptions reçues, permettant déjà de décerner deux fois un prix Louis Le Cardonnel, du montant de 6.000 francs.

Ce prix sera attribué, pour la première fois, au cours du mois de mai de cette année, et pour la seconde fois dans deux ans.

Rappelons que les membres du jury sont M. Louis Lefebvre, président, MM. Eusèbe de Bremond d'Ars, Maurice Brillant, Louis Chaigne, Guy Chastel, Jean des Cognets, Henri Ghéon, Charles Grolleau, Mme Andrée Petibon, M. Robert Vallery-Radot.

§

A la mémoire d'Alfred Mortier. — Une séance consacrée à la mémoire et à l'œuvre d'Alfred Mortier chez les « Amis de 1914 » (auxquels préside M. François Bernouard), a réuni plusieurs centaines de personnes. On a entendu MM. Edmond Sée, Charles Méré, Gabriel Brunet, Mme Lucie Delarue-Mardrus, Mme Aurel, MM. Fauchois, Guinle, Mme Suzanne Spezzafumo, MM. Chabannes, Gabriel Rouchès, enfin M. Maurice Rostand, dont l'hommage était en vers.

M. Méré exprima le vœu « que la Comédie-Française, fidèle à son destin dramatique et national, inscrive à son répertoire une tragédie d'A. Mortier, poète de l'héroïsme. »»

M. Gabriel Brunet cita quelques phrases de Mortier, où l'esprit ne manque pas de piquant, par exemple : « En art, il appartenait à notre époque de fabriquer de l'innocence. » Et ceci : « Etre bon, c'est éprouver du remords du mal qu'on a fait, *qu'on refera.* »

M. Fauchois, mêlant l'ironie au sentiment, déclara : « L'humanisme en lui n'a pas tué l'humanité. Il était pitoyable aux misères de l'intelligence. Les imbéciles lui faisaient pitié. Il était bon pour les animaux qui parlent. »

Mme Aurel affirma que « ceux qui l'ont vu abstrait, philosophique, sont eux-mêmes les décharnés de la critique. »

M. Gabriel Rouchès peignit en lui l'italianisant, plus informé des lettres italiennes du XVIe siècle et de celles d'aujourd'hui que les lettrés italiens eux-mêmes.

M. Rostand fut très applaudi pour son poème, ainsi que Mme Segond-Weber pour la récitation du *Voyage* de Mortier. Mmes Robiane et Charlotte Mutel, MM. Girard et Vermeil (ces deux derniers dans des poèmes du *Temple sans idoles* et du *Souffleur de bulles*) obtinrent aussi un beau succès.

§

Un titre mérité. — Notre collaborateur Jean Lescoffier, bien connu des scandinavisants pour ses études sur le théâtre norvégien et Bjornson en particulier, vient de recevoir de l'Université d'Oslo le titre de docteur « honoris causa ».

§

Elections à la Maison de Poésie. — MM. André Foulon de Vaulx et Vincent Muselli ont été élus administrateurs de la Maison de Poésie, fondation Emile Blémont. Ils remplacent Victor-Emile Michelet et Henri Allorge, décédés tous deux en janvier. Les autres administrateurs sont MM. Jean Valmy-Baysse, président; Henri Malo, vice-président; Daniel de Venancourt, secrétaire général; Alcanter de Brahm, trésorier, et Léon Riotor.

Clôture des concours : le 31 mars.

§

Le Prix de la Fondation Strassburger, d'une valeur de 1.000 dollars, destiné à récompenser les meilleures publications parues au cours de l'année dans la presse et la librairie française (articles de journaux ou de revues, volumes d'essais, études documentaires, voyages, etc.) et susceptibles de servir au mieux les intérêts de l'amitié franco-américaine, est attribué chaque année le 6 mai, date anniversaire de la signature du traité d'alliance entre le gouvernement français et l'armée de George Washington.

Les ouvrages présentés pour le concours de cette année devront être adressés, en double exemplaire, à la Fondation R. B. Strassburger, 26, avenue des Champs-Elysées, avant le 31 mars. (*Communiqué.*)

§

La 3e Exposition de Poésie contemporaine. — Cette exposition, organisée par le jeune poète René de Berval, avec la collaboration de MM. Paul de Montaignac et J. M. Campagne, a été inaugurée le 15 février à la Galerie de Paris, 214, faubourg Saint-Honoré, par M. Huisman, directeur des Beaux-Arts, et a duré jusqu'au 1er mars. Elle a réuni des autographes des poètes vivants dont voici les noms :

Pierre Albert-Birot, Alex, Abel Bonnard, Alcanter de Brahm, Thérèse Aubray, Audiberti, Aloys Bataillard, Nicolas Bauduin François Bernouard, René de Berval, André Blanchard, Léon Bocquet, Marthe Boidin, Gaston Bonheur, Jean de Bosschère, Maurice-Pierre Boyé, Pierre Camo, Jean-Marc Campagne, Francis Carco, Philippe Chabaneix, Jacques Chabannes, Henriette Charasson, Géo Charles, Paul Claudel, Clauderval, Jean Cocteau, Max Daireaux, Lucie Delarue-Mardrus, Yanette Delétang-Tardif, Joseph Delteil, Tristan Derême, H. Dérieux, J. Desthieux, F. Divoire, Marie Dormoy, F. Ducaud-Bourget, Georges Duhamel, Paul Eluard, Adolphe de Falgairolle, Léon-Paul Fargue, René Fauchois, Fernand Fleuret, Jean Follain, André Fontainas, Charles Forot, Paul Fort, Hugues Fouras, Claude Fourcade, Jean Fraysse, Pierre Frondaie, Yves Gandon, Janine Garanger, George-Day, Henri Ghéon, Yvan Goll, Louis de Gonzague-Frick, Sadi de Gorter, A.-M. Gossez, Fernand Gregh, Jean Groffier, Gabriel-Joseph Gros, Charles-André Grouas, André Guilliot, Edmond Haraucourt, Danielle Hemmert, Robert Honnert, Constant de Horion, Robert Houdelot, Gérard d'Houville, Edmond Jabès, Max Jacob, Francis Jammes, René Lacôte, Pierre Lagarde, Roger Lannes, Jacques de Laprade, Léo Larguier, Carlos Larronde, Luce Laurand, Jean Lebrau, Y. G. Le Dantec, Jean Le Louët, Géo Libbrecht, Georges Linze, Emmanuel Lochac, Fernand Lot, Xavier de Magallon, Maurice Magre, Rose Malhamé, Louis Mandin, René Maran, Fernand Marc, Jacques Maret, Edouard Marye, Gilbert Mauge, Fernand Mazade, René Méjean, René Meuran, O. V. de L. Milosz, Henry de Montherlant, André Mora, Paul Morand, Vincent Muselli, Comtesse J. de Pange, Pascal Piazzolla, Fernand Perdriel, Charles Plisnier, J. Pourtal de Ladevèze, H. Puvis de Chavannes, Elie Rabourdin, T. Puzant, Jacques Reynaud, G. Ribemond-Dessaignes, Jacques de Ricaumont, Marius Richard, Violette Rieder, Léon Riotor, Noël Ruet, Rosemonde Gérard, Maurice Rostand, Jean Royère, Saint-Georges de Bouhélier, Saint-Pol-Roux, André Salmon, Jeanne Sandelion, Robert de Souza, André Spire, Henri Strentz, Jules Supervielle, Patrice de la Tour du Pin, Tristan Tzara, Pierre Vandendries, Edouard Vandercammen, René Van der Elst, Paul Valéry, Théo Varlet, Daniel de Venancourt, Arsène Yergath.

En outre, une rétrospective comprenait un grand nombre d'écrivains morts, et parmi eux Guillaume Apollinaire, Maurice Barrès, Raymond Bouyer, René Crevel, Maurice Chevrier, Francis de Croisset, Alphonse Daudet, Fagus, Stanislas de Guaita, André Gaillard, Gœthe, Edmond de Goncourt, Gyp, Victor Hugo, Arsène Houssaye, Gustave Kahn, Lamartine, André Lebey, Gustave Le

Vavasseur, Jean Lorrain, Pierre Loti, Eugène Manuel, Eugène Marsan, Victor-Emile Michelet, Frédéric Mistral, Robert de Montesquiou, Alfred Mortier, Pierre de Nolhac, Marcel Ormoy, Jean Pellerin, Marcel Proust, Henri de Régnier, Maurice Rey, Jean Richepin, Jehan Rictus, Georges Rodenbach, Edmond Rostand, Sylvain Royé, J. J. Rousseau, Rodolphe Salis, Victorien Sardou, Eugène Scribe, Emmanuel Signoret, Jean Tourguénef, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Emile Verhaeren, Willy, Emile Zola, etc.

Parmi les documents et curiosités de toute sorte qu'on a pu voir à cette exposition, on peut citer ceux qui suivent.

Fernand Gregh. Dissertation française : « Shakespeare et le goût français au 18e siècle » écrite au lycée Michelet en 1880. Elle est corrigée par Gustave Lanson. Pages manuscrites des « Ancêtres ». — Généalogies des chiens de la famille Gregh.

Anna de Noailles. L'Honneur de Souffrir, dédicacé au comte de Pange : « Au comte de Pange, qui sait que l'on n'a rien dit de la douleur quand on a parlé d'elle — sa puissance étant secrète et silencieuse. »

Willy. Lettre adressée à Clément Janin : « Mon cher vieux, le désolé soiriste que je suis est forcé de filer au théâtre après dîner. Veux-tu que nous remettions à une autre fois? ou m'autorises-tu à te quitter au fromage? Si j'amène une petite camarade (très discrète) et un pâté, l'un excusant l'autre, nous ficheras-tu à la porte? »

Jean Richepin. Poème en latin macaronique : « Les boucs à quatre cornes ont l'air de veufs remariés. »

Fernand Fleuret. Le vin retour des Iles, mis en musique par Pierre Blois.

Victor Hugo. Lettre de condoléances adressée à Mme d'Alton Shee, qui venait de perdre son mari.

G. Le Vavasseur, ami de Baudelaire. Lettre datée d'Amiens, 17 janvier 1889 : « Monsieur, je ne connais pas M. Verlaine, mais je devine, en lisant ses vers, les tourments de son réel talent. En se compliquant des souffrances de la maladie et des angoisses de la pauvreté, ils n'en sont pas moins intéressants. Veuillez m'inscrire pour un louis sur votre liste de souscription. » Etc.

Fagus. Epigrammes.

Paul Fort. Deux dessins d'enfants faits par le poète aux âges de 11 et 13 ans. — Portrait du poète, fait sur porcelaine par sa mère.

Apollinaire. Portrait par Picasso. Deux *calligrammes :* le premier sur papier d'emballage : « La figue, l'œillet et la pipe à

opium » et l'autre sur une carte postale à en-tête des *Soirées de Paris.* Un poème en vers réguliers : *Le Dépôt.*

Jean Cocteau. Quelques beaux dessins dont : *Indifférence des Grecs à la douleur,* et *Le Fantôme de Marseille.* Une assiette dessinée à l'encre, spécialement pour la 3e Exposition de Poésie. Manuscrit d' « Opéra ».

Paul Valéry. Manuscrit du *Cimetière marin.* Une eau-forte et deux dessins.

Deux quatrains écrits successivement par Pierre Louys, André Gide et P. Valéry au Café de la Paix, approximativement en 1894 :

Gloire aux barbes de fer nocturnement éparses (A. Gide.)
Effarant leurs poils morts dans les bras étendus (P. Louys)
Les sols de corps jonchés, au choc des métatarses (P. Valéry)
Ont vaporisé l'or des sables épandus! (A. Gide.)

Gloire aux célestes mains ramasseuses des morts! (P. Louys.)
Le sable sur les chairs a plu comme une cendre (P. Valéry.)
D'étoiles, pour mouler le pauvre deuil des corps (A. Gide)
Où va la blanche foule, extatique, descendre! (P. Louys.)

Paul Claudel. Manuscrit de *L'Endormie.*

Georges Duhamel. Deux photographies actuelles et une qui le représente en 1904. Elle a été prise pendant un des nombreux voyages à pied qu'il faisait. Poème : *L'Oubli.*

Paul Verlaine. La Poésie, poème autographe. *Les uns et les autres,* édition originale avec ces vers autographes de Verlaine, datés d'avril 1891 : « La vie est-elle une chose grave et cruelle à ce point? »

Frédéric Mistral. Faire-part de son mariage avec « Mlle Marie-Louise-Aimée Rivière ».

Gœthe. Poème autographe inédit, écrit aux environs de 1775.

J. J. Rousseau. Dessin autographe, fait par le philosophe à Acquapundente.

André Chénier. Impression préoriginale de *La Jeune Captive,* parue dans l' « *Almanach des Muses,* l'an quatrième de la République française. 1796 (vieux style) ».

Dessins et Portraits :

Paul Valéry, dessin par Lou Albert-Lazard; André Salmon, dessin par Pascin; Jean Cocteau, dessin par Kisling; J. Lenormand, dessin par Lily-Steiner; des pointes sèches : Georges Duhamel, Paul Valéry; Marcel Proust, Pierre Louys et Jacques Bainville, par André Szekély de Doba; Jeanne Ramel Cals, par Ives Brayer; Jules Supervielle, par Frantz Mazerel; Henri Puvis de Chavannes, par Baetke; René de Berval, par Roger Micaelles; Paul Morand, par la duchesse de La Rochefoucauld; Philippe Chabaneix, par G. Ferrandier; Maurice Rostand, par Hélène Sufau; Géo-Charles, par

Loutreuil; Frantz Toussaint, par J. Beaudoin; Paul Eluard, par Valentine Hugo; Max Jacob, par G. Severini; « Le Poète inconnu tout nu », par P. Albert-Birot.

§

Le Sottisier universel.

APRÈS UN SIÈCLE. — ...Que les temps sont changés, dit M. Corbin; à Fontenoy, on les invitait à tirer les premiers... Ils nous rendent la politesse... Il n'est jamais trop tard! — *Vu*, 23 février.

Qu'existe-t-il, Madame, de plus désastreux que des lainages bien rangés, que l'on retrouve souvent mités, percés de trous inutilisables. — *Marie-Claire*, 1er octobre.

De source nationaliste, on annonce des désordres en Espagne. [Titre d'un article.] — *Le Petit Parisien*, 16 septembre.

Je ne comprenais pas, car ils parlaient français, et, à l'époque, je ne comprenais pas l'allemand. — *Paris-Soir*, 16 septembre.

ÉMILE BASLY. — L'homme dont le Nord socialiste vient de célébrer le dixième anniversaire avait, sur la fin de sa vie, mis beaucoup d'eau dans son vin rouge. — *L'Ordre*, 18 février.

Ils voient l'homme... recouvrant son cœur du triple acier dont parle Virgile. — *La République*, 2 février.

C'est comme nationaliste que Gaston Doumergue avait battu Briand à la présidence de la République. — *L'Epoque*, 20 juin.

Un auditoire nombreux l'écoutait sympathiquement : « O Corse aux cheveux plats, que cette salle était belle au grand soleil des projecteurs », lui glissa-t-on dans l'oreille. Mais Tino Rossi ignorait Victor Hugo. — *Le Petit Marseillais*, 28 janvier; *L'Ouest-Eclair*, même date.

Ne pas oublier que les Services Rapides Routiers ont toujours fonctionné et continuent à livrer *régulièrement*. Vous pouvez en toute sécurité leur confier vos marchandises pour Paris et l'au-delà. — *Le Progrès de la Somme*, 27 janvier.

Il est heureux que le conducteur se soit tué à si bon compte. — *Le Bourguignon*, 29 janvier.

Une paire de gants en peau de femme perdue à la salle des fêtes samedi soir est déposée aux bureaux du *Progrès*. — *Le Progrès de Rambouillet*, 17 septembre.

COQUILLES

La bénédiction nuptiale leur fut donnée par le R. P. Vial, S. J., ami de la famille, qui prononça une allocution pleine de charme et d'une grande délicatesse de pensée. Après la cérémonie religieuse le déjeûner aux Salons Massilia fût suivi d'une très élégante déception. — *Le Petit Marseillais*, du 6 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'AURORE DU SOIR (*Ariel esclave, Les Saisons ferventes, L'Age de fondre, La Caresse de Jouvence, Les Ténèbres sacrées*), poèmes par Louis Mandin. Un volume in-16, prix 15 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 10 (h. c.).

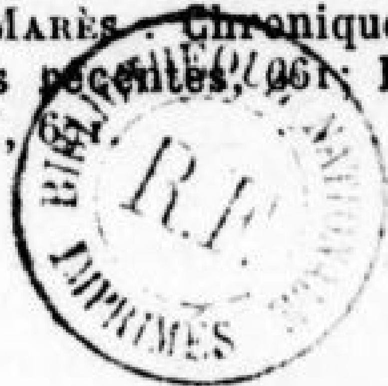
TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXXII

—

CCLXXXII N° 954. — 15 MARS



Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

BULLETIN FINANCIER

Deux faits essentiels ont dominé la Bourse de Paris durant toute la seconde quinzaine de janvier :

La tension des changes étrangers qui, à la veille de la liquidation mensuelle, a porté notamment la livre sterling des environs de 150 francs à près de 155 francs. — la faiblesse des marchés anglais et américain.

De la conjonction de ces deux éléments est née une dépression à peu près générale. Nos valeurs nationales ont été affectées tout comme les titres étrangers et les affaires de matières premières. La Bourse de Paris a montré ainsi une fois de plus que, faute de transactions actives effectuées pour le compte de la clientèle, elle était satellite de Londres et New-York.

On a observé toutefois, dans les toutes dernières séances, une indiscutable résistance qui laissait pressentir un redressement. Celui-ci a commencé de se manifester après les déclarations du nouveau ministre des finances sur le maintien de la liberté monétaire et la nécessité de l'équilibre budgétaire. Par ailleurs, le marché a trouvé des éléments de réconfort dans le rapport présenté aux actionnaires de la Banque de France.

Banque de France

L'assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 28 janvier sous la présidence de M. P. Fournier, gouverneur, qui a fait, au nom du Conseil, un exposé substantiel des opérations de notre institut d'émission au cours de 1937.

Il a montré comment la France a poursuivi, au milieu de circonstances souvent difficiles, un effort constant d'adaptation de son activité économique aux circonstances nouvelles créées par les variations de sa monnaie et par de profondes réformes sociales.

Sous l'effet de diverses influences, les cours des changes ont accusé d'amples variations que le fonds de stabilisation, dont le gouverneur de la Banque assure la gestion, a régularisées toutes les fois qu'il a paru nécessaire. Cette mission a été facilitée par la coopération active des autorités monétaires participant à l'accord tripartite.

L'encaisse de la Banque a subi la répercussion des opérations traitées par le fonds de stabilisation. Estimée à 49 milligrammes d'or à 900 millièmes de fin pour un franc, elle s'élevait, au début de 1937, à 60 milliards 359 millions. A l'expiration du premier semestre elle n'était plus que de 48 milliards 859 millions. Le décret du 30 juin 1937 a prévu une nouvelle évaluation de l'encaisse-or et des avoirs en devises sur la base de 43 milligrammes. De ce fait, le stock métallique s'est trouvé inscrit à 55 milliards 677 millions. Une cession de 3 milliards 127 millions, effectuée par le fonds d'égalisation le 10 novembre, et la liquidation de divers emplois à court terme à l'étranger ont enfin porté l'encaisse-or à 58 milliards 933 millions. qui correspondent environ à 2534 tonnes d'or à 900 millièmes au 31 décembre.

Le rapport conclut que la France doit trouver dans ses qualités de labeur et d'économie les éléments nécessaires pour redresser ses finances.

Le Masque d'Or.